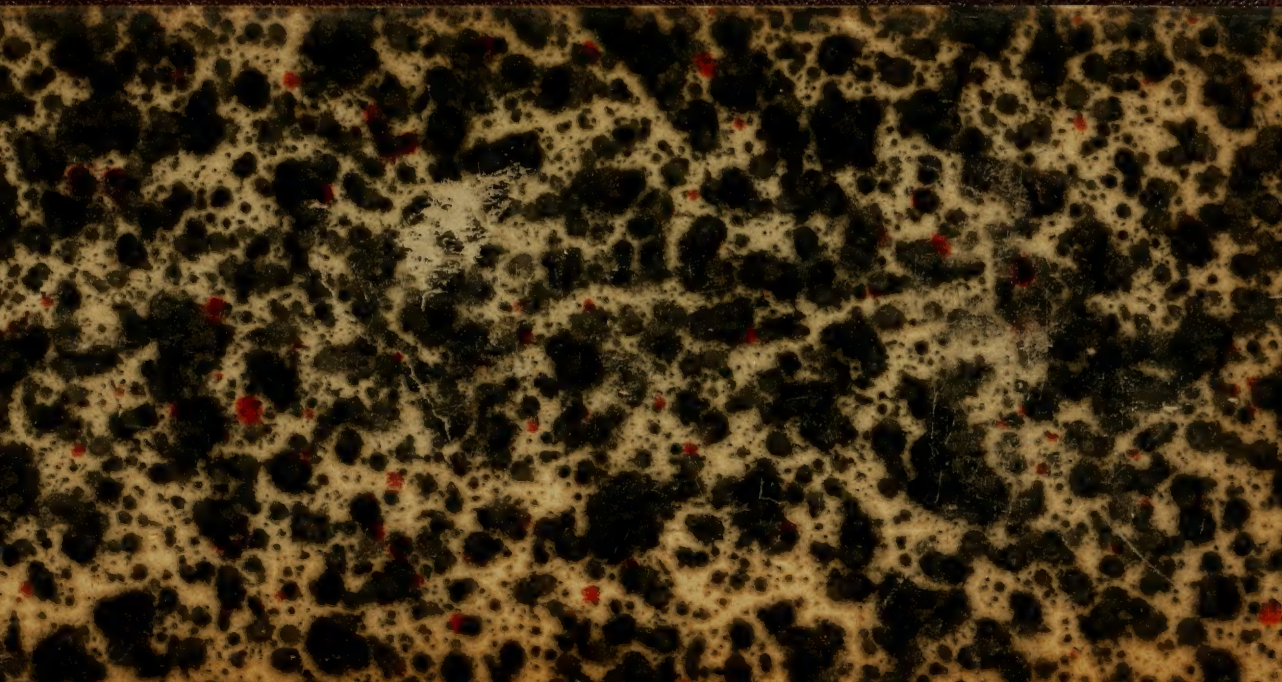
3 1761 07988837 6



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/monegaud00gaud

MONE

GRASSET

SUZANNE GAUDION

MONE

140194
11 10 16

PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

Tous droits réservés

PQ
2613
H7N6

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

Copyrith 1914 by Plon-Nourrit et Cie.

A ÉMILIE ARNAL

la reconnaissance, l'admiration

et tout le dévouement de

MONE

MONE A NEUF ANS

I

LE MILIEU DE SIMONE

— Je sais faire tous les cris des baladeuses : « A la moule, à la moule! La moule est fraîche, la moule est bonne! Du cresson de fontaine pour la santé du corps! V'là du mouron pour les p'tits oiseaux! Rempailleuse d'chèses! Tonneaux! Tonneaux! Chand d'habits! Voilà le raccommodeur faïence et porcelaine, répare le verre, le marbre, l'albâtre! La Valence, la Valence! La p'tite chi-chi, la p'tite coco, la p'tite chicorée! Merlan à frire! à frire! »

Mimi, Flavie et Jeannot, jeune polisson

de huit ans, très intéressés, stupéfaits, ravis, admiraient les talents de Simone. C'est que Simone, qui n'avait que neuf ans, possédait tous les talents. Elle vous faisait rire et pleurer avec la même facilité; elle chantait, mimait, composait des airs sur le piano; enfin, elle dessinait à merveille. Sa voix souple, d'un timbre éclatant, s'adaptait à l'imitation la plus parfaite des autres voix.

— On dirait qu'on est dans la rue, murmura Flavie surprise.

— C'est tout à fait ça, opina Mimi. Tu devrais nous apprendre.

— J'en suis, cria Jeannot enthousiasmé.

Il était cinq heures. C'était le « jour » de Mme de Ballinchon. Le salon était plein de « visites chic », disait Mimi, qui « recevait », elle aussi.

Les quatre enfants jouaient dans la

grande salle à manger voisine du salon.

— C'est trop « chouette » pour que je n'essaie pas tes cris de baladeuses, commença Jeannot. Vite, Mone, apprends-moi!

— Avec ta petite voix, Jeannot!

— Oh! pour faire « rempailleuse d'chèses! » J'arriverai bien, peut-être?

— Moi aussi, je veux le faire, dit Mimi.

— Et moi aussi, ajouta Flavie.

Simone, très autoritaire, leur imposa silence d'un geste résolu. Elle grimpa sur un tabouret, et, le doigt levé, toute fière de son rôle de chef d'orchestre, elle commanda :

— Voyons, M'sieurs et dames, essayons : « Chand d'habits! habits! »

Les quatre voix montèrent avec quelque variante et la note fausse de Flavie.

— Encore! répéta Simone.

On recommença.

— A présent, fais-nous crier : « A la moule! »

— A la moule, à la moule! entonna Simone à tue-tête.

La porte du fond s'ouvrit et la figure rouge et timide d'un gros collégien de quinze ans apparut.

Comme sous un coup de baguette magique les quatre enfants s'éparpillèrent chacun derrière une tenture ou un meuble, voire même sous la table où Jeannot trouva un refuge.

A côté du jeune homme rougeaud et timide souriait la jolie figure d'un grand garçon un peu plus âgé, plus soigné, plus snob.

— C'est cette diablesse de Mlle Mone? On a entendu sa voix au salon, et ma tante est furieuse : c'est tordant.

— Ils ont fait les cris des baladeuses.

— Où sont-ils passés? Ah! J'en vois un!

Le grand Jacques empoigna le fond de culotte de Jeannot sous la table :

— Où sont les autres, clampin?

— Derrière les tentures; mais c'est tous des filles, y a que moi d'homme, aujourd'hui. Je vous préviens, les attrapez pas comme ça aux culottes, ça vous ferait des histoires!

Les demoiselles n'eurent pas besoin d'autre menace. Elles se présentèrent inopinément devant les deux émissaires venus du salon.

— Eh bien, quoi? dit Mimi à son frère Roger; ils se sont plaints qu'on faisait du bruit? S'ils croient qu'on ne les entend pas, eux!

— Surtout, observa Mone, quand il

y a Mme de Rirgras et le gros président Lerouge, que l'une parle de messieurs et l'autre de politique !

— Les casseroles en résonnent jusqu'à la cuisine ! ajouta Jeannot.

— C'est vrai, affirma Jacques qui s'amusait. Et nous aimerions bien à entendre vos talents d'imitation, mademoiselle.

— Une petite audition, mademoiselle Simone, je vous en prie, demanda pompeusement le gros Roger.

Simone, très en train, lui glissa un regard en coulisse :

— Vous voulez savoir ce que je criais quand vous êtes entré, monsieur Roger? C'est pour vous que je vais le redire !

— Oh... Mademoiselle..., balbutia Roger tout intimidé devant cette gamine, je... je m'en souviendrai toujours...

— Eh bien, — les yeux de Simone pé-

tillaient de malice, — je criais : « A la moule! A la moule!... »

*
* *

Toutes les semaines, Simone Durand-Chardieu allait passer l'après-midi chez Mimi de Ballinchon, rue Boissière.

Mimi avait une maison plus jolie que celle de Simone. Et Simone, pour toutes sortes de raisons, préférait la maison de Mimi à la sienne : les plafonds étaient bien plus hauts, les pièces plus vastes ; c'était un rez-de-chaussée, on « entrait de la rue » ; il y avait surtout un amour de petit jardin, tout en lierre et gravier, borné par le grand mur d'une maison voisine. Simone adorait ce recoin où verdoyaient des feuilles sombres, toutes peuplées d'oiselets criards. Et puis, on y devinait du mystérieux.

Oui, il règne du mystère dans cette ancienne maison qui sent le moisi, les vieux meubles et le chat. Il y a des marches qu'il faut descendre pour entrer d'une pièce dans l'autre ; il y a des alcôves et des recoins obscurs ; il y a des tapisseries à personnages qui font des gestes inquiétants sur le mur ; et, enfin, il y a le chat ! Simone aime tant à « toucher le chat » ! Ce lui est impossible chez elle, par l'excellente raison qu'il n'y en a pas. Simone en a bien aperçu un, dans l'escalier, l'autre soir, mais il s'est sauvé tout de suite ; tandis que le bon Soussou se laisse dorloter, bercer, balancer, caresser. On joue à la petite mère avec lui et il fait dodo, l'air pas à l'aise et la queue impatiente ; jamais il ne griffe, et il est tout en « pelure chaude ».

Oh ! la vieille grande maison de Mimi ! Simone s'y trouve bien ! Tous les vendredis

elle y éprouve une série de petites joies et de petites peines qui la font vivre. Ici, tout lui est familier, sympathique, sauf, peut-être, la maîtresse du logis, Mme de Ballinchon; mais il faut bien « être ennuyée de quelque chose ».

— Et puis, c'est de la vieille noblesse, ces Ballinchon, explique maman, quelquefois, au dessert; ils vivent bourgeoisement parce qu'ils n'ont que ce qu'il faut; mais nous ne pouvons pas envoyer Simone dans une meilleure famille.

Et papa fait un signe de tête distrait et souriant; distrait, parce que cela lui est égal que les Ballinchon soient de bonne noblesse, et souriant, parce qu'il s'agit de Simone.

Simone n'a que « ce qu'il faut », elle aussi. Et encore! Le petit appartement au cinquième, les robes faites dans la mai-

son, les souliers ressemelés, les fréquentes courses en métro et en autobus en témoignent.

Mais elle aime sa petite vie restreinte, la pauvre Mone; peut-être parce qu'elle en ignore d'autres, et peut-être aussi parce que les autres vies, celles des riches, élégantes et mondaines jeunes filles, ne sont pas plus agréables à vivre que l'existence paisible et simple qu'elle mène.

Elle aime tout ce qui l'entoure, Simone; elle aime son papa, le poète malheureux qui travaille comme un forcené au milieu de papiers en désordre auxquels Simone n'a pas le droit de toucher. Elle aime sa maman, un peu moins, mais il ne faut pas le dire. Sa maman a la gifle prompte et le verbe sec. Elle aime Marion qui toujours grogne et toujours cède à ses caprices; Marion est douée d'un précieux talent, ce-

lui de faire les pommes frites croustillantes et dorées.

Simone aime les choses de sa maison, les meubles qu'elle a toujours vus, le « paysage » de sa fenêtre, c'est-à-dire les toits, tout un pays de toits. Mais elle aime bien aussi la maison de Mimi.

Elle va, aujourd'hui, accomplir le rite de politesse avant de jouir librement de tous les bonheurs qui l'attendent; elle va au salon faire la révérence à ces dames. Il y a là Mme de Longivel, grand'mère de Mimi, vieille dame sympathique et souffrante; et il y a sa fille, la maîtresse de maison, la désagréable et aristocratique Mme de Ballinchon. Simone ne sait pas pourquoi elle « l'a dans le nez ». Elle n'a pourtant pas entendu le récent verdict prononcé contre elle et contre les siens par cette noble dame.

— Je m'arrangerai pour espacer les relations ; cette petite est si belle, pour mon fils ce sera un danger... car elle n'a rien.

Simone n'a pas entendu cela, mais un secret instinct lui désigne l'ennemi et elle a toutes sortes d'idées mauvaises que la présence de la dame lui inspire.

L'entrain qu'elle a mis l'autre jour à imiter les « cris des baladeuses », c'était pour faire « enrager la vieille pointue ».

Simone entre au salon. La voici, grande et fraîche, très « gosse » dans sa robe simplette ; sa figure trop jolie, tournée hardiment vers les regards qui l'examinent. La voilà dans son vrai cadre, celui qui convient à son élégance naturelle ; elle s'assouplit, gracieuse, dans une révérence charmante devant la « vieille pointue » qui lui demande avec son accent normand et l'air de trouver « que ça lui est bien égal » :

— Madame votre mère va bien? Je ne la verrai pas aujourd'hui?

— Non, madame, maman ne pourra pas venir cette après-midi.

— Je le regrette, répond la voix sèche, du même ton qu'elle aurait dit « Tant mieux. » Et, tout de suite après :

— Allez vous amuser, mes petites.

C'est le congé poli, celui qui signifie que les petites filles de neuf ans ne doivent pas traîner dans un salon un jour de réception.

— Oh! ben, fait Simone derrière la porte, si elle croit qu'on a envie d'y rester, dans son salon, ta mère!

Un entrechat ponctue la réflexion d'une manière caractéristique, et les deux fillettes commencent à jouer, à rire, à bavarder.

II

CONVERSATION INTÉRESSANTE

— Tu es bien la fille de ton père! m'a dit maman ce matin, parce qu'elle m'a trouvée en chemise devant la fenêtre. J'admirais les pigeons, ces jolis pigeons aux gorges coloriées qui luisent, tu sais? Ils ont la voix douce, ils font tout le temps roucou, roucou. C'est la seule musique que l'on entende le matin dans la rue, au petit matin... On dirait qu'ils sont faits pour cette heure-là; il ne fait pas assez jour pour les moineaux criards, et ce n'est plus tout de même la nuit et le silence... Simone évoque le tableau. Ce matin de

rauques et sourds gargouillements l'ont réveillée... Elle en demeure tout inquiète et, les yeux papillotants, elle cherche à voir : c'est dehors. Elle entend bien que ces bruits étranges ont la résonnance libre et entourée d'air des bruits du dehors.

Qu'est-ce que c'est?

Simone, curieuse, regarde à la fente de sa fenêtre; elle aperçoit de souples formes qui marchent par terre, là, sur le balcon à peine éclairé. L'aurore cerise pointe derrière les cheminées.

— Roucou, roucou!

Ce sont les pigeons couleur du mur qui se nichent au creux des hautes frises et les animent de vivantes sculptures; ce sont les pigeons couleur des toits, qui se perdent aux pentes ardoisées; ils se profilent aux cheminées et les ornent au ras du ciel avec la fantaisie de leurs mouvantes ailes. Ras-

surée, Mone contemple les pigeons. Elle sait bien qu'ils s'en vont par bandes sur le trottoir de la rue bien propre. Les voici qui s'avancent avec majesté, suivis de leur queue à la façon de dames importantes; comme elles, ils se rengorgent et font de petits pas dandinés.

Et puis, un pigeon, vingt pigeons s'enlèvent et planent un moment sur la rue paisible qu'ils dominent de leurs ailes étendues.

— Maman, reprit Mone qui avait rêvé un moment, silencieuse, maman n'avait pas digéré sa morue d'hier au soir; alors, elle s'était levée pour se faire une infusion, et elle m'a trouvée là; elle a crié tout bas, comme ça :

— « Tu vas t'enrhumer, en chemise! »

Alors, j'ai voulu lui montrer les pigeons. Elle m'a dit que j'avais bien le temps de

les voir tout le jour : « Ils viennent assez salir notre balcon, ces animaux! Dans la casserole, ils seraient plutôt à leur place! »

Oh! Mimi, je suis allée me coucher, mais j'ai un peu pleuré de penser que toute cette jolie musique pouvait aller à la casserole! Elle est mercantile, maman!...

— Profitarde, tu veux dire?

— Oui, c'est-à-dire, non, je ne te permets pas de dire ça, toi!

— Tiens, tu dis bien pire!

— Oui, mais c'est ma maman! Tu dois rester dans les limites de la politesse!

Mimi allait protester.

« Tata-ratata! Tata-ratata! »

Un régiment passait dans la rue. Les deux petites s'élancèrent au balcon.

— Les voilà!... dit Mone. Ils sont tous

là, sous la fenêtre; oh! j'aime le bruit de pluie qu'ils font avec leurs pieds, bien ensemble. Regarde Mimi, les officiers détachés veillent comme les chiens de berger sur le troupeau qui marche en règle.

C'est mécanique! De loin, ils ressemblent bien à leurs petits frères en plomb avec lesquels nous jouions... Ah... le drapeau... Tu ne sens pas comme c'est beau?

J'ai envie de crier : « Vive la France! » Ou de pleurer, moi. Il flotte, il n'a l'air de rien, dis, c'est comme un grand bout d'étoffe... et pourtant, j'ai le frisson... Vois, s'il y avait la guerre, on marcherait tout autour, les petites Françaises, et, pendant que les tambours feraient ramplan-plan, que les clairons feraient tara-ta-ta! on se ferait tuer pour le drapeau...

— Tu es folle, on ne nous laisserait pas partir.

— Que si! Et Jeanne d'Arc?

— Oh! on lui a fait bien des difficultés.

— Eh bien, on nous en ferait, et nous partirions quand même. Tu es une moule!

Regarde-le, là-bas, qui remue dans le vent, qu'il est joli! C'est notre signe, tu ne vois pas? C'est notre marque, à nous Français; il a les trois plus belles couleurs, parce que nous avons tout plus beau que les autres!

— Que tu es exaltée! Tu poses.

— Oh! non, je dis pour de vrai, et papa pense comme moi, regarde, j'ai les yeux mouillés. Toi, tu es comme un veau devant ces belles choses! Sans patrie, va! Hou! Dreyfus!

— Vantarde! Poseuse de cocardière!

— Qu'est-ce que vous faites, mesdemoiselles?

— C'est Mimi qui n'a pas de patriotisme!

— C'est Simone qui joue les Jeanne d'Arc!

— Pourquoi cela?

— Parce que les soldats sont passés.

III

« JE DIS TOUT A MAMAN »

Simone a une jolie conscience nette, franche et sincère qui jamais ne se dément; elle est intransigeante sur les principes, sa conscience. Mone craint la honte comme la pire des tares.

— J'aimerais mieux avoir bien mal aux dents que d'avoir honte, dit-elle à Mimi. Aussi je ne commets pas de vilains péchés, moi!

— Tous les péchés sont vilains, reprend Mimi.

— Oh! non, il n'y a de vilains que ceux qui font de la honte; les autres, il

faut les commettre, va, on ne peut pas s'empêcher!

En dépit d'une certaine largeur d'esprit, Mone a des scrupules, assez souvent. Elle craint ceci, et puis cela; et puis, elle n'y pense plus.

Vous la voyez, le front baissé, ses jolis yeux troublés, le geste gauche; elle va et vient dans la maison et ne réussit pas ses devoirs. Sa maman, perspicace, demande :

— Tu as quelque chose, Simone?

Et, si c'est trop difficile à dire, Mone s'enfuit, se cache et prend un bout de papier sur lequel elle écrit « son péché ».

— « J'ai dit ceci » ou « J'ai fait cela » ou « j'ai entendu quelque chose ».

Sa maman connaît tous les recoins de cette âme confiante.

Et Simone, débarrassée de ce qui est

trop pénible à dire, écrit ses « scrupules », comme dit Marion. Elle les pose sur un meuble et vient tirer sa maman par la jupe avec un mot :

— C'est sur le piano...

Ou :

— C'est sur le fauteuil...

Et maman lit tout de suite.

Et maman s'exclame invariablement :

— Où as-tu pris ça? Qui t'a appris ceci?

A moins qu'elle ne rie aux éclats et s'écrie :

— Oh! la pauvre petite bécasse!

Mone est soulagée d'un grand poids quand elle s'est livrée à ces petites exécutions; ce sont des confessions privées qui l'éclairent et la soutiennent.

La conscience débarrassée de ces soucis, elle joue et travaille bien mieux; son rire lui revient, elle ne pense plus à ce qui

« lui grattait » avant, et elle fait le diable dans la petite maison retentissante de ses éclats de rire.

*
* *

— Je trouve que tu as tort.

— Et toi, tu es une bête.

— On ne doit pas écouter les grandes personnes; elles ne parlent pas toujours pour nous.

— Oh! du moment que ce n'est pas derrière une porte qu'on écoute!

— Si on ne sait pas que tu es là, c'est pareil... C'est défendu d'écouter; et puis, d'abord, si ce qu'on dit devait nous instruire, on nous obligerait à l'apprendre, va, au lieu de nous le défendre.

— Celle-là! c'est défendu par qui?

— Par les grandes personnes.

— Et tu crois qu'elles n'ont pas écouté, elles; sans cela, elles ne seraient pas des grandes personnes...

— Tu es sotte. C'est comme ce livre; tu m'avais dit qu'on te l'avait permis; et puis, il paraît que tu n'as pas demandé la permission! Il était assommant, du reste.

— Par exemple! Et le monsieur qui embrasse la dame endormie...

— Eh bien, qu'est-ce que ça prouve?

— Ça prouve qu'ils s'aimaient d'amour.

— Avec ça qu'on ne s'aime pas toujours d'amour! Tu en as de bonnes! Quand on aime, c'est l'amour qui fait qu'on aime, Ainsi, j'aime maman avec amour.

— Oh! je ne te croyais pas si bête que ça! Ce n'est pas l'amour, ça, malheureuse.

— Et qu'est-ce que c'est, imbécile?

— L'amour, c'est un monsieur qui aime une dame, ou une dame qui aime un mon-

sieur, mais ce ne sont jamais deux dames qui s'aiment, ni deux messieurs !

— Alors, c'est pour se marier? Je comprends.

— Oui, mais dans le livre la dame est mariée déjà...

— Alors elle n'a pas besoin d'aimer un autre monsieur, tu ne sais pas ce que tu dis! Et puis tout ça... il me semble que si nos mamans étaient là, tu n'en parlerais pas? Moi, tu sais, je dis tout à maman.

***

— Le mariage? J'aime mieux ne pas y penser!

— Oh! si, pensons-y, dis? Ça serait si amusant d'être mariée... avec des fleurs d'oranger et tout ça... la traîne... les gens

qui vous regardent, et le mari... un joli mari!

— Avec ça que c'est de rigueur, le joli mari! Je t'écoute!

Mone avait pris l'air sceptique en disant cela.

— Oh! Mone! fit Mimi indignée.

— Eh! bien sûr! Tu n'as donc pas vu ta cousine Jeanne à son mariage avec cet affreux petit homme tout boulu, ventru, chauve et suant? Elle pleurait et s'épongeait les yeux; lui, suait et s'épongeait le crâne!

— C'est pas toujours comme ça!

— Qu'est-ce que ça fait? Ça peut être comme ça pour nous; pour une fois qu'on se mariera, on peut trouver le chauve, bedonnant et transpirant monsieur!

— Qu'est-ce que tu vas chercher! Le

mari, s'il est gentil avec vous, il n'y a rien de mieux, va!

— Oh! Tu crois? Et puis, pourquoi est-il si gentil que ça? Il doit y avoir une raison que nous ne savons pas.

— Parce qu'on est sa femme, tiens.

— On est sa femme, pourquoi?

— Parce que le maire et puis le curé ont fait des discours sur vous deux, qu'on s'est donné des anneaux, un baiser, et voilà!

— Moi, je n'aimerais pas embrasser un mari comme M. Gigois, si j'étais Mme Gigois.

— Tiens, pourquoi?

— Parce qu'il a une barbe et que ça doit piquer!

— Oh! alors, le cousin Gérôme qui a un nez en forme de violoncelle, comment fait-il pour embrasser?

— Il doit commencer par le prendre au bout et le tourner de côté... comme ça!!

Les éclats de rire fusèrent, joyeux.

— Moi, si je me marie, je veux avoir beaucoup de belles robes, et toi?

— Pour mon mari, oui; dans la maison, toujours en décolleté, c'est plus chic; mais dans la rue, simple, simple.

— Et tu donneras des ordres sévères aux domestiques avec la voix cassante : « Faites-moi ceci, faites-moi cela! »

— Sûrement.

— Et tu seras toujours amie avec ton mari?

— Oh! non. Je veux un mari pour me disputer, me mettre bien en colère, et puis se raccommoder, bien amis; autrement on s'ennuierait.

— Qui aimerais-tu épouser?

— Oh!...

Simone devint rouge, rouge, rouge.

— C'est pas les femmes qui choisissent, murmura-t-elle.

— Oh! je sais, admit l'autre. Mais, en fin, qui te plairait comme mari?

— Et toi?

— Moi? Jacques, dit tout de suite Mimi, rouge aussi de l'aveu.

Simone la regarda et se mit à rire.

— Pourquoi ris-tu?

— Pour rien.

— Si, tu ris pour ça, parce que je t'ai dit ça...

— Non, va, tu ne peux pas savoir.

— Tu ris! je te dis que tu ris! Dis-le?

— Je ne ris plus, là.

Mone redevint sérieuse.

Elle avait pensé une chose qu'elle ne

pouvait pas dire ; alors elle avait manifesté cette chose de la seule façon possible : elle avait ri.

Mimi pouvait bien penser à Jacques : Jacques ne pensait pas à Mimi...

IV

QUAND NOUS SERONS GRANDES...

— Oh! fait Mimi, viens écouter ce que disent les amies de maman.

— Tu es sûre que ça n'est pas mal?

— Non, puisqu'elles crient comme ça, c'est qu'on peut les entendre.

Les voix des mamans arrivaient jusqu'aux petites filles; aigres et polies, elles discutaient sur un sujet fort intéressant; un de ces éternels sujets, celui qui hante les esprits bourgeois d'une façon presque continue : la question pécuniaire.

— Mme Vernet donnera trois cent mille francs de dot à chacune de ses filles? de-

mandait la voix incrédule de Mme Durand-Chardieu.

— J'en suis sûre, madame. Sa tante me l'a affirmé ; elle y pense déjà pour notre cousin Émile des Grangettes.

— Et M. Jacques est aussi un candidat?

Simone et Mimi eurent un mouvement. Mme de Ballinchon continuait :

— Émile a déjà une fort belle situation dans les automobiles ; il gagne des appointements de chef de bureau à vingt-trois ans.

— Oui, mais est-ce bien solide, toutes ces positions-là?

— Oh ! c'est entré dans les mœurs ; mon cousin Ludovic vient d'y gagner une fortune.

— Ah ! Tiens, à propos, vous savez que sa femme a hérité?

— La forte somme, chère amie, je le

sais, deux millions; ils pourront rouler carrosse, eux qui vivaient si petitement; ils pourront aller à Nice, Biarritz, Ostende, les trois saisons, le rêve de Mme Ludovic! Et s'acheter une auto!

— C'est ennuyeux, disait Mone dans l'autre pièce où elles faisaient silence afin d'écouter la conversation de leurs mamans.

— Oh! oui, dit Mimi. Mais cette Mme Ludovic, tu l'as bien vue à la maison? Jacques prétend que c'est une « femme épatante! »

— Ce n'est pas vrai, grogna Simone, elle a les cheveux rouges et elle est serrée! Et puis, qu'est-ce que ça nous fait, à nous, qu'elle ait hérité, qu'elle roule en auto? Qu'Odette ait trois cent mille francs de dot? Si c'est ça que nous dirons plus tard, je ne tiens pas à devenir une dame, moi!

— Et cependant, oh! Mimi, quand sor-

tirai-je le soir, moi aussi? Quand serai-je une de ces belles madames tout emmitouflées qu'on descend de voiture comme des choses précieuses, devant un bal? On ne voit d'elles souvent qu'une aigrette brillante, un bras nu et un petit pied habillé de satin, tout fin et pointu, qui s'avance le premier hors de la portière .. Pourquoi se met-on en décolleté le soir?

— Parce que les messieurs trouvent ça plus joli, ma pauvre Simone!

— Oh! tu crois? Et pourquoi ils ne se mettent pas en décolleté, eux aussi, alors?

Mimi se tordait de rire, sans répondre, d'un air savant qui déplut à Simone.

— Non? Je suis sûre que c'est parce qu'il y a beaucoup de monde et qu'il fait très chaud. Alors, les dames, avec leurs chichis et toutes ces jupes, ont bien plus chaud que les messieurs, et ça les fait

transpirer de danser, et ça les fait se défriser d'avoir chaud, tandis que les messieurs n'ont pas les cheveux aussi longs et qu'ils ne craignent pas de se défriser; c'est pour ça qu'ils ne sont pas décolletés!

Un silence suivit l'explication difficile.

V

CE QUE TOUT LE MONDE NE VOIT PAS

Le soupçon des choses irréelles qui nous entourent hantait Simone, jusqu'à lui donner des cauchemars tout éveillée.

Il lui arrivait de regarder brusquement derrière elle, le soir; elle avait la sensation d'invisibles présences, de compagnies anonymes dont le mystère l'impressionnait.

Souvent, elle n'osait plus s'apercevoir, se regarder dans la glace; c'est que Marion, sainte fille de Saint-François, lui avait conté que le diable apparaît quelquefois dans les glaces où les jolies demoiselles s'admirent...

Simone ne le croyait certes pas, tant que la rassurante lumière du jour éclairait la maison; mais, après le coucher du soleil, qui sait ce qui arrive? Tout est si changé, quand il fait nuit .. Les couleurs, les formes des objets se modifient, les sons diminuent et s'éteignent; et l'ombre, cette mystérieuse vague dont le flot naît sans qu'on s'en doute au coin des murs, au fond des pièces les plus reculées, finit par tout immerger, tout envahir.

Alors, qui sait si des êtres « qu'on n'a jamais vus parce qu'ils sont de l'ombre », ne passent pas ici, par là, tout autour, aux environs et tout près peut-être, et sur Simone elle-même, aïe!... Elle frissonne en se demandant cela. La voici qui se regarde à la glace, justement. Demain, elle doit aller à un mariage; elle se coiffe d'avance avec des petits papiers qui cra-

quent; elle roule mollement ses boucles comme de souples petits paquets autour de son front.

Il est neuf heures.

Papa et maman sont dans leur chambre.

Marion vient de tirer la chaise sur laquelle elle grimpe pour fermer le compteur du gaz. Elle remue déjà ses clefs pour monter se coucher au sixième étage. Mone est toute seule... Pourquoi y pense-t-elle maintenant? Parce que l'armoire a craqué d'une manière insolite.

Simone est toute blanche.

Les papillotes lui échappent des doigts. La bougie se met à baisser tout à coup; elle fait un « voleur » au bout de la mèche...

Mone tressaille, ses mains pendent toutes froides, elle n'a pas la force d'allumer une autre bougie... Ses jambes sont paraly-

sées... Alors... horreur!... Elle regarde ses yeux dans la glace... Elle voit son regard intense, effaré, qui perce, immobile, au milieu de ses pupilles rondes, rondes, désorbitées, hagardes; et ses yeux lui font peur! Oh! bien plus peur que tout!

Simone est fascinée par ses propres yeux, Simone voit le diable... Elle comprend maintenant la vérité que prévoyait Marion :

— Les demoiselles qui se font des singeries dans la glace finissent toujours par « le » voir.

Heureusement que la voix rassurante de maman s'élève toute proche et l'arrache à cette affolante vision :

— Mone, tu n'as pas éteint encore? Qu'est-ce que tu fais?

***

Et ces prétendues conduites d'eau qui gargouillent et glougloutent le long des maisons comme des serpents de fer qui se gargariseraient, vous croyez que ce sont vraiment les conduites, vous?

Simone ne le croira jamais.

Il y a des musiques, des clameurs, des soupirs, des rugissements, des hurlements, des tierces, des arpèges, des cris, des plaintes, des sifflements, de tout, jusqu'à des chocs répétés ; toc! toc! toc!

Et c'est... dans le mur... Quelle horreur!

Penser que les gens sont assez naïfs pour croire que c'est l'eau qui fait tous ces bruits étranges?

On n'a donc jamais écouté cela sérieusement?

Simone en est très étonnée.

C'est inouï. Elle ne comprend pas qu'avec la quantité de découvertes scientifiques dont elle entend parler sans cesse à table, et que ses connaissances bornées embrouillent un peu; c'est inouï qu'avec la télégraphie sans fil, les tables tournantes, les rayons X et tout le reste, les gens ne se soient pas inquiétés de tous ces bruits étranges qui la tourmentent si souvent.

Et aussi, la nuit, n'avez-vous pas remarqué ces choses fines, lointaines qui bruissent comme une onde, et que l'oreille distingue à peine?

C'est comme pour les couleurs, les lumières, il y en a qui frappent et impressionnent. La petite Simone se demande pourquoi ces merveilles fantastiques ne vous arrivent que lorsqu'on est seul. Est-ce

parce que les gens qui sont là vous occupent trop pour que vous y pensiez? Est-ce parce qu'ils ne sont pas sympathiques aux « êtres mystérieux » qui se cachent dans ces choses?

Il doit y avoir une raison, puisque — jamais — Simone n'a rien vu, ni entendu, ni redouté, ni compris, tant qu'il y avait là quelqu'un?...

Que de choses pourtant Simone a vues, entendues, comprises, qui l'ont frappée, ou amusée, ou bouleversée... Elle observe sans cesse et trouve de la vie là où personne ne voit rien.

Ainsi, les fumées des toits? Vous n'avez jamais suivi avec passion les fumées des toits, comme Simone? Elle perd quelquefois des heures à les étudier, surtout maintenant que le printemps est venu; les journées sont plus longues, on y voit « clair »

très tard, Mone demeure à sa fenêtre. Oh! les fumées des toits! Elles vous ont tantôt une allure de colonne fine qui monte en spirale; tantôt elles s'écrasent en retombant sur la cheminée qui les a vomies; celles-ci s'en vont à droite avec un petit air penché, celles-là inclinées sur cette orgueilleuse cheminée de brique, aussi rouge qu'une grosse madame endimanchée, la coiffe d'un panache éblouissant et prestigieux. Cette autre file, file à petits flocons crachés par une bouche étroite au ras du toit; il y en a de toutes brunes et qui sentent le triste charbon des matinées brumeuses; ce sont elles qui donnent ce goût d'enfermé au brouillard de décembre; il y en a de blanchettes et de longues comme des cheveux de vieille; en voici de courtes et de turbulentes qui ondulent et s'évaporent tout de suite; et

celle-là, toute jaune, soufrée, lourde et maladroite, roule à grosses volutes et donne à ce toit placide une allure de volcan ; il y a enfin les grosses fumées tragiques, celles qui encombrent tout une rue et font lever la tête aux passants bientôt rangés sur le trottoir d'en face ; l'immanquable sergot met aussitôt le nez en l'air et prévient les pompiers... Et enfin, il y a la courte et rageuse fumée, pleine de langues rouges qu'elle lance à quelques mètres en l'air, la vraie fumée d'incendie ; celle-là doit sortir d'une bouche cruelle et pleine d'injures qui appelle la mort, face au ciel, tout là-haut... Celle-là sent « tout drôle », a remarqué Simone ; elle a une odeur particulière, lourde, sinistre ; personne ne s'y trompe ; la musique rythmée, bien connue de la pompe à incendie fait écarter la foule : il y a le feu...

*
* *

Mimi ne s'explique pas les rêveries de Simone. Elle s'en moque, la terre à terre Mimi; elle ne croit pas au diable dans la glace ni au vent dans la cheminée, ni aux soupirs des conduites d'eau. Elle est sceptique, Mimi. Mone s'impatiente.

Soussou, le chat tigré, passe par là, en ronronnant.

— Et tu crois qu'il n'y a pas aussi de l'esprit dans les animaux, toi? Ce Descartes était un vieux sec d'abord, qui n'y entendait rien. Parlez-moi de Pascal, au moins, il ne s'en est pas occupé.

Le chat Soussou a infiniment d'esprit. Il sait très bien qu'il servira tour à tour de poupée, de cravate, de manchon et de balle à lancer en l'air, à moins qu'on ne

lui fasse faire la ronde, chacune lui tenant une patte, ce qui lui donne un air efflanqué, maladroit avec ce maigre poitrail et cette grande queue qui dessine le point d'interrogation en arrière. Non. Il ne tient pas du tout à être mis à contribution, le chat Soussou; mais il ne peut s'empêcher de venir saluer poliment Simone. Il lui présente son dos, ce qui est la façon d'entrer en matière des chats. Mais, pendant qu'elle est occupée à blaguer avec Mimi, il disparaît très souvent; il s'en va, et jamais on ne le trouve...

Soudain, au moment où on s'y attend le moins, il reparaît, les sourcils tendus comme des poils de brosse, la moustache souriante, les yeux fermés, la queue droite; il vient encore « au frottement », comme lui dit Simone.

Et vous croyez qu'il n'a pas une con-

nivence directe avec des esprits inconnus, ce chat aux yeux toujours fuyants, cette bête qui voit la nuit?...

— Et qui disparaît souvent le soir, avoue Mimi, gagnée peu à peu aux croyances de Mone.

C'est la révélation.

— Où va-t-il? demande Mone.

— Je ne sais pas. Il ne me l'a pas dit.

— Tu n'as jamais essayé de le suivre?

— Tiens, non. Mais ça doit grimper, un chat. Qui sait où il va?

Peut-être dans ces tuyaux de plomb qui roucoulent de si vagues tristesses et de si navrantes mélodies...

Mone saisit l'extraordinaire Soussou, le met sur ses genoux et l'étudie à fond.

— Soussou, regarde-moi, ne mens pas?

— Ron, ron, ron, ron, ron, fait Soussou, bien ami avec Simone parce qu'elle a

une jupe en laine et que cela tient chaud pour se coucher dessus.

— Tu ne me diras rien? Il ne me dira rien : c'est bien pour ça qu'il est mystérieux... Oh! Mimi, si c'était une personne, Soussou?

— Tu crois à la métempsycose?

— Non, c'est des blagues. Et pourtant, qui sait s'il n'y a pas du vrai? Peut-être il nous comprend et nous ne le savons pas... Oh! Soussou? Dis, Soussou, tu nous comprends?

— Ron, ron, ron, ron.

— Tu ne peux pas nous répondre, mais nous le savons, va; tu as un esprit comme nous! Que peut-on lui dire pour lui faire plaisir? Oh! penser que je lui ai donné un coup de pied, hier... Pardon, Soussou, je ne savais pas qui vous étiez...

— Ron, ron, ron...

*
* *

— Miaoû, rrmiaoû, aoûrrrêaoû!

Mone se dresse sur son lit. Qu'est-ce que c'est? Oh! Dieu... Quelle horreur!

Hî-î-î-î-î-î-î-î!

C'est une sorte de hululement à l'écho surhumain, effroyable, inquiétant. Mone ne peut même pas se pelotonner comme elle fait les jours de vent, quand la cheminée lui porte les voix du dehors dans la chambre et que les persiennes, éclairées par le gaz de la rue, ont l'air de cligner des paupières. Non, ce n'est plus une de ces bonnes petites émotions derrière lesquelles on sait qu'il n'y a rien à craindre, parce que « ce n'est pas vrai ».

Ici, Mone ne sait pas... Jamais elle n'a entendu cela... Ce sont des âmes en peine,

sûrement... L'inexpliqué de ce cri bizarre, l'insondable couleur de la nuit lui suggèrent cette crainte; elle entend réellement, là, les voix désespérées qui clament les horreurs sans fin de l'éternelle damnation... ou bien des âmes esseulées, pleurantes, rôdent et s'interrogent avec ces notes poignantes et irréelles de l'au-delà... Elle en distingue deux, tout près, horriblement douces, qui prolongent leurs questions et se mêlent et se grondent et s'acharnent et, finalement, éclatent en stridente clameur, qui déchire les oreilles de la pauvre Simone.

. . . . . .

Heureusement le chat de la concierge avait l'habitude du balcon, et Simone reconnaît enfin son « miaoû » tout rapproché...

Alors, un immense et bon rire la soulage; elle saute de son lit, toute moite en-

core de sueur froide, et s'en va lui ouvrir, à ce pauvre Minou qui appelle et qu'elle a pris pour une âme du purgatoire!

— Minou! Minou!

Elle entrevoit la silhouette ramassée, les yeux étincelants; mais le chat ne se dérange pas pour elle et semble ignorer sa présence.

Il fait un clair de lune d'avril; que de minets il y a sur tous les toits!

— Les pauvres bêtes, se dit Mone; c'est qu'on aura oublié de les faire rentrer, alors elles miaulent! Si elles me connaissaient, elles oseraient venir se chauffer ici!

VI

UNE PRIÈRE DE MONE

Simone, toute recroquevillée contre une tenture noire, regarde le spectacle funèbre : c'est à Saint-Pierre de Chaillot; on enterre M. Dubois. Le catafalque, les fleurs multicolores qui tranchent sur tout ce noir et blanc si dur à l'œil et si imposant, les croque-morts, le maître des cérémonies glabre et bien coiffé, le deuil des femmes, fouillis de crêpe indescriptible, occupant tout un rang. Elle respire cette odeur bizarre, violente et âcre, désagréablement parfumée qui émane de tout ce qui est deuil, depuis les draperies funèbres

jusqu'aux lettres de faire-part. Elle écoute les graves accords de l'orgue aux voix profondes, lourdes, dramatiques, et elle éprouve, avec une angoisse étrange, la sensation nouvelle d'une chose inconnue qu'elle ne voit pas, mais qu'elle suppose. Une idée, aussi, lui vient; et son petit cœur se serre affreusement. Ce M. Dubois était de l'âge de son papa; oh! si son papa... Et un flot de larmes couvre les joues de Mone.

Tout de suite, elle fait la charité d'une prière à M. Dubois. C'est bien la plus étonnante prière à laquelle un mort puisse s'attendre :

— Soyez bien heureux, monsieur Dubois, et dites au bon Dieu qu'il ne me prenne pas mon papa, puisqu'il vous a pris, vous! Demandez-lui que ça lui suffise, au bon Dieu...

MONE A DIX ANS

I

AU CATÉCHISME

Tous les dimanches matin on va au catéchisme, avec un cartable sous le bras, un joli chapeau sur la tête et, au fond du cœur, la petite émotion d'avoir à réciter devant tout le monde.

Simone a le trac, le grand trac, celui qui vous empoigne à la gorge, aux chevilles, aux poignets, celui qui vous étrangle, vous embarrasse la langue au point de vous faire bafouiller et de vous faire oublier tout ce qu'on a appris.

Mais, en dépit du trac, Simone sait presque toujours son catéchisme et, une

fois qu'elle l'a récité, le cœur à l'aise et l'esprit débarrassé de soucis, elle ajuste et redresse son joli chapeau dont elle entrevoit l'image dans un bout de miroir emporté clandestinement, et, tout de suite, elle glisse un coup d'œil vers les tribunes. C'est que, dans les tribunes, il y a les jeunes messieurs, frères et cousins des élèves qui sont venus entendre la messe. Et alors, Simone, bien contente de produire son petit effet, donne un libre cours à sa fantaisiste joie de vivre.

La voilà qui tourne le coin de la rue ; elle est toute rose et blonde ce matin d'hiver, et si grande, si jolie, à côté du petit monstre féminin à qui on la confie! Elle trotte, elle saute, elle vole, escortée de la fidèle Marion, courte silhouette noire, toujours engoncée de quelque mantelet, d'où jaillit une tête bourrue, grognonne,

au masque de bull anglais, coiffée d'une éternelle capote qui a l'air enracinée au crâne, car les cheveux ne paraissent pas.

— La Belle et la Bête, a déclaré un jour le galant Jacques en les voyant passer.

— Vite, Marion!

— Le train ne part pas! réplique Marion, qui a des cors aux pieds; aussi, vous êtes trop grande!

... Ça n'a pas encore onze ans et ça fait des singeries comme à vingt! Vous allez me crever, si vous galopez comme ça!

Et, voyant que la petite ne modifie pas son allure :

— Cœur de cheval! marmotte Marion.

On n'a jamais su pourquoi Marion attribuait plus de dureté au cœur de ce quadrupède qu'à tout autre cœur du genre animal.

Et Simone entre dans la grande cha-

pelle neuve, déjà pleine de petites filles, de mamans, d'institutrices.

Cette grande chapelle, œuvre récente d'un jeune architecte, est toute peinte au ripolin; elle est un peu style « garage d'autos chics », prétend Jacques, sauf un grand vitrail, dont les fleurs hiératiques et couleur de sirop enluminent au-dessus du chœur une Vierge bien blanche, qui arrive tout droit de la rue Bonaparte.

Les acolytes allument un à un les cierges, qui semblent un reste de la nuit et ont un air d'être en retard sur le grand jour, un air d'inutilité, pense Mone.

C'est ici le cadre familier où Simone éprouve ses émotions habituelles, où elle apprend à connaître le Bon Dieu, qu'elle aime déjà beaucoup, où elle se crée une forte conscience, où parfois, aussi, elle complote quelques petites gamineries.

Le Bon Dieu est si large! Il permet de rire un peu, après qu'on a bien su son catéchisme.

La voici plongée dans la méditation la plus profonde. Le curé a dit :

— Mes enfants, recueillez-vous. Réfléchissez bien à vos fautes, commentez-les, résumez-les, afin de vous préparer déjà à la prochaine confession.

Simone, Mimi et Flavie sont prosternées dans un recueillement absolu.

L'abbé Sévère, qui se promène en surplis entre les rangées de bancs, ne trouve rien à redire à l'édifiant spectacle de leurs petits dos voûtés sous l'effort de la méditation. Mais, s'il s'était un peu penché, l'abbé Sévère aurait surpris un flagrant délit de papotage qu'il aurait fortement tancé.

— Va, tu peux y aller, murmurait Si-

mone; médite, ma fille, tu en auras des paquets à dire, samedi!

— Quel toupet, riposte Mimi, et toi?

— On n'a que dix minutes de méditation; tu ne t'en tireras jamais toute seule avec si peu de temps; veux-tu que je t'aide?

— Laisse-moi la paix.

— Oh! pas celle de la conscience, toujours. Va, va, coquette, menteuse, vaniteuse, gourmande, voleuse!

— As-tu fini? Je te pince.

— Oh! pour ça, je crie, et le suisse te met à la porte!

— Taisez-vous, interrompit Flavie; le curé a dit de méditer; vous êtes scandaleuses.

— Avec ça que nous ne méditons pas? Je médite pour elle et elle méditera pour moi; le curé n'a pas précisé pour qui on devait le faire; il a dit : « Méditez sur vos

fautes. » C'est bien nos fautes, puisque ce sont les siennes...

Et les cantiques? Simone a une belle grande voix qui monte, qui monte et puis qui descend, qui descend!

— Mes enfants, chantez le cantique : « Je suis chrétien, voilà ma gloire! »

L'abbé Sévère passe en clamant l'air du cantique, qu'il rythme avec son bréviaire fermé, en se retournant à chaque pas dans sa promenade interminable destinée à surveiller ses chanteuses.

— Allons, Simone, allons, plus fort!

Et Simone, devant l'abbé, Simone impeccable et toute fière, lance sa voix qui couvre et entraîne les autres comme un chef à la bataille. Mais, sitôt que l'abbé a tourné le dos, la mécréante Simone travestit le chant sacré d'une manière qui sent quelque peu le roussi :

— Je suis cré..., voilà ma gloire!

L'abbé repasse avec un sourire approbateur; toutes ces demoiselles pouffent de rire et, là-haut, dans les tribunes, Jacques et Roger, arrivés pour la messe, s'aperçoivent qu'une houle joyeuse passe en vague profonde et secoue les trois ou quatre rangées voisines de Simone; alors Jacques répète son sympathique :

— C'est encore cette jolie diablesse!

Flavie chante faux :

— Tais-toi, lui dit Simone; quand l'organiste joue un fa, on dirait que tu penses un do!

— Mais je t'assure que je pense un fa!

— Eh bien, il sort un do, tais-toi.

— Mes enfants, chantez le cantique : *Panis angelicus*.

— Panisse, Panisse, murmure Simone, l'air polisson.

Derrière elle, sont assises, bien droites, l'air dédaigneux, les richissimes demoiselles Panisse-Lacour, deux maigres, pointues, qui ne regardaient personne et ne jouissaient d'aucune sympathie. Une idée diabolique traversa l'esprit de Simone. Sur son instigation autoritaire, pendant que l'on chantait le cantique et à chaque *Panis*, toute la rangée de fillettes se tourna ironiquement avec un salut poli devant les deux jeunes demoiselles hargneuses qui ne comprenaient que trop.

— Mes enfants, chantez : « O Saint-Esprit, descendez en nos âmes. »

— O Saint-Esprit, descendez en son âme ! chante Simone en louchant sur Mimi.

— Pourquoi ?

— Parce que tu as besoin d'esprit, qu'il soit saint ou pas !

II

DE SIMONE AU BON DIEU

Simone, à confesse, dit tout, tout, tout ce qui lui vient en mémoire.

Et, après l'absolution, elle a encore « oublié » des péchés.

C'est qu'elle aime tant le Bon Dieu, Simone ; il lui semble toujours qu'elle n'est pas assez « propre » pour le recevoir et lui parler.

Elle lui parle avec des mots à elle. Pas des prières toutes faites ; elle lui dit de jolies petites choses qui lui viennent, comme on se confie à quelqu'un de puissant qu'on ne craint pas et qu'on aime.

Les prières toutes faites, on les prononce machinalement, on les écorche, on est distrait, on pense à autre chose; à force de les répéter, elles perdent pour Simone la signification qu'elles ont. Et puis, elles vous font gronder.

Pendant que Marion, qui est du tiers ordre de Saint-François, et maman disent le chapelet, le soir, elles exigent une dizaine de la fantaisiste Simone, qui récite, bredouille, avec un remords à la fin.

Elle en demande pardon à la Sainte Vierge :

— Bonne Mère, j'aime mieux ne pas vous dire toujours la même chose; il me semble que vous écoutez tout le monde qui vous débite ça et pas moi, particulièrement.

Le jour où Simone a eu la révélation de la foi, elle est restée étourdie, bouleversée.

C'est un soir de retraite, au catéchisme. Il règne un pieux silence jusqu'au fond de la grande chapelle et l'orateur qui parle est près d'avoir fini.

Simone, assise, écroulée, comme terrassée sur sa chaise de paille, Simone est tout oreilles et tout émotion.

Elle n'entend même plus bientôt ce grand prêtre qui gesticule; elle ne voit plus le palpitement des cierges qui fait osciller le regard et puis fermer les yeux. Elle est là, comme morte. Et son cœur bat avec violence. Le ciel, l'enfer, tous ces mystères dramatiques l'interdisent et la surprennent. Elle frémit.

Le Crucifix est là, réel et ensanglanté, devant sa chaude imagination; le Dieu mourant se tord et se crispe encore, les orteils sont agrippés au bois de la Croix, et les mains trouées ne peuvent plus se

refermer sur l'effroyable douleur. La tête se penche, livide et couronnée de filets saignants qui jaillissent des pointes épineuses, les cheveux se collent de sang; ils pendent sur les yeux, mais les yeux voient encore à travers, et ils voient ses yeux à elle, Simone.

Et Simone souffre.

Que faire, que donner pour empêcher cela, pour soulager, pour arracher cette douleur affreuse, pour essayer de sauver, d'ôter ces clous, de panser, de consoler?

Mais les yeux disent, avant de chavirer et de mourir dans les paupières larmoyantes, les yeux disent :

— Je veux mourir...

Et Simone comprend.

Elle sanglote dans ses mains étroitement serrées sur sa figure à elle :

— Oh! mon Dieu, murmure-t-elle, désolée, qu'est-ce que je peux faire pour vous, maintenant que vous avez fait ça pour moi?

— Tu es malade? lui demandent Mimi et Flavie.

— Non, ce n'est rien.

Et Simone s'en va, toute douce et calmée, avec un immense désir de sacrifice au fond du cœur.

Le soir, elle commence par faire tous ses devoirs ennuyeux avec un soin extrême.

A dîner, elle se prive de dessert.

— Je n'ai plus faim, répond-elle à l'étonnement de papa qui lui met sous le nez la bonne confiture de fraise embaumée. Elle n'a plus faim, en effet; elle a mangé trop de pain. Et, retournée dans sa chambre, tandis qu'elle demeure age-

nouillée longtemps, jusqu'à ce que l'estomac lui manque et que les genoux lui cuisent, elle fait une profonde et merveilleuse prière, celle qui vient de son cœur de petite, où elle s'offre tout entière, sans retour, avec cet enthousiasme très jeune de l'innocence. Enfin une idée lui vint :

Toutes les fois qu'on met une prière écrite sous la statue du Sacré-Cœur, à main droite, cette prière est exaucée, lui a dit Mimi, l'autre soir.

Simone va demander l'accomplissement du sacrifice le plus dur qu'il y ait pour elle...

Déjà elle a renoncé à se regarder dans sa petite glace en rentrant; elle a détourné les yeux de cette brillante image devant laquelle si souvent elle s'est perdue en contemplation. Elle s'est privée de lever

la lumière comme ça, en l'air, pour se voir en face, très éclairée. Elle se fait tant plaisir tous les soirs, en s'admirant ainsi.

C'est fini ; c'est cela qui lui coûte le plus, elle tirera ses cheveux ; elle a même envie de se les couper ras, comme cette sainte dont elle a oublié le nom, mais sa maman la punirait, et son papa serait triste ; il aime tant ces cheveux de sa fille qui lui rappellent les siens.

Simone réfléchit. Assise sur le bord de sa chaise, elle remue en cadence une jambe, signe d'indécision ; et, soudain, elle saisit la plume et écrit au Bon Dieu une lettre qu'elle mettra sous la statue qui exauce... Et peut-être ça arrivera... Elle frissonne déjà d'horreur... Pour se raffermir dans son héroïsme, elle regarde une dernière fois « sa beauté » dans la glace, et elle mur-

mure : « Tant pis ! » Courageusement, elle écrit :

« Mon Dieu,

« Je vous adore parce que vous êtes mon Dieu et je vous aime parce que vous avez souffert pour moi.

« Je veux souffrir pour vous. Ce qui me fera le plus de chagrin ce sera d'être laide... Rendez-moi laide, tant pis, mon Dieu... Et je monterai vous voir en paradis pour vous aimer à mon aise. »

Sa lettre finie, la naïve Simone, de peur que le Bon Dieu se trompe, calligraphie posément le motif de la demande :

Rendre laide Simone Durand-Chardieu.

*
* *

Quelque temps après, Simone change de piété.

Parfaitement; elle n'a plus, quand elle y pense, les allures tragiques, le masque triste; elle ne fait plus d'amères et coûteuses mortifications; elle ne pleure plus jusqu'à ce que les yeux lui brûlent, solitairement agenouillée dans sa chambre, devant le crucifix; c'est que la Noël approche. Alors, vous comprenez, pour le petit Jésus on ne fait plus le même genre de prières. Elle a beau savoir que c'est le même Bon Dieu, elle ne peut s'empêcher de sentir la différence : le petit Jésus ne fait pas pleurer; il est si dodu, si rose, si joyeux; on lui sourit en le priant; on a presque l'idée de jouer avec lui... Simone

éprouve une confiance amusée pour le petit Jésus, et elle l'aime plus encore qu'elle ne l'adore.

La retraite est finie, aussi, disons-le; et la vie quotidienne a repris Simone. Les privations lui paraissaient bien dures; cela faisait deux fois qu'elle mangeait des carottes et qu'elle se privait de sucer les os de poulet; non, après tout, il y avait de saintes Carmélites pour faire cela. Simone ne se sent pas digne d'endurer cette vie austère; son courage s'en va; seul, le petit Jésus lui rend un peu la foi, une foi souriante et réelle, avec le geste gracieux de ses menottes ouvertes.

Le soir de Noël, il y a tant de monde dehors, tant de gens qui marchent, tant de gens qui cheminent en bandes, par groupes et rarement isolés. Ce n'est pas le soir des promenades solitaires; et les habi-

tuels personnages qui hantent les trottoirs, passé dix heures, sont littéralement submergés par le flot errant des chrétiens.

C'est la nuit des chrétiens ; ils vont tous à la messe comme le dimanche matin. Mais il règne une certaine excitation, une joie de plus que pour le dimanche. Les voix résonnent clair dans les rues où elles parlent à l'aise, car il y a « très peu de voitures », remarque Simone. Chacun s'en va vers sa paroisse et non à travers Paris, et les voitures sont inutiles par ce soir de beau temps.

Seule, une auto distance maman, Simone et Marion emmitouflées, qui se hâtent pour arriver. Au fond de cette limousine, éclairée comme un petit salon ambulant, Simone reconnaît, dans les profils entrevus, la tribu des Vernet, les cousins chics de Mimi.

Simone est toute rassurée, toute contente de sortir dans cette nuit mystérieuse pleine de cloches lointaines qui s'appellent par-dessus les rues. Les réverbères ont de larges flambées et de soudains clignotements; il fait un vent pur et glacé qui a l'air de brusquer les étoiles papillotantes là-haut, et Simone pense au froid que devait avoir le petit Jésus! Elle est bien émue! Elle sait que lorsque les douze coups de minuit sonneront, elle « verra » positivement ce qui s'est passé il y a deux mille ans. De la paille, un âne, une oreille couchée, et, dans l'ombre, les cornes pointues d'un bœuf; devant, la petite jeune fille lumineusement jolie avec un disque auréolant sa tête; puis, la grosse figure joviale et barbue de saint Joseph, et, par terre, tout bonnement, l'Enfant. L'enfant!

Simone en a vu sur les tableaux; elle en

a vu en cire; mais jamais, elle ne l'a vu comme elle va le voir pendant que la grosse horloge de la chapelle fera « don, don, don... »

Elle le verra tout nu et rosé, un petit rien grassouillet, au milieu d'un fouillis de paille craquante; elle le verra gigoter un peu et se tourner vers elle, et alors il lui fera un sourire!

Et toutes les clochettes des acolytes commenceront — drelin, drelin, — la messe, tandis que les harpes égréneront les premiers accords du *Venite adoremus*...

Simone pénètre dans les rangs des enfants du catéchisme.

Il y a là Mimi, Flavie, les Vernet, toutes sont en robes très élégantes. Jacques en smoking, les cheveux lustrés, la figure poudrée, ses mains soignées posées autour d'un miroitant haut de forme, Jacques se

cambre sous la tribune de droite, à côté de Roger engoncé dans un gros pardessus. Simone, étonnée, s'agenouille, déjà un peu distraite par tous ces détails.

Tout de suite, Mimi lui raconte :

— Mes cousins donnent un beau réveillon, ce soir.

Simone écoute, bouleversée.

Quelque chose l'attriste, lui gonfle le cœur.

Elle se le reproche amèrement, mais cela revient quand même la torturer, pendant que Mimi, très affairée, lui énumère tout bas :

— Il y aura des pâtés, du champagne, des poissons glacés, des petits fours! Nous sommes toutes en toilette. Vois! J'ai mis ma robe rose et Flavie sa bleue; mes cousines s'habillent chez Drecoll; ces messieurs sont en « smokinge », comme dit Jeannot!

Simone admire les toilettes, mais elle ne se tourne pas du côté des messieurs, parce qu'il y a Jacques et qu'elle rougirait...

Et aussi parce qu'elle trahirait sa peine.

Simone tâchait de sourire et pleurait « en dedans ». Le champagne, le poisson glacé, les gâteaux, encore, passe; elle n'aurait pas regretté ces gourmandises; mais les toilettes, et le bonheur d'être ensemble, et, surtout, les compliments de Jacques, sa façon délicieuse de vous « faire la cour », c'était cela, le plus dur! Ce regret, chose terrible, lui donna des scrupules et la ramena brusquement à la réalité. Les remords l'accablèrent. Le désir de toutes ces mondanités allait lui gâter la merveilleuse vision attendue... C'était fini. Elle n'aurait plus ses impressions de Noël!

— Petit Jésus, vous ne me regarderez

plus... Je suis jalouse de leur plaisir! Mais, ce n'est pas ma faute, cette jalousie, ça m'est venu tout seul...

« Don, don, don, » commence la grosse horloge.

— « Minuit, chrétiens, » entonne le ténor.

Et, vite, Simone enfouit sa figure troublée dans ses bras. Oh! Voici le petit Jésus!

L'adorable apparition est venue quand même!

Il a un sourire vers Simone, un sourire qui pardonne toutes les jalousies, et il a même tellement l'air de la plaindre que la petite sanglote très bas, pour lui tout seul.

— Oh! mon petit Jésus, voyez, elles ne m'ont pas invitée! Ne me laissez pas, vous? Elles me laissent toutes!

III

ILS N'ONT QU'A SE BIEN TENIR!

— C'est tombé cette nuit...

— C'est une surprise, tout est blanc. Il n'y a de noir que les cheminées et les petits oiseaux...

— Comme c'est joli!

— On n'entend plus les voitures dans la rue, ni les pas des gens. Un cheval qui a henni là, tout près! Et des femmes qui s'interpellent! C'est amusant!

— Ça cuit les yeux quand on le regarde, et ça fait la maison toute sombre.

— Oh! vois, les petits oiseaux qui mangent de la neige propre!

Simone, Mimi et Jeannot, derrière la fenêtre aux vitres embuées où ils ont nettoyé une « place transparente », regardent les petits oiseaux sur la neige. Ils sont venus en tas qui pépient et sautillent, tout frileux, sur la pente du toit voisin; ils sont venus picorer la neige et graver leurs mignonnes pattes en trous d'aiguille fine; et puis s'éparpiller, tout noirs comme de menus points sombres qui peuplent ce désert immaculé. Simone est comme les petits oiseaux; elle aime l'éblouissante neige qui met une lumière craquante et rosée sous le soleil; on dirait qu'elle ragaillardit ce soleil d'hiver si triste; elle lui rit en petites fentes qui ruissellent comme des yeux trop pleins de gaîté. Et le soleil la trouve si belle qu'il en boit comme d'une pure crème et la fond dans son haleine chaude.

— Elle est venue pendant qu'on dormait, dit Mone, et elle luit maintenant sous un grand ciel innocent et si bleu qu'il n'a point du tout l'air de l'avoir faite!

— Si c'était du sucre, murmura Jeannot.

— Tu te mettrais à quatre pattes et tu lécherais tout ce que tu pourrais?

Mais Jeannot réfléchissait. Tout à l'heure il avait bien vu que Simone avait envie de pleurer pendant que Mimi, sans pitié, lui décrivait les joies du réveillon. Le réveillon! On avait dansé après le souper. Mme de Longivel avait conclu :

— Ce n'est pas scandaleux; ce sont les petits anges qui fêtent l'arrivée du petit Jésus. L'idée que Jacques et Roger étaient des « petits anges » avait fort diverti ces demoiselles, et Simone devinait combien on avait dû s'amuser... Dépitée, le cœur gros, elle n'avait pu se tenir de murmurer :

— C'est passé, maintenant.

— Oui, va, répondit Jeannot consolateur; et puis, on avait sommeil tout de même, et les poissons n'étaient pas frais; et le champagne m'a donné la migraine.

Cela n'empêcha pas l'inexorable Mimi de reprendre avec feu :

— Il n'y avait que toi, de petit, mon pauvre Jeannot! Et si tu as eu sommeil, je te réponds que Jacques et moi avons dansé comme des fous, ma chère!

Simone baissait les yeux pour cacher les larmes qui s'y trouvaient.

— C'est parce que Mone n'y était pas, assura Jeannot, vexé. Mimi sortit, furieuse. Très ami de Simone, qu'il préférait pour toutes sortes de raisons, Jeannot méditait une vengeance. Il était chez lui, ici, dans la maison de sa maman, Mme Bontemps, qui recevait en ce moment Mme de

Ballinchon, au salon. Simone avait un admirateur dévoué en Jeannot; ils s'entendaient si bien à faire les sottises ensemble!

— Écoute, fit brusquement Jeannot; la neige me fait penser au sucre, le sucre me fait penser à Mme de Ballinchon qui ne prend son thé qu'avec du sucre en poudre; c'est elle qui t'a fait de la peine, c'est elle qui a empêché qu'on t'invite, va, je l'ai su; tu veux que nous lui sucrions son thé avec de la magnésie?

Simone, les yeux grands ouverts, ne comprenait plus.

— De la magnésie? Ça purge... Et où la prendre?

— Dans la petite pharmacie, précisa Jeannot. Il y en a un paquet tout neuf; nous lui mettrons ça dans le sucrier Empire; n'y a qu'elle qui se sucre comme ça;

les autres prennent des morceaux, alors...

Le rire les empêcha de continuer. Simone, un peu étourdie, approuva le projet; et Jeannot disparut, tandis que Mimi revenait. Mais, aussitôt, Mone fut saisie de remords affreux : son imagination lui montrait Mme de Ballinchon empoisonnée, se tordant sous les affres d'une agonie terrible!

— Jeannot, dit-elle tout bas, écoute; non, ne lui donnons pas... Si elle était malade?

— Malade, la mère Ballinchon? gouailla Jeannot ; au contraire, ça lui fera du bien!

— Comment, du bien?

— Eh oui, elle demande tout le temps à mère des adresses de purgatifs; elle est toujours cons...

— Jeannot!

— Ben, je l'ai pas dit! Allez, vas-y; c'est trop amusant pour qu'on se le refuse!

Et ils pénétrèrent au salon.

Muets, contenant leur invincible fou rire, ils offraient le thé avec une aisance mondaine dont on les complimenta.

Mme de Ballinchon réclama son sucre en poudre :

— Quoique, à vrai dire, reprit-elle, l'air conciliant, s'il n'y en a pas, je me contenterai de morceaux...

— En voici, madame, y en a, répliqua Jeannot triomphant; et il offrit le sucrier Empire, où Mme de Ballinchon cueillit quatre ou cinq grandes cuillerées...

— Comme elle en prend! s'inquiéta Mone.

— Oui, va, jugea le gamin ravi, je crois qu'elle sera punie tout de même!

*
* *

« Ah! c'est comme ça? Je n'irai pas chez Mimi ce soir? Et tout ça pour cette espèce de Marion qui n'a pas vu que le vase de Chine n'était pas en équilibre... Alors, je l'ai à peine poussé... Et il s'est cassé! Remarquez qu'il l'était déjà, puisqu'on l'avait collé avec ces petits fers pris dans la porcelaine comme des ongles dans la peau.

« C'est affreux. Et Mimi qui m'attendait. Elle sera aussi punie que moi, elle qui n'a rien fait; et, là aussi, il y a de l'injustice! Dire qu'aujourd'hui je devais apprendre le tango avec M. Jacques! Maman est trop dure, après tout!

« Elle ne m'aime pas! Ah! si c'était ma fille... Comme je la punirais!

« Et toute la vie, ce sera elle la maîtresse, et moi, je devrai lui obéir?

« C'est trop fort! Oh! que j'ai envie d'aller chez Mimi... »

Simone va et vient, furieuse et larmoyante à la fois; elle a son accès de rage; on l'a punie « injustement »; elle a « détruit un vase de cent cinquante francs qui était à peine ébréché », a dit maman; et sur sa petite joue, il y a encore une trace de gifle... Cela mériterait de casser encore quelque chose! Simone est révoltée! Sa maman l'avait bien avertie de ne pas courir comme cela dans le salon quand on « le fait » et que tous les bibelots sont au milieu; elle est trop grande fille pour s'agiter de la sorte; c'est énervant, ces galops échevelés à travers la maison; et voilà le résultat!

Mais aussi, la pauvre Mone ne peut pas

s'empêcher de courir. Une idée lui vient, ses jambes sont tout de suite au service de l'idée, ne le saviez-vous pas? Mais la voilà, maintenant, avec sa gifle et sa punition, et Simone est en rage!

Pour ceux qui n'ont jamais vu Simone en rage, c'est le cas de la présenter. Elle est là, les poings serrés. la figure changée, les yeux creusés, un pli entre les sourcils qui se rejoignent comme ceux de Junon; sa bouche maudit, ses pieds trépignent, et deux larmes d'impuissance, qu'elle avale, du reste, viennent calmer un peu cette fureur. Elle va méditer des projets de vengeance. Et le premier qui s'offrira à son esprit, elle l'exécutera tout de suite. Elle n'a pas de chance, cette semaine, Simone. Bourrelée de remords par l'histoire de la magnésie, elle a fini par l'avouer à sa maman. Cela lui a valu plusieurs pages

d'écriture et une attitude froide de sa mère. Son papa ne lui en veut pas pour cela. Il a même bien ri en l'apprenant. La petite se sent protégée par ce consentement tacite. Papa est gentil; mais les autres? Ils n'ont qu'à se bien tenir! Elle n'hésite pas, dans sa nouvelle colère, à se venger!

Ah! Elle ne verra pas Jacques, ce soir? Eh bien, maman ne boira pas de la magnésie, ça, non, jamais, Simone l'aime trop, au fond, pour se permettre une chose pareille; mais maman aura une surprise désagréable, tout de même.

Ne pas voir Jacques?

Décidément, tout le monde cherche à l'empêcher de voir M. Jacques qui est si joli, si galant, qui pourrait être un mari pour elle, plus tard! Mone a une exclamation de fureur.

— Ah! tiens, tiens... une idée... Voici les lettres de maman pour toutes les vieilles capotes du jeudi? Mme de Ballinchon, Mme Bontemps, Mme Lerine, la comtesse Larié, la baronne du Boudoir, l'abbé Gollot, Mgr Tapon... Elles ne sont pas fermées... Qu'est-ce qu'on met sur ces machines-là? « Meilleurs vœux » probablement. Tiens, voilà celle de Mme de Ballinchon. Qu'est-ce qu'il y a? « Souvenirs les meilleurs. » Ah! celle de Renée Tillois, la femme du chirurgien célèbre : « Félicitations au cher savant et à la jeune mère pour leur joli bébé. » Tiens, celle du vieux professeur Truche, le vieux garçon qui prise : « Respectueuses félicitations pour le récent succès. » Une à la maman de Jeanne : celle-là est tendre; on voit qu'elles se tutoient : « Tous mes baisers! » Oh! là, là, il n'y en a plus pour les

autres. Ah! et celle de l'abbé Gollot? « Respectueux souvenirs, nous recommandons à vos prières. »

Une idée qui me vient... Vite! Dépêchons!

*
* *

Le lendemain...

Chez le professeur Truche :

Le vieux savant, assis dans le fauteuil de cuir obligatoire, vient d'achever son café et son journal; l'un se lit, tandis que l'autre se déguste. Il prend un petit air courtois pour décacheter son courrier où se présentent des adresses féminines. Et, les lunettes soigneusement relevées sur le front, le sourire poli, le vieux savant casse d'un coin d'ongle les bords du vélin.

La carte jaillit; il la porte à ses yeux

qui n'en acceptent pas la lecture, paraît-il, puisqu'ils se relèvent brusquement, étonnés, puisqu'ils s'arrondissent, tandis que les lunettes ont glissé à leur place au creux du nez, et que le savant tout entier a tressauté de surprise.

Comme au cinéma, il convient de montrer la carte :

MADAME DURAND-CHARDIEU,

Félicitations au cher savant, à la jeune mère pour leur joli bébé.

La maman de Jeanne, étendue sur des coussins, grogne, tousse et neurasthénise depuis deux heures. Son chocolat avait goût de brûlé ; on lui a fait prendre mal en égarant le troisième petit fichu qu'elle met au cou ; et ses pieds ont de ces élancements inexpliqués, indices d'une mort

prochaine : elle sait bien aussi que le cœur ne va plus ; elle s'accorde toutes les maladies les plus sérieuses :

— Je vais mourir, annonce-t-elle pour la vingtième fois ; ce n'est pas la peine que je lise ces cartes ; les nouvelles du monde ne m'intéressent plus...

Malgré cela, elle s'efforce de parcourir la liste des amis et connaissances qui lui ont adressé leurs souhaits.

— Enfin ! C'est cette chère Amélie ; voyons ce qu'elle me dit ! Encore l'autre jour (elle seule me comprend), elle reconnaissait avec moi que j'avais la mine d'une condamnée... Ah ! je l'avais bien pensé...

MADAME DURAND-CHARDIEU,

Sincères et respectueux souvenirs ; nous nous recommandons à vos prières...

L'abbé Gollot entre en coup de vent. Sa soutane se prend dans la porte; il l'arrache d'une main et, de l'autre, sème d'enveloppes, de lettres toute la table de la salle à manger.

— Un courrier de ministre! conclut-il avec cet air de se moquer de lui et des autres qui lui est particulier.

— L'abbé Lesage, tiens, mon bon vieux curé de Martigny-les-Bains! Le Père Chose... Très bien, mon père, on vous le prêchera, le discours, on vous le prêchera! Oh! ces sœurs! Elles sont toujours à vouloir quelque chose! Tiens, c'est d'Émile; il est au service, le brave enfant! Ah! ah! Les petites, ces bonnes petites; tout mon catéchisme représenté par les mamans! Très polie la duchesse de Saint-Ildefonse, on voit bien qu'elle est juive, rien qu'à ses courbettes.

Ah! Mme Tillois, la femme du célèbre praticien; si je veux me faire opérer à l'œil? Je lui ai baptisé son premier! Ah! Voici la petite Mimi, Mme Bontemps, et puis? Comment...?

. . . . . ? ?

MADAME DURAND-CHARDIEU

Mes plus tendres baisers.

IV

SIMONE DEVIENT SAVANTE

— Pauvre maman qui se tourmente pour moi! Elle croit que je suis paresseuse, parce que je ne travaille pas régulièrement! Et elle s'étonne de ce que je sais toujours mes leçons! C'est inouï comme, pour être la mère de quelqu'un, on peut ne pas le comprendre! Papa pourrait lui expliquer; mais elle ne l'écouterait pas! Papa aussi la tourmente.

J'ai bien vu qu'elle a pleuré du souci de papa. Je m'en vais lui montrer ma belle composition française, où je me suis tant appliquée.

Pauvre maman! Elle ne sera peut-être pas tout à fait de mon avis en littérature, mais ça lui fera plaisir!

*
* *

— M'man? Je peux vous lire ma composition française?

— Oui, ma petite. Qu'y a-t-il comme sujet?

— Un épisode de la guerre de 1870. Écoutez, m'man. Voilà. J'ai mis que c'était une bonne femme qui avait une chaumière dans les Vosges, par là, sur la frontière, enfin.

Et puis alors, les Prussiens sont arrivés et ont envahi la chaumière.

C'était bien construit, vous verrez.

— Quoi, ton récit?

— Non, la chaumière; mon récit, je ne

sais pas. Alors j'ai mis qu'elle avait un cœur de Française, comme son fils.

— Son fils avait un cœur de Française?

— Eh! non, c'est ma phrase qui fait ça; mais je ne l'ai pas écrit pareil; il y a ensuite un grand dîner de Prussiens; ils lui mangent tout ce qu'elle a, cette vieille; et elle fait la polie, elle tue ses poulets, son cochon, tout enfin.

— Le cochon prend du temps à tuer.

— Bon, je ne le mettrai pas; enfin, ses œufs, son fromage, sa crème, ses confitures; elle leur fait honneur. Et puis, quand ils ont bien, bien, bien mangé, quoiqu'ils l'empêchent de sortir, elle allume un réchaud et bouche les trous.

— Quels trous?

— Ben, attendez : les trous des portes, des murs, la cheminée, tout ce qui laissait

passer l'air, et elle s'endort avec eux, asphyxiée.

— Ce n'est pas mal, ma petite. Mais il faudrait voir comment tu l'as composé. Qui sait ce qu'en dira Mme Berger?

— Oh! Elle trouvera ça très bien. Voilà. D'abord j'ai fait mon plan, vous savez, comme il faut : il y aura ceci, il y aura cela, et puis encore cela. Et à la fin on sera enthousiasmé. Après le plan, j'ai regardé ce qu'il y avait à décrire : « Les descriptions donnent l'impression de la vie, » dit M. Lalier au cours, j'ai essayé de bien décrire.

J'ai décrit la vieille avec un menton qui branle et des poils sortant du nez, un bâton à la main et la voix tremblante; elle gesticule en disant : « Canailles de Prussiens, va! »

Après j'ai décrit les Prussiens rouges,

criards et importants ; ils jurent et ils cassent la vaisselle.

Et puis, il y a le petit chien Fino, le petit chien de la vieille, que j'ai décrit aussi. Ça a l'air plus naturel, n'est-ce pas, d'y mettre le petit chien, et puis j'aime tant les chiens ! Il sort, du reste, au dernier moment.

— Tiens, pourquoi?

— Oh ! parce que le chien, ça m'aurait fait de la peine.

— Tu aurais eu de la peine à voir mourir le chien et pas les gens? Tu n'as pas le sens commun, ma fille !

— Mais si, maman ; les gens se faisaient la guerre, c'était leur affaire de mourir comme ça, tandis que le pauvre toutou, qui n'y était pour rien et qui ne savait pas... Non, je le fais sortir.

— Mais cela n'a aucune importance par rapport au sujet.

— Oui, mais ça m'aurait fait de la peine.

— Et puis?

— Et puis, j'ai décrit les Allemands qui ronflent et qui râlent. La vieille se dresse encore une fois, elle ne veut pas mourir tout de même sans l'avoir dit, cette vieille, et, il n'y a que moi qui l'entends, elle articule à peine : « Pour la France! » Et puis... J'ai pleuré, moi, d'avoir composé ça...

. . . . . .

*
* *

La porte qui grince, qui pleure, qui gémit toute seule, parce qu'on l'a un peu poussée, comme une petite fille grondée! Simone a de la sympathie pour elle. Cette porte est douée de merveilleux; elle avertit sans cesse, elle avertit toujours.

Simone est-elle occupée à dessiner des

personnages plus ou moins imaginaires, au lieu de faire ses devoirs, et maman arrive-t-elle à l'improviste, sa présence est toujours décelée par un grincement prolongé qui permet à Simone de cacher précipitamment ses épreuves artistiques.

Elle saisit son cahier et balance son porte-plume d'un air studieux et profond; elle n'a pas même entendu cette porte, Simone, et maman, un peu interdite par la révélation brusque de son arrivée qu'elle comptait dissimuler afin de surprendre, maman n'a devant les yeux qu'une petite Simone attentive, indifférente aux manifestations du monde extérieur.

Pourtant, Simone travaille bien.

Elle veut être première et se donne du mal pour cela.

Mais elle trouve qu'un devoir ennuyeux vous pèse comme un malheur!

— Les chiffres! Oh! les chiffres! Pourquoi a-t-on inventé les chiffres?

Ça n'existait pas au commencement des siècles! Adam et Ève se portaient bien sans ça! Maman dit que les femmes doivent savoir compter...

Compter quoi? Les choses que la cuisinière achète au marché?

Avec les quatre règles, ça suffit, alors. Hier, je l'ai entendue marmotter, maman; elle disait : « Elle sera une bohême comme son père! » Je ne veux pourtant pas entrer à Polytechnique, moi?

Ah! si j'étais un garçon, c'est bien la dernière école où j'aurais perdu mon temps! Ils ont tous, les « pipots », le physique des employés du gaz, le dimanche, en bicorne, avec le binocle qui leur fait « quat-z-yeux », comme dit Jeannot.

Alors pourquoi va-t-on chercher les règles de trois? Ça m'est bien égal. S'il faut ça pour gérer ma fortune, je serai vite ruinée... Cette plume ne marche pas... Oh! ce problème!

En combien de fois y-a-il de choses dans cette machine-là, de choses qui étaient déjà contenues tant de fois dans autre chose?

Mais ça me fait mal à la tête! Qui sait si je ne serai pas comme ma cousine Sophie, qui est morte d'une méningite... On ne devrait pas me faire faire ça... Voyons, tant pis, si je meurs, ils auront tous les remords... Je me vois froide, là... les gens autour de moi diront : « Si jeune! Pauvre petite! » Et le docteur reprochera à maman : « Vous voyez bien, madame, cette enfant s'est surmenée! »

Il ne saura pas que c'est l'arithmétique,

mais maman comprendra et elle me regrettera... Bon, un pâté...

Et dire que si je ne fais pas ça, je n'irai pas chez Flavie qui aura du gâteau aux marrons..

Vieille bête d'arithmétique... Ça rime avec antipathique, du reste!

*
* *

— Do, ré, mi, fa, sol, la, si, do.

C'est idiot de promener ses doigts sans remuer les coudes, sans bouger presque...

On est une machine qui fait do, ré, mi, fa, sol! Je ne comprends pas les voisins de supporter ça.

Ils devraient les défendre, les gammes!

Il y a en bas une vieille dame qui a l'air si gentil et qui souffre de la tête; maman ne devrait pas me faire faire des

gammes si souvent, par charité pour la dame...

Do, ré, mi, fa, sol... Celui qui a inventé ça, si je le tenais!

Oh! là, là! Tiens, prends un coup de pied, affreux piano; si je pouvais te démolir... mais on en achèterait un autre.

Et, tout de même, je suis bien contente de jouer dessus quand ce ne sont pas les études! Quand ce sont des airs que j'ai « attrapés » ou ceux que j'invente... mais, puisque je ne veux pas être pianiste, pourquoi m'obliger à faire des gammes?

Je ne veux pas ressembler à Cléophas Mignot, avec les deux crabes qu'il a pour mains et qui ont l'air d'être fous, une fois sur le clavier.

Mais je voudrais bien jouer avec le sentiment de Laure Ganay...

Elle fait chanter son piano et vous donne le frisson; ça, je ne pourrai jamais : c'est trop beau.

— Simone, tu t'es trompée; c'est la gamme en sol mineur à présent.

— Oui, m'man... Ça vaudrait la peine de faire des gammes si on jouait comme Laure Ganay...

J'aimerais que toutes mes amies fussent là, autour du piano, avec le « frisson »... Je vois d'ici le nez que ferait Mimi, elle qui ne peut pas jouer, sans accrocher, l'ouverture du *Prophète*. La chère Mme de Longivel aurait une petite larme jolie dans sa bonne ride au coin de l'œil, et Roger se moucherait parce que le nez lui piquerait...

Qui sait si M. Jacques aurait le frisson?

— Simone, tu fais des notes fausses.

— Oui, m'man.

*
* *

Il pleut. Voici venir la giboulée, la giboulée inattendue comme le malheur, prompte et brève comme un accident.

Une sensation d'étouffement et quelques frissons glacés nous ont bien prévenus que le temps allait changer; et puis, ces noirceurs lourdes et ces blancheurs éclatantes qui roulaient vite, au ciel, étaient bien des symptômes de l'ouragan et de la grêle; mais la giboulée vous a giflés de ses petites boules dures et craquantes comme du sucre, avant que vous ayez vu que c'était la giboulée. Le soleil était là, encore si près; le voici, du reste, qui s'allume.

— Cela va revenir; entrons vite sous cette porte...

Les voici toutes les deux, Mone et sa

maman, « bien au sec », à l'abri d'une porte cochère. Derrière elles, une cour vitrée où tombent comme des pois les larmes folles des gouttières et devant elles la rue inondée, ravagée d'une effarante giboulée qui tord les arbres, emporte les chapeaux et les cheminées, retourne les parapluies et fait voler tous les manteaux des cochers sur les sièges.

— C'est à deux pas, nous ne pouvons pas dépenser soixante-quinze centimes de sapin pour si peu, ne cessait de dire maman, qui avait un pan de jupe sous chaque bras.

Une vieille marchande des quatre-saisons avait profité, comme elles, du voisinage de cette porte cochère. Laissant ses choux et ses carottes à l'abri d'une toile, elle s'accotait contre le mur en grommelant des « chien de temps » Un petit mon-

sieur à serviette, tout propre et tiré à quatre épingles, surgit, ferma, en éclaboussant, un parapluie couvert de liquide et s'appuya au mur, l'air victorieux de quelqu'un qui a traversé l'orage sans se mouiller.

— Il y a des gens, pensait Mone, qui glissent entre les gouttes... ils ne sont pas mouillés.

Maman pensait que, au contraire, il y a des gens qui se mouillent.

— Vois, petite sotte, pour deux pas que tu as faits? Tu as déjà ta robe trempée, ton chapeau est perdu! Et tes souliers sont crottés à fond; on ne fera jamais rien de toi! et, changeant d'idée, maman ajouta un correctif :

— Tâche d'être brillante si on parle d'histoire à ce dîner et qu'on t'interroge.

Maman emmène Simone ce matin pour

déjeuner chez Mme de Ballinchon. Il y aura là deux professeurs distingués, très remarquables dans leurs études spéciales sur l'histoire de France.

— Tâche d'être au courant, si on te pose des questions. Tu sais que tu as été première cette semaine pour le siècle de Louis XIV. Rappelle-toi que nous faisons tous les sacrifices pour ton instruction et que Mimi doit être bien moins forte que toi... Ne va pas te troubler, au moins.

On sort de table.

D'histoire il n'a pas été question. Les grandes personnes, un peu rouges après le muscat du dessert, ont oublié Simone et Mimi qui discutent toutes seules et commentent leurs impressions du jour :

— Le professeur Truche a le menton de travers; quand il mange il ne doit y avoir que la moitié de ses dents qui lui sert?

— Et M. Laurier a une verrue sur le crâne, juste à l'endroit qui luit.

— Ils ne nous ont pas interrogées, dis?

— Oh! dans le monde, ça ne se fait pas, ma chère!

— Eh bien, maman le craignait; elle me disait tant, ce matin : Prends garde, Mone, d'être la plus brillante sur Louis XIV.

— Par exemple! Avec ça que je ne sais pas Louis XIV! Mieux que toi; et cependant, je préfère Napoléon.

— Ça, c'est ton goût! Moi, j'ai un faible pour le Roi-Soleil. Pourtant, j'aurais bien voulu être un petit soldat de Napoléon, un de ces braves petits soldats pleins d'honneur et de crânerie, auxquels il tirait l'oreille...

— Il en avait des milliers comme ça!

— Qu'est-ce que ça fait? Il les aimait tous dans un... Mais de Louis XIV j'aurais

aimé être la femme ; il était bien plus beau avec sa grande perruque et tous ces petits nœuds aux jarretières !

— Mais il a eu plusieurs femmes, Louis XIV ?

— Allons donc ! Je sais mon histoire, moi, il n'a épousé que Marie-Thérèse ; et il était d'un chic !

— Eh bien, ma chère, dans le dictionnaire il y a ça : « De Mme de Montespan, Louis XIV a eu deux enfants. » Peut-être c'était un mariage secret.

— Non, non, affirma Simone très « calée », il n'y a pas ça dans mon histoire et tu as dû lire de travers, Louis XIV n'a épousé que Marie-Thérèse ; alors, avec cette dame dont tu parles, il ne pouvait pas avoir d'enfants, puisqu'il n'était pas marié !

V

MONE SAIT BIEN QU'ELLE EST JOLIE!

— Le Bon Dieu ne me rend pas laide, malgré la lettre que je lui ai mise sous la statue du Sacré-Cœur... Et pourtant je l'aurais bien mérité! Tout ce que j'ai commis de fautes depuis un an! C'est effrayant. J'ai failli empoisonner une dame... Enfin, ça aurait pu la purger trop... Et j'ai « chambardé » la correspondance de maman... Je m'en suis confessée pour Pâques, mais, c'est drôle, j'avais honte et puis j'ai fini par rire; M. l'abbé riait tellement, lui, de son côté, que cela a été très gai! Mais après, il m'a grondée... hu... j'en ai

froid dans l'épine dorsale... C'est égal, le Bon Dieu ne me rend pas laide après tout ça? C'est que ça ne doit pas m'empêcher d'aller au ciel, d'être jolie... Et puis, il m'a faite comme ça, le Bon Dieu; c'est bien pour quelque chose? Peut-être, je ne serai pas punie dans l'autre monde pour avoir été coquette... Parce que ça me serait trop difficile de ne pas l'être. Plus difficile qu'à Mimi et à Flavie! On ne les regarde pas autant, elles... Tandis que moi, je ne le fais pas exprès, dès que j'entre, tout le monde me regarde! Hier encore, le colonel des Nosseurs, qui a une grosse voix, s'est mis à crier en me voyant : « Bougrement jolie! » Non, non, c'est bien trop agréable d'être jolie, ça ne peut pas être mal. C'est pour ça que le Bon Dieu ne m'a pas exaucée : il me laisse jolie!

Simone se tenait ce petit discours ras-

surant devant la glace de sa chambrette.

Une vieille glace ombrée, pointillée de mercure, avec cette grosse fente horizontale de toutes les glaces anciennes et son cadre tout ébréché qui s'en va comme « une croûte sèche », disait Mone. Ce grand miroir était le meuble préféré de Simone; il représentait une partie essentielle de sa vie; il avait reflété bien des Simone différentes, ce grand miroir terni qui n'avait l'air de rien. Que de visages expressifs et changeants, que de rires, que d'étonnements joyeux de se trouver belle, de se le dire à mots surpris, les premiers de la jeune fille qui s'éveille ; que de tristesses lamentables aussi, que d'inquiétudes pour cette beauté fragile, qu'un bouton, une égratignure de sa turbulente ou fiévreuse propriétaire lui occasionnait quelquefois; et alors, que de larmes...

— C'est fini, je suis défigurée...

Et que d'ingénieuses coquetteries, que d'essais de coiffures nouvelles, d'effets de couleurs artistiques obtenus avec des rubans et des chapeaux. Oh! les chapeaux! Quelle étude intéressante déjà : un chapeau neuf sur une jolie tête, fraîche et neuve, elle aussi! Justement, Simone en possède un très chic à la dernière mode, maman le lui a commandé hier, il vient d'arriver; il est là, dans sa large caisse en bois léger, où il repose, voilé de papier de soie, Mone le soulève par ses bords, respectueuse; elle l'admire, le porte devant une glace et s'en coiffe avec précaution.

Oh! qu'elle est donc jolie, avec cette auréole de velours bronzé qui entoure d'une couronne d'ombre les yeux larges et brillants. Mone, toute rosée, a sur la peau ce rien de velouté qui fait penser aux

fruits; dès qu'elle rit, la chair de ses joues se fronce en petits trous creusés où l'on a envie d'embrasser.

Frivole et gamine, Simone saute et court d'une glace à l'autre pour se mieux connaître. Là, c'est l'interrogation naïve, la candide stupéfaction de se trouver si belle et de se demander si c'est vrai. L'idée de se montrer lui vient après; justement, il y a du monde au salon.

C'est le jour de maman.

Maman, qui porte sa robe de soie, est là, dans le grand fauteuil à droite de la cheminée, où brillent les flammes ennuyeuses et toujours les mêmes de l'appareil à gaz.

Quatre dames entourent, chacune dans un fauteuil, le « thé » servi un peu sur toutes les petites tables « gigogne ». Le « thé », c'est-à-dire une espèce de tisane jaune que Simone ne peut pas souffrir;

une assiette de petits beurres Lulu, une assiette de pain grillé et une sorte de pâté rond et massif composé par Marion et qui fait l'effet d'un pain de Gênes.

— Bonjour, chère petite!

— Qu'elle est donc jolie!

— Tout votre portrait, chère amie!

— Oh! elle a, pourtant, les yeux de son père.

— Vous allez lui donner de l'orgueil, répond sa mère, qui savoure les compliments. Enlève ton chapeau, Mone; pourquoi l'as-tu mis?

Simone trouve tout de suite la réponse qui convient :

— Je vais sortir, maman, vous savez bien.

Mais maman ne comprend pas; elle ne comprend jamais rien, maman; elle s'affole tout de suite et dit des paroles inutiles :

— Sortir, aujourd'hui! Qu'est-ce qui te prend? Marion ne peut pas t'accompagner, il faut qu'elle ouvre la porte, tu sais bien!

La seconde partie de la phrase est marmottée sotto-voce, mais tout le monde a entendu : les Durand-Chardieu n'ont qu'une bonne pour le jour de réception... Ce n'était pas nécessaire, vraiment, d'expliquer cela devant ces dames.

— Va-t'en ôter ton chapeau!...

Et c'était bien plus simple de saisir la vérité : à savoir que Simone voulait garder son chapeau sur sa tête au moyen d'un prétexte quelconque.

Cette maman! Simone, grondée, s'éloigna, honteuse, avec cette espèce d'indignation révoltée qui agiterait, en pareil cas, tous les cœurs de onze ans. Être menée comme un bébé devant ces dames! Quand

donc serait-elle une jeune fille comme cette Odette Vernet, par exemple, à qui on permettait de se serrer la taille, de mettre des jupes « à la cheville » ? Alors on lui dirait : « Bonjour, mademoiselle ! » Et non pas cet exaspérant : « Bonjour, petite ! » Alors, maman comprendrait d'un coup d'œil d'intelligence que Simone eût envie de garder un chapeau qui lui allait si bien, tandis qu'à présent jamais maman n'interroge la physionomie de Simone. Quelle cruauté de la forcer à enlever ce chapeau !... Juste... Qui entre ? Est-ce que Simone se trompe ? Son cœur bat bien fort pourtant.

Et elle se sent déjà tout intimidée et tout excitée à la fois... C'est lui, c'est M. Jacques... le grand Jacques bien coiffé, l'air d'un monsieur très snob, très désinvolte ; M. Jacques qui lui parle gentiment, la salue toujours avec respect et la traite

en jeune fille. A la bonne heure! Au moins, avec M. Jacques, Simone a l'illusion qu'elle est une demoiselle à qui l'on rend des honneurs; et elle l'aime pour ça.

Il entre. Il pose son pardessus et l'arrange sur le portemanteau avec des soins de jeune mère caressant son nouveau-né. Il est là, M. Jacques, et Simone dans son coin, Simone, qu'il n'a pas encore vue et qui a gardé son fameux chapeau, Simone se dit que c'est le cas ou jamais de jouer à la jeune dame qui rencontre un jeune monsieur. M. Jacques lui fera un salut courtois et un compliment; elle essaiera le petit air modeste et coquet, étudié sur Mme de Joliteint, dernièrement. Vite, elle se montre et Jacques, très galant, se précipite :

— Mademoiselle Mone! Quel délicieux chapeau! D'où vient donc cette adorable création?

— De... de la Samaritaine, murmure Simone, prise au dépourvu et très confuse de nommer un magasin aussi peu élégant.

— Vraiment? Comme il faut être jolie pour supporter et faire valoir ainsi un chapeau de la Samaritaine! Je croyais, ma parole, un chef-d'œuvre de Lewis... Simone ne sait pas bien qui est Lewis; sa maman ne lui a jamais nommé cette modiste; mais elle comprend quand même. Quel amour, ce M. Jacques! Comme il a trouvé tout de suite ce qu'il fallait dire pour le bonheur de Simone!

Ravie, la petite contrefait les grâces d'une grande coquette recevant son adorateur; c'est délicieux. Toute à son jeu, Simone tord un peu le cou et singe l'intimidation qu'elle n'éprouve plus.

— Oh! monsieur Jacques! Que vous êtes gentil!

— Jamais assez, mademoiselle Mone.

Alors seulement elle s'aperçoit que Jacques lui tient encore les doigts... ça, c'est de trop, ça ne se fait pas; et elle tire un peu sur ses doigts que l'autre retient, très amusé, avec une parole tendre.

— Vous sortiez, mademoiselle Mone? Avec ce chapeau, vous allez tourner toutes les têtes!

Oh!... que va-t-il dire là, M. Jacques? Simone, troublée, gênée, sent une rougeur honteuse lui monter aux joues. Elle n'a pourtant fait aucune sottise? Alors, pourquoi rougit-elle? Elle n'en sait rien, et elle arrache brusquement ses doigts de la main de Jacques, qui a un petit rire.

— Non, fait-elle, mécontente; je ne sortais pas, j'essayais seulement mon chapeau... Mais on sent bien qu'elle parle

pour dire quelque chose. Jacques a peur de l'avoir un peu froissée.

— Gardez-le, votre joli chapeau, il vous va trop bien! Jacques a envie de rentrer en grâce.

— Vous croyez? murmure la faible Simone, tentée et déjà reconquise. C'est que maman m'a dit de l'ôter, ajouta-t-elle avec un regret visible.

— Bah, rassure le grand jeune homme; elle n'y pensera plus.

Et, de nouveau très amis, Simone et Jacques entrent au salon, l'un derrière l'autre : « Comme M. et Mme de Forestier faisant leurs visites de noces », ne peut s'empêcher de penser la petite, que cette vision récente a impressionnée. Mais, hélas! maman inexorable n'a pas oublié le chapeau, puisqu'elle reproche une seconde fois :

— Simone, tu n'as pas encore enlevé ton chapeau?

Simone change de couleur; tout le salon a les yeux sur elle; une révolte l'agite et, cette fois, elle ment, emportée par le désir de plaire; elle « carotte » effrontément.

— J'ai pris froid à la tête, maman. Voyez je... J'éternue...

— Ah! vraiment? Cela t'est venu bien vite, répond maman, sceptique.

Toutes ces dames sourient et Jacques se penche à l'oreille de Simone pour lui murmurer une phrase qu'elle ne comprend pas très bien :

— Oh! fille d'Ève...

*
* *

Les fillettes jouent chez Mme de Ballinchon.

— Tu n'as pas remarqué le nez de Roger? demande Mimi à Simone, quelques jours plus tard.

— Que veux-tu dire? répond Simone interdite.

— Oh! ne fais pas la fine, tu as bien vu que Roger n'avait pas un nez comme les autres?

— Eh bien, oui.

Simone est obligée d'en convenir; elle a même baptisé le frère de Mimi avec un nom de légume : topinambour.

Mais elle est bien élevée dans une certaine mesure, Simone, et elle ne dira jamais pareille chose à Mimi.

Mimi est impitoyable. Elle poursuit, acharnée :

— As-tu remarqué les verrues qu'il y a dessus?

— Heu... oui.

— Et les poils qui ont poussé sur les verrues?

— Tu aimes ton frère, va!

Ah! non, Mimi n'aime plus son frère depuis hier. Son frère lui a joué un « sale tour ».

— Figure-toi, j'avais chipé des timbres dans la boîte de papa pour ma collection, alors il m'a dénoncée et ça a fait un chi-chi! On m'a punie injustement; il paraît que ça pouvait faire soupçonner la bonne; enfin, il a été cafard comme tout, et, puisqu'il veut la guerre, il l'aura! Et si tu ne me fais pas la caricature de mon horrible frère, tu verras!

— Sa caricature?

— Oui, viens dans sa chambre. Tu sais dessiner, n'est-ce pas?

— Assez. Il n'y est pas, au moins?

— Non, il n'y a pas de risque...

Simone, polie et complaisante, suivit son amie.

Dans la chambre de Roger s'étalait un large tableau noir à côté d'une petite table à écrire.

Le tiroir de cette table-bureau, ouvert brusquement par Mimi, laissa entrevoir des papiers. Les deux petites filles se penchèrent. Mimi, très nerveuse, Simone un peu gênée. Elle avait le sentiment d'une indiscrétion; pourtant sa responsabilité était à couvert, puisque c'était son amie seule qui agissait.

— Après tout, c'est son frère; ça ne me regarde pas.

Mimi, très affairée, avait trouvé ce qu'elle cherchait.

— Tiens! vois s'il te trouve jolie, mon frère! Vois ta photo qu'il m'a volée! Et tes lettres aussi! C'est trop fort! C'est du tou-

pet de garder ça! Si maman le savait, elle lui en dirait de raides... Je vais le lui rendre, moi, ce qu'il m'a fait pour ma collection. Oh! Simone, tu vas me faire plaisir! Tu vas faire son portrait sur le tableau noir?

Mimi offrait un bout de craie.

Le tableau, vierge de toute inscription, semblait attendre que l'on dessinât dessus.

Simone réfléchissait. Elle était fort étonnée de ce qui arrivait. Sa photo intéressait Roger? Pourquoi? Simone savait bien qu'elle était jolie. Elle était trop jolie pour son âge prétendu « ingrat », avec ses lèvres, ses joues, ses yeux de couleurs si fines, si éclatantes et si rares. Elle avait une allure vive et des cheveux fous, des mines espiègles, une coquetterie endiablée. Elle savait bien qu'elle était jolie, Simone, mais elle ne comprenait pas bien ce qui arrivait. Ce

Roger si gauche, si laid, qui lui était un peu sympathique avec son trouble de grand garçon timide, ce Roger si peu séduisant se permettait de prendre sa photo, ses lettres, des choses à elle, enfin?

C'était trop fort, et c'était drôle! Une espèce de révolte, mêlée de fou rire, la secouait; et, tout de même, elle se sentait flattée, au fond! Elle hésita une minute. Tout à coup, elle se mit à dessiner une caricature, deux caricatures, du propriétaire de la chambre, du tableau noir, de la craie et de sa photo à elle; et puis, d'un trait humoristique, elle traça un nez fabuleux, légendaire, adorné de trois ou quatre verrues fleuries de végétations poilues, le tout ressemblant d'une manière exagérée, quoique frappante, à l'appendice nasal de Roger.

— Signe, maintenant! exigea Mimi qui

avait suivi la confection du chef-d'œuvre avec un plaisir croissant.

Simone hésita encore une fois. Signer, c'était faire une inconvenance, c'était fâcher le frère de Mimi et se brouiller peut-être avec la famille. Tout de même, ce Roger avait eu de singulières hardiesses qui déplaisaient fort à Simone ; cela méritait une punition. Une dernière réflexion prit le dessus dans l'esprit de la petite : comment cet affreux Roger (quand on a un pareil nez, il faut avoir du toupet!) comment ce vilain Roger s'était-il permis de l'admirer à ce point?

Si encore ç'avait été son cousin, le séduisant Jacques, il semblait à Simone qu'elle ne lui en aurait pas voulu...

L'idée que le vilain Roger était amoureux d'elle ne vint pas à l'esprit de Mone, par l'excellente raison qu'elle ne savait

pas ce que c'était que d'être amoureux de quelqu'un. Mais elle le pressentit et une gêne pire que de la honte la raidit.

Alors, dans un mouvement d'indignation, elle signa hardiment : Simone.

— Viens, maintenant, souffla Mimi; viens vite, il va rentrer !

Et elles s'esquivèrent.

Un coup de sonnette les glaça de terreur.

Comment allait-il prendre la chose ?

Se voir traité de Cyrano par une jolie petite fille n'a jamais plu à un sentimental collégien.

La sœur du sentimental collégien devinait bien qu'elle aurait sa part dans les représailles — et peut-être toute la part ! Roger se vengerait... Mimi avait la « frousse ».

Instinctivement les petites s'assirent

dans le même fauteuil large qui les contenait toutes les deux. Et elles se serrèrent comme des oiseaux frileux.

Elles avaient fait une sottise.

— Si ça pouvait être Marion qui vient me chercher? espéra Simone.

— Non, c'est lui, j'entends sa voix...

— Il va venir... Qu'est-ce que tu m'as fait faire, là, aussi!! Tu ne pourrais pas l'effacer avant qu'il entre?

Dis, vas-y...

— Impossible, il doit y être déjà...

Non, le voilà qui vient...

Un pas glissé, discret, avec le tintinnement d'une chaîne de montre, et Roger parut dans la porte, rougeaud, blondinasse, empêtré. Il s'intimida vite et salua Simone avec un rire bête.

— Vous allez bien, mademoiselle Simone?

— Très bien. Oh, oui, nous allons bien, souffla Mone à l'oreille de Mimi.

Elles étaient partagées entre l'angoisse et l'envie de se moquer de lui.

— Et vous vous êtes bien amusées, aujourd'hui?

— Oui, m'sieu Roger. (Et tout bas :) Je te crois qu'on s'est amusées!

— Il n'a rien vu?

— Si Marion pouvait venir me chercher.

— Ce livre que vous avez là est intéressant, n'est-ce pas? Et les illustrations en sont belles, reprit le jeune homme.

— Superbes, opinèrent ces demoiselles, qui se mirent à pouffer de rire silencieusement à l'idée qu'il faisait le gentil, l'aimable, là, sans se douter que la belle demoiselle qui avait l'honneur de ces courbettes venait de le portraiturer, pas bien loin, dans sa chambre.

— Vous riez tout bas? Vous vous dites de petits secrets! demanda Roger d'un air si benêt et si tendre que cette fois Mone n'y tint plus.

Audacieuse et gamine, elle questionna :

— Alors vous aimez le dessin, m'sieu Roger?

— Oui, beaucoup; je crois que vous dessinez très bien, mademoiselle?

— Ça, oui, quand le modèle m'inspire, riposta Mone, effrontée jusqu'au bout. Mimi riait aux larmes. Marion était là. Simone mettait rapidement son chapeau quand une dernière inspiration gavroche lui traversa l'esprit :

— Mimi, tu ne sais pas? Je vais au théâtre, ce soir! s'écria-t-elle soudain.

— Ah? Et que vas-tu voir jouer?

— *Cyrano...*

MONE A DOUZE ANS

I

ON ORGANISE LE COURS DE DANSE

Mme de Ballinchon avait organisé le cours de danse avec sa cousine Vernet, comme elle ne cessait de le répéter avec les roulements d'*r* très gras de son accent normand.

Cette cousine Vernet était affligée de beaucoup de prétentions, de goûts luxueux, de gros revenus de Bourse assez aléatoires, et de quatre filles à doter.

Simone les avait souvent rencontrées chez Mimi, et leurs airs méprisants l'avaient toujours indignée :

— Vous n'avez pas de château? Pas de

gouvernante? Pas même de fraülein? Pas d'auto? Pas de chevaux? Oh!

Les Vernet étaient l'âme de toutes les réunions mondaines chez Mme de Ballinchon. Elles étaient les cousines riches, brillantes et prestigieuses; on n'aurait rien fait sans elles. Avec les Vernet on avait invité les amis de Roger, ceux de Jacques, Flavie, Mimi et une dizaine de recrues du même âge dans les relations de ces dames.

On avait oublié Simone.

Mme Durand-Chardieu se blessa très justement et interpréta la chose ainsi, le soir, à table, en dégustant le bouilli quotidien :

— Je trouve stupide les gens riches de croire toujours que les autres n'ont pas de quoi payer comme eux!

— Les Vernet sont couverts d'hypothèques, avança papa pour faire plaisir à

maman. Et Simone éprouva l'âpre consolation de se dire :

— Si elles font les grandes dames maintenant, peut-être elles ne le feront pas toujours.

Le silence régna jusqu'à la salade et, tandis que papa la remuait très vite, faisant déborder les grosses feuilles vertes sur la nappe où l'œil expert de Marion énumérait les taches d'huile, tandis que papa remuait la salade, maman reprit :

— J'avais bien de quoi lui payer le cours de danse, à cette petite ; elles me font rire, ces femmes !

Simone sentit l'eau amère des pleurs inutiles monter à ses yeux.

Comme elle aurait aimé danser !

— Mais tu comprends, expliquait sa mère à son père, elles ont commencé à l'organiser sans rien me dire, et c'est du

bout des dents (et encore ! de si mauvaise grâce !) que Mme de Ballinchon m'a avoué, hier, seulement : « Nous réunirons ces enfants chez M. Williams, le professeur, et nous comptons, n'est-ce pas, sur la petite Simone. » Ce n'est pas que les blouses légères, les escarpins, les gants frais ne soient des dépenses à regarder pour une enfant qui, enfin, n'a pas encore l'âge où les parents font des sacrifices.

Simone, que ce dernier argument plongea dans la plus profonde tristesse, se leva de table et s'éloigna pour cacher ses larmes.

Oui, c'étaient toutes ces petitesses qui faisaient son malheur : c'étaient les vieilles robes de laine usées et luisantes, « aux coudes » et « où on s'assied » ; c'étaient ses souliers ressemelés, c'étaient ses bas reprisés, ses gants troués avec le petit

bout d'ongle qui use, vous savez, quand c'est en coton... et puis cette Marion qui venait — sans style aucun — la réclamer comme un paquet, toutes les fois, chez Mme de Ballinchon, avec des :

— Vous êtes pas prête encore? Allons, vite, que mon dîner « s'attrapera »... et autres détails humiliants et familiers, devant les gouvernantes pleines de morgue et de correction, avec leurs petits cols, leurs poignets blancs et leur accent tudesque ou anglais... Simone remuait la fange de toutes ces humiliations quotidiennes. Elle s'était écroulée, piteuse et vaincue, sur un petit fauteuil mou, dans l'obscurité du salon voisin de la salle à manger; et là, elle pleurait, pleurait, avec cette exaltation des tout jeunes, cette passion de pleurer qui dégénère en espèce de bonheur solitaire et singulièrement amer :

— Je suis malheureuse!

C'était peut-être la première fois qu'elle convenait de cela vis-à-vis d'elle-même. Et, comme il est doux de se plaindre, elle se calma.

La voix de sa mère venait jusqu'à elle :

— Je comprends bien, disait maman, pourquoi elles ne l'ont pas voulue au cours de danse.

— Tiens, pourquoi? se demanda Simone. Mais c'est pourtant bien visible, c'est parce que je ne suis pas assez « chic » ...

— Elles ne la veulent pas, parce qu'elle est trop jolie, notre Simone. Elles ont peur que la petite ait trop de succès!

— Tais-toi, fit la voix de papa, inquiet; elle pourrait t'entendre!

— Eh! non; elle est à la cuisine, avec Marion.

Non, elle n'était pas à la cuisine avec Marion... Elle était là, tout près, avec une immense joie dans son petit cœur transporté d'aise. Ainsi, c'était pour ça? C'était pour une raison aussi flatteuse, aussi avouable, qu'on ne la voulait pas au cours de danse?

Elle se mit à rire entre ses larmes avec ce rire de gamine qui vient de sentir sa jeunesse tout près et s'égaye inconsciemment de l'entrevoir.

*
* *

Simone rentre de la promenade avec son triste chapeau mouillé de pluie, son vieux manteau et ses grosses bottines crottées. Arrêtée dans la cour de sa maison, elle ne peut se tenir de jeter un coup d'œil par la fenêtre aux danseurs qui, sous les

ordres de M. Williams, le célèbre créateur du boston, du tango et autres grâces, exécutent les pas les plus savants, aux sons rythmés du piano.

Toute cette musique enfermée annonce de la joie, des élégances ; et les cochers et les chauffeurs qui stationnent patiemment font les curieux, comme Simone, derrière les dentelles des stores masquant la grande baie sur la cour.

Les silhouettes agiles et tournoyantes passaient avec des rires si heureux, le piano chantait des choses si folles, tout accompagné du bruit cadencé des souliers sur le parquet, une telle gaîté semblait émaner de là, une gaîté qui n'était pas pour elle, Simone en eut le cœur horriblement serré...

Une petite pluie agaçante continuait de picoter ses joues. Marion grogna :

— C'est pas un temps à rester dehors!

Pauvre Simone! Elle s'arracha toute à cette contemplation muette et douloureuse, mais à laquelle elle tenait : il ne lui restait plus, hélas! que le plaisir de regarder les autres s'amuser...

Et elle reconnaissait des airs qu'elle aimait, la valse tsigane, son tango favori, le two-steep.

Encore une minute, elle restait là, à se faire souffrir, malgré les objurgations de Marion. Et puis, elle monta, toute cramponnée à la rampe; elle se traînait comme un corps mort qui aurait pesé à ses bras. Arrivée en haut, dans le petit appartement froid et nu, qui sentait le poisson parce que c'était vendredi, ce fut la grande explosion de larmes.

Maman poussa des malédictions et flétrit entre ses dents l'honneur de ces dames.

Papa, très occupé, entendit vaguement que sa fille avait du chagrin; alors il prononça une parole consolante, une parole qui lui valut l'estime de sa femme et la reconnaissance de sa fille :

— Tu n'as pas besoin d'apprendre à danser, Mone! Les jolies filles savent danser en naissant.

*
* *

Qu'est-ce qui amuserait tant Simone au cours de danse? Serait-ce la danse elle-même? Ou la liberté permise avec de galants petits jeunes gens?

Ou cet ensemble de choses nouvelles et joyeuses, les petites toilettes, ce rien de coquetterie autorisé en faveur de ces réunions déjà mondaines, enfantines encore, au son d'un piano mené à la diable sous les

doigts affolés du tapeur? Non, non. Il y avait bien tout cela, mais il y avait plus que cela.

Simone, la tête lourde et le cœur gros, réfléchissait amèrement.

Ce qu'elle aurait voulu, surtout, c'était ceci, le secret, le profond et inavouable désir : être la plus jolie, la plus admirée, la plus adulée! C'était (et là Simone se le reprochait un peu) faire des jalouses, qui lui aurait tant plu! Les demoiselles auraient été forcées de l'envier, elle, la pauvre, l'humble, de l'envier cruellement pour cette force qu'elle avait : sa beauté ravissante.

Ah! Simone voulait aller au cours de danse pour cela aussi!

Si elle n'avait pas entendu la réflexion de sa mère, la veille, elle ne se serait pas permis cet aveu à elle-même.

Mais, puisque sa maman était la première à se réjouir de la jalousie des autres, ce n'était pas tout à fait mal d'être de son avis. On pouvait même leur jouer un bon tour, aux « autres », et les confondre pour le plaisir.

— Elles ne m'ont pas voulue parce que je suis la plus jolie; elles ont eu peur que leurs cavaliers me voient? Eh bien, ils me verront, résolut Simone.

*
* *

Les élèves de M. Williams étaient obligés de passer par la cour intérieure de la maison de Simone. Il y avait un moment où cette cour était remplie par les élèves. Simone savait l'heure exacte où finissait la leçon de ses amis.

A quatre heures et demie, elle s'échappa

dans l'escalier, sans que Marion ni sa mère s'en aperçussent.

Depuis midi elle se préparait à cette dangereuse aventure; elle avait coiffé ses cheveux fous et frisés de petits nœuds bien chiffonnés qui amusaient l'œil; elle avait mis son beau col, elle avait serré à l'étrangler sa taille encore large d'adolescente; et, le cœur battant, deux taches de fièvre aux joues, elle arriva devant la loge du concierge.

Oh! si quelqu'un était monté dans cet escalier désert! Il semblait à Simone qu'on aurait lu sur sa figure tous les détails, toutes les impressions de sa fiévreuse imagination, sa grande détresse et sa grande hardiesse à la fois qui luttaient éperdument. Mais personne ne monta et Simone restait là, contre le mur, encore dissimulée à la grosse concierge dont elle voyait

le large dos se découper en silhouette sur le jour triste de sa fenêtre.

Les derniers accords plaqués, les voix et les pas vidaient la salle du cours, de leur bruit confus.

Une terrible angoisse étreignait le cœur de Simone. Il fallait qu'elle choisît son moment pour parler à la concierge et il fallait qu'elle restât le plus longtemps possible devant la loge d'où on la verrait sûrement.

Et elle sentait toujours la honte profonde de son action hardie. Toutes les hésitations la saisirent; la porte du cours de danse ne s'était pas ouverte encore, personne ne l'avait vue, elle avait le temps de remonter; « ils » ne pourraient pas dire :

— Tiens! C'est Simone? Elle est venue faire ses embarras! Mais nous nous en passons bien!

Oui, mais les garçons ne la verraient pas si elle remontait, et ces demoiselles ne feraient pas une « tête » devant les amours de petits nœuds dont elle s'était coiffée et qui lui avaient coûté tant de peine...

Et, tout de même, si sa maman savait ça... Que dirait son orgueilleuse maman? Elle dirait :

— Tu es folle d'aller montrer à ces gens qui ne nous veulent pas, que tu meurs d'envie d'être avec eux! Tu n'as guère de fierté...

Que de choses contrariantes! Malgré tout, Simone resta. La porte s'ouvrit, le flot s'éparpilla ; les demoiselles Daubret, avec leurs nez camards et leurs chapeaux excentriques, ne virent pas Simone; puis ce fut Mme de Rochey et son maigre fils Bertrand, dont les yeux brillèrent en recon-

naissant la petite; Mme de Rochey tira son fils par la manche et fit celle qui n'a rien vu... Simone comprit; son cœur battait la chamade; elle se sentait humiliée, déplacée, abandonnée comme une enfant des rues, comme une de ces vagues fillettes que les garçons taquinent et que les parents ignorent; pour la première fois, sa beauté lui causa de la honte... Instinctivement elle entr'ouvrit la porte de la loge, la concierge se retourna et lui parla; mais elle n'entendit rien : elle voyait seulement. Elle voyait les Vernet, toute la bande, Mimi, Flavie, le gros petit Daubret qui a l'air d'un acteur, Roger, le sentimental Roger, un peu esseulé, quoique souriant pour faire comme tout le monde, et, horreur! Odette Vernet en flirt avec le grand Jacques... Ils ne l'ont pas vue... Mme de Ballinchon sort la dernière avec le profes-

seur de danse; elle aperçoit Simone; elle s'écrie :

— Tiens! Ma petite Simone, que faites-vous, là?

Au cri, tout le monde se retourne.

Oui, que fait-elle, là, Simone?

Elle rougit prodigieusement et, toute troublée, balbutie :

— Je suis descendue, juste, pour des lettres que...

— La jolie Simone! s'exclame la voix caressante de Jacques qui arrive à grandes enjambées, laissant là Odette, avec sa désinvolture souveraine de jeune homme entouré d'enfants.

Et Roger serre la main de Simone avec un air tout romanesque.

Simone éprouve un instant de bonheur; mais, tout de suite, elle se recroqueville : Mimi et Flavie la considèrent avec mépris;

ces dames ont un air de surprise et Odette Vernet profère, d'une voix d'autorité :

— Elle est seule, cette petite?

Alors, le gros Daubret, pour faire de l'esprit, fredonne :

« Les jeunes filles d'aujourd'hui! »

La petite, bouleversée, arrache sa main serrée dans la grande patte preneuse de Jacques et se jette à corps perdu dans la loge où la concierge la reçoit avec un sourire entendu.

— Vous n'avez pas de lettres pour papa?

— Mais non, mademoiselle Simone, vous savez bien que je les monte toutes les fois.

Enfin, seule, dans le grand escalier, Simone grimpe trois marches par trois marches en se pendant à la rampe. Ce petit exercice lui secoue les nerfs et lui

donne une contenance vis-à-vis d'elle-même.

C'est qu'elle a beaucoup baissé dans sa propre estime depuis son expédition audacieuse, la pauvre Simone!

Et, tout de même, il lui semble qu'elle est un petit peu contente et que c'est très, très mal...

*
* *

Aujourd'hui, elle ne sait pas du tout comment ce rhume lui est venu.

Elle a éternué vingt-trois fois de suite.

Elle les a comptées.

Cela d'abord l'a fait bien rire.

C'était comme la plaisanterie folle de quelque petit génie taquin; il l'obligeait à faire : atchoum! régulièrement, en lui picotant le nez.

Mais elle est restée tout étourdie après la visite du petit génie, avec cette espèce d'angoisse lourde et cette désagréable chaleur au creux des mains.

Elle éprouve une fine démangeaison dans les oreilles et elle pense que c'est cela qui l'assourdit : ses yeux aussi pleurent tout seuls, sans qu'elle en ait la moindre envie ; bien au contraire, elle se réjouit d'être enrhumée.

Pourquoi ? Parce qu'elle est fataliste. Si elle avait fait partie du cours de danse, avec ce rhume, on ne lui aurait jamais laissé franchir l'escalier plein de courants d'air et la cour, « ce trou d'humidité creusé entre les maisons », comme dit papa. Elle aurait dû rester comme cela, tout élève du cours de danse qu'elle eût été ; elle aurait dû rester bien enfermée dans sa chambre, en face d'un bon feu, entre un flacon

d'alcool camphré (pour le nez), et une fiole d'eau sédative (pour le cou), placés là par sa maman qui était raspailliste et ne plaisantait pas avec un rhume.

Aujourd'hui, Simone est enchantée d'être enrhumée : elle ne perdra rien à ne pas être du cours de danse, puisqu'elle n'aurait pas pu y aller. Et aussi... elle perd une occasion d'aller voir sortir les élèves du cours... et, vis-à-vis d'elle-même, ce rhume est une sauvegarde.

Oui, Simone se connaît. A quatre heures et demie, elle n'aurait pas pu y tenir... elle serait peut-être descendue...

*
* *

Huit jours plus tard, Simone était aux Champs-Élysées, elle sautait à la corde, toute pensive et réfléchie ; elle se deman-

dait comment elle allait s'y prendre pour se trouver juste à l'heure de la sortie des élèves de M. Williams...

Et elle sautait lentement, laissant un peu traîner la corde.

Une inspiration lui fit pousser un cri de triomphe.

Marion, toute tassée au coin d'un banc, reprisait des mitaines. Elle se retourna, inquiète.

Simone avait déjà changé de physionomie.

L'air piteux, elle gémit :

— Oh! Marion!...

— Qu'est-ce qu'y a, encore?

— Je me suis foulé le pied...

— Jésus! En quoi faisant?...

— En sautant... Voyez... Je ne puis pas marcher... aïe!

Et Simone de boiter, avec un visage

tellement douloureux que Marion se précipita pour la soutenir; la fillette se fit lourde sur l'épaule maigre de la vieille bonne qui décida :

— Faut rentrer à la maison; Madame vous frottera avec l'alcool camphré et ça passera.

Marion partageait les principes médicaux de sa maîtresse.

Les yeux de Simone pétillaient :

— C'est dommage, dit-elle de sa voix la plus sincère, on aurait pu rester encore une heure dehors, il fait si beau!

Elles rentrèrent lentement. Simone variait un peu sa démarche : tantôt elle allait à cloche-pied avec de petits gémissements bizarres qui émouvaient le cœur tendre de Marion :

— Oh! que c'est douloureux!

— Jésus! Jésus! Sainte Vierge!

Tantôt elle oubliait de boiter et, s'en apercevant, prenait un air surpris :

— Tiens, je souffre moins.

Devant l'horloge du boulanger, elle pressa le pas : cette horloge marquait quatre heures et demie!

— Vous allez vous faire du mal! protesta Marion :

— Oh! Je souffre trop, déclara Simone, qui justement se regardait dans la vitrine du coiffeur et se trouvait l'air canaille.

Je préfère rentrer vite et me faire frotter la jambe avec l'alcool.

Mais ce fut très curieux : arrivée dans la cour intérieure de la maison, la pauvre Simone ne pouvait plus se tenir debout!

Elle s'assit, même, sur la dernière marche de l'escalier, juste en face de la porte de M. Williams, et simula un pleur.

— Pauvre petite Mademoiselle! fit la

grosse concierge alarmée. Vous voulez-t-y qu'on vous monte avec Marion? On aurait la force, allez!

Cette stupide concierge! Qu'allait-elle chercher? Simone déclara tout net que « jamais de la vie, elle ne se laisserait porter! »

— Eh ben, nous allons tout de même pas rester là jusqu'à l'année prochaine, grogna Marion. Mais elle s'interrompit, extasiée : Mme de Rochey, Mme de Ballinchon, toutes ces dames en toilette surgissaient au seuil du cours de danse, et ce fut une série d'exclamations :

— Simone par terre?

— Qu'est-ce qui lui est arrivé?

— Elle ne se serait pas cassé le pied?

— Aussi, elle est trop vive!

— Mademoiselle Simone, vous souffrez?

— Tu as mal?

— Elle est délicate, cette enfant, avec ses airs robustes...

— Ah?

— Oui; elle a perdu un frère de la poitrine...

— Tiens! Je ne savais pas!

— Si, si.

— Il n'y a pas d'ascenseur dans cette maison?

— Mademoiselle Mone, voulez-vous que je vous monte? Je vous servirai d'ascenseur, moi, voulez-vous?

Cette dernière question, c'était Jacques qui la posait.

Simone, ahurie, bouleversée par l'importance que son mensonge avait prise, Simone ne répondait que des choses vagues. Elle ne se serait pas levée pour un empire. Elle était bien trop troublée; elle n'aurait plus dissimulé et elle se serait peut-

être sauvée à toutes jambes. La question hardie de Jacques la laissa décontenancée; ces dames rirent toutes ensemble de l'idée, et ces demoiselles jaunirent de dépit.

— Elle doit être lourde à porter; elle est si grande! fit la voix pointue de Mimi.

— Une belle fleur n'a jamais pesé lourd, répliqua Jacques, de plus en plus galant.

— Ah! Oh! Très joli!

— Eh bien, Jacques!

Simone mit ses mains sur sa figure. Elle était devenue si rouge et elle était si contente! Il ne fallait pas que cela se vît.

La Providence fit intervenir son papa, le respectable M. Durand-Chardieu, avec sa belle tête de penseur et son sourire d'écrivain.

Les dames, très aimables, s'empressèrent. Autour de son papa, les dames s'empressaient toujours :

— La petite Simone s'est fait mal à une jambe.

Sous le regard clair et honnête de son père, Simone changea de physionomie :

— Je me suis tordu le pied, murmura-t-elle.

Elle avait peine à lui mentir.

— Donne-moi le bras, ce ne sera rien. Merci, mesdames.

Et, comme on donne congé à une nuée d'importuns, M. Durand-Chardieu salua ces dames et emmena sa fille.

II

LES CHANSONS DÉFENDUES

La semaine suivante, chez Mimi :

— Comment vas-tu, Mone?

— C'est en sautant que tu t'étais foulé le pied? Tu es bien venue à point là, pour nous voir tous sortir...

— Et tu ne boites plus, regretta presque Mimi. Ça aurait pu te rendre infirme.

— Ça aurait bien été dommage! cria Jeannot; il y a Jacques qui dit que tu es épatante, tu sais!

Mone, très rouge, se mit au piano pour couper court aux réflexions gênantes.

*
* *

C'est nous qui sommes les pauv' troupions.
Et c'est pas gai, ma chère, ah, mais non!

— Finis-la, si tu la sais toute, Mone! crièrent Mimi, Flavie et Jeannot qui déjà entouraient Mone de leur admiration curieuse.

Simone avait le geste, la voix, l'entrain.

— Attendez, leur dit-elle, que je prenne mon air « café-concert ».

Et Simone se faisait une tête spéciale, les yeux polissons, la bouche souple. La diction nette, elle articulait bien sur une voix aussi forte que possible, sa « voix d'homme », disait-elle.

Dans ma pochette y a p'us que deux ronds,
Pas assez pour la fête... Ah! mais non!

La porte s'ouvrit, Mme de Ballinchon parut.

Simone se doutait vaguement qu'il ne fallait pas chanter cela devant les dames, puisque sa maman poussait les hauts cris chaque fois que son papa le chantait. Mais, puisque papa le chantait et que Simone n'y entendait pas malice, elle se donnait le plaisir de faire comme papa.

Devant Mme de Ballinchon, le piano fit tout seul un accord fantastique avec trop de notes à la fois. La dame avait l'air pointu. Elle n'avait pas bien entendu, mais elle se méfiait.

— Vous chantiez, ma petite Simone?

— Oui, madame. Je sais beaucoup de chansons, se hâta de dire Simone.

— Donnez-moi donc une idée de votre talent.

La dame s'installa. Mimi, Jeannot et Flavie, consternés, se regardaient.

Et Simone, bien décidée à donner le change à l'intruse, entonna *Santa Lucia*.

On sonna. C'était une visite au boudoir, Mme de Ballinchon s'en alla.

— Ouf! firent les quatre amis.

Simone attaqua le *Meeting* de Xanrof.

— Qui t'a appris? demandèrent les autres, enthousiasmés.

— Papa, fit modestement Simone.

Et le tableau quotidien se leva devant ses yeux. Elle vit papa au piano, assis gauchement comme un homme qui n'a pas l'habitude, ses grandes mains écartées sur le clavier cherchant les accords; et, soudain, ayant trouvé, papa lançant une voix de jeune homme, un peu « canaille » et très drôle, que Simone « attrapait » à merveille, toute dissimulée dans un coin

près du piano d'où elle entendait aussi les rancunes aigres de maman. Maman se confiait à Marion.

Les tronçons de phrases arrivaient jusqu'à Mone.

— Faire encore l'étudiant à son âge! Il est tout gris! Quelle pitié! Oh! ces artistes! Je n'en veux pas pour ma fille, si elle trouve à se marier... Et dire qu'elle entend peut-être ces insanités... Simone!

— Oui, m'man.

— Viens!

— Je suis avec papa...

Et papa se retournant, d'un air lassé :

— Si, ma petite fille, va vers ta maman...

. . . . . .

— Allons, dit Jeannot, si tu ne te décides pas à chanter, ça sera trop tard après, y aura encore du monde!

Et, tristement, toute machinale, Simone reprend le premier refrain mélancolique qui lui vient :

Un garçon venait de se pendre
Dans la forêt de Saint-Germain...

III

PAPA CONSOLE SIMONE

Mone est toute triste maintenant. Le voisinage de ce cours de danse lui est devenu insupportable. Tous les vendredis, elle a un petit air misérable qui attendrit son papa.

Son papa a compris bien des choses depuis le jour mémorable où elle s'est « foulé » le pied, afin de voir de près la joie de ses amis réunis.

Et les circonstances vont s'arranger très heureusement pour détourner Simone de cette atmosphère de jalouse mélancolie où elle se plaît à vivre désormais.

Elle deviendrait bientôt une petite « sacrifiée » . Heureusement, papa est là.

C'est bien assez de lui qui souffre toutes sortes de misères morales, en ce moment; il ne faut pas que Simone éprouve la moindre part de ces tristesses de la vie; il faut l'arracher à ce mauvais courant. Papa tout justement a besoin d'air, d'activité. Il a besoin d'oublier l'immense travail achevé, il a besoin de tromper l'angoisse de son attente, de ne plus ressasser nuit et jour la même idée, le même espoir :

— Pourvu qu'on accepte ma pièce au Comité de lecture des Français! Cet Albert Linder, quand on ne fait pas un rôle pour lui, il se fâche... Et qui sait si Paul Manet ne va pas rouspéter pour le sien, aussi!

Papa a besoin d'exercice, de promenades, de sensations variées, neuves et légères, qui bientôt formeront un voile

adoucissant la lumière cruelle de la réalité.

Papa est trop artiste pour ne pas changer perpétuellement d'impressions. Il va se distraire assurément, et la tristesse de Simone lui inspire une idée :

— Tu ne serais pas si seul si tu emmenais un peu cette petite qui s'ennuie? se dit-il soudain à lui-même, pendant le dîner.

Papa se parle tout haut, quelquefois. Et c'est même un des étonnements de Simone, que « papa se tutoie lui-même! » Pour Simone, papa est un monsieur tellement hors ligne, tellement chic, que le fait de le tutoyer lui semble un manque de respect!

Maman, qui a entendu, prend la réflexion pour elle. Aussitôt, agressive, elle riposte :

— Mais, mon pauvre ami, je n'y suffis plus! Tu trouves que je ne la promène pas? C'est bien ton tour, je pense! J'ai assez à faire dans cette maison, avec tout le désordre que vous y mettez, le père et la fille!

— Mais, ma chère amie, ce n'est pas à toi que je parlais, observe tout naturellement papa.

— Et à qui donc? interroge maman, l'air furieux.

— A moi-même.

Et maman lève au plafond des yeux indignés, pour le prendre à témoin, sans doute, de ce qu'elle a épousé un être bizarre.

Simone mange son œuf à petites bouchées de pain « saucées de jaune »; elle ne dit rien, Mone; elle se ferait « attraper ».

— Je commencerai demain, déclare papa : nous irons au Louvre.

— Tu ne vas pas faire des dépenses folles pour cette petite? s'exclame la voix angoissée de maman.

Papa sourit, un peu triste.

— Le jour, dit-il, où je pourrai faire des dépenses pour ma fille dans le musée du Louvre n'est pas encore venu.

— Tu vas la mener au musée? Elle va bien s'ennuyer, cette petite, conclut maman.

Maman se trompe.

La peinture est un art pour lequel Simone a de l'attrait, et jamais elle ne s'ennuie lorsqu'elle va avec son papa visiter les musées.

Le Louvre a toutes ses préférences.

C'est qu'il y a tant de ces grands ta-

bleaux pleins de gens, de vie, de variétés, d'expressions! La composition l'intéresse plus que tout.

Elle a horreur des portraits : ces personnages plantés là, dans la toile, avec un air de vous dire : Je suis joli? Regardez-moi! Et comme les portraits sont toujours bien près de la vérité, il est rare que l'on puisse dire qu'ils sont jolis... Simone ne peut pas voir, non plus, un ensemble de tableaux du même peintre! Pourquoi? Parce qu'il fait les mêmes choses, les mêmes figures, la même couleur, les mêmes fonds, que tout y est pareil, qu'on voit qu'il a regardé avec ses yeux à lui, tandis qu'en voyant un seul tableau, on peut croire que c'était comme ça, vraiment...

— Simone, lui dit son papa, qui se plaît à l'emmener muser de toile en toile, pour voir ce qu'elle dira, Simone, si tu étais

peintre, comment ferais-tu la nature : comme elle est, ou comme tu l'imaginerais?

— Tiens, papa, médita Simone, je la ferais comme je pourrais; mais je voudrais pouvoir que ma peinture soit comme la nature, parce que c'est ce qu'il y a de plus beau.

— Tu as raison, dit papa; il y a toujours trop du peintre dans la peinture, et pas assez de nature...

Quelques jours plus tard, chez Mimi; Simone triomphait.

— Ma pauvre Mimi, tout le monde ne s'est pas « intéressé » et puis amusé comme moi, cette semaine!

— Qu'as-tu donc fait de si chic?

— J'ai vu de belles choses et je les ai comprises, déclara Mone, répétant avec orgueil la phrase de papa.

Et soudain, enthousiaste .

— N'est-ce pas qu'il est sympathique, papa? demande-t-elle à Mimi.

Il s'occupe de mon esprit, papa; tandis que maman ne s'occupe que de mon corps. Maman s'informe tout le temps de ce que j'ai froid, ou chaud, ou faim, ou soif. Elle est très bonne, maman. Mais lui, papa, sait tout de suite ce qu'il faut me dire quand j'ai du chagrin... Et si tu savais comme il est intéressant! Ce n'est pas un papa ordinaire, va! Il ne parle pas avec tout le monde, lui; et avec moi il dit des choses! Ah! je t'assure que c'est plus agréable que tous vos cours de danse, de causer avec papa! Je n'ai besoin de personne pour m'amuser, non plus, va! Si tu nous avais vus rire l'autre soir au cinéma!

— Vrai? Conte-moi ça. Je n'y vais presque jamais.

— Écoute! On entre... Une dame en costume de chasseur d'hôtel, munie d'un rat électrique, vous guide le long d'une étroite allée entre des gens assis, encore des gens assis, au milieu d'un air chaud, quand on vient du dehors, commence Mone.

— Je connais ça.

— Oui; mais ce qui est drôle, c'est qu'on marche dans l'obscurité sans chercher à voir où l'on marche, entraîné par le palpitement d'une grosse photographie vivante et éclairée sur le mur d'en face; on avance sans s'occuper de la dame au lampion qui nous réveille : « C'est ici les réservées, m'sieur, n'oubliez pas l'ouvreuse. » Et papa se fouille, et maman s'inquiète de son chapeau à plumets... Moi, je fais la petite et je m'écroule, en étalant mes jambes sous le fauteuil du voisin de devant.

Et alors, tu comprends, on aperçoit des gens trépidants sur une photo qui marche sans changer de place; et puis ça finit, pouf! On ferme et on allume. Alors on voit où on est. C'est une salle avec des machines en plâtre, et de l'électricité dedans, des fauteuils à ressorts comme au théâtre... Et des Anglais, beaucoup d'Anglais, et des Allemands... Et puis il y a une musique, toujours la même, qui joue, endiablée sur la mesure folle, tu sais, du métronome, et qui agace les nerfs à la fin... Excepté quand ce sont des cortèges mortuaires; alors elle joue des airs d'enterrement, et cela m'ennuie... Et puis, il y a des paysages; mais qu'est-ce que ça te fait, à toi, Mimi, des paysages en photographie? Moi, ça me fait souffrir...

« Oh! Tous ces arbres qu'on n'entend pas bruire; et pourtant ils remuent, il fait

du vent; oh! toute cette eau qui coule, et alors on écoute :

« Chi... i..i..i..chi...i..i.., derrière le fond, pour imiter l'eau; c'est idiot.

« Et toujours, tu entends, toujours, ça fait chi-chi-chi-ii, après, quand ce n'est plus l'eau et que la photo est passée!

« On joue aussi des histoires. Ça, c'est le mieux! Oh! J'ai ri. Il y avait Rigadin qui disparaît dans un piano! Et, tout à coup, cette lumière qui vous sautait aux yeux comme des griffes pour vous les faire cuire... Alors on voyait de nouveaux voisins qui s'étaient « changés » pendant l'obscurité.

« Mais, le plus joli, c'est quand il y a des farces ou des histoires à faire peur, et qu'on souffre, parce qu'on ne sait pas ce qui va arriver... Alors on a mal partout et après on rentre fatigué... Papa dit que c'est trop fort pour mon âge. »

IV

PAPA ET MONE SONT BADAUDS

Mone est toute pensive devant sa rue qu'elle regarde par la fenêtre. La fenêtre de Simone est un carré ouvert sur mille choses intéressantes : du ciel, des passants, des maisons, des nuages, des cris, des rires, des voitures, de tout; il y a de tout à voir et à entendre, par la fenêtre de Simone.

Tantôt elle se demande pourquoi les rues sont tellement droites, rigides, pareilles, sans arbres ni fantaisies, avec, de chaque côté, l'accouplement monotone des fenêtres, les trottoirs bien alignés et la pro-

cession toujours égale de ces passants, obligés de filer tout droit, toujours tout droit.

Elle est citadine, la petite Simone; elle est cependant rompue à toutes les conventions qui régissent une ville; elle est habituée à certaines critiques et sans la badauderie naturelle à tous, elle n'aurait jamais certains étonnements.

Non, les choses sont comme cela, et il n'en faut pas être surpris; elles devaient être comme cela. Il fallait qu'il y eût toutes ces maisons, tous ces omnibus, toutes ces voitures, cette activité : cela était obligé.

Simone est une Parisienne des toits; elle dit même qu'elle est un peu « moineau »; comme les petits oiselets qui habitent les toits, elle est curieuse, un brin poète, musarde et volage.

Elle connaît la direction du vent.

La rue, pour elle, est un profond réservoir de cris où elle descend, toute pleine de ses idées conçues là-haut, sous les nuages fantaisistes du ciel parisien.

Simone se confond tous les jours avec le courant de vie qu'elle voit circuler au milieu de la rue, comme un sang fiévreux dans une artère. Les gens s'y croisent, indifférents les uns aux autres; chacun marche à son pas, à sa place, avec ses pensées. Simone préfère ce qu'elle appelle encore « la plus grande, la plus brillante rue de Paris », celle où la vie court plus vite sous le ciel qui se reflète en elle et la nuance fidèlement : la Seine.

Papa et Simone s'en vont sur un pont, de temps en temps, comme les poètes. Maman reproche trop souvent à Simone d'être « la fille de son père, » pour que ce ne soit pas un peu vrai.

Comme des enfants, ils flânent au long de l'eau, Mone et papa.

Des choses, de petites choses puériles les arrêtent longtemps et ils en parlent à mots rapides, des mots qu'ils comprennent entre eux.

Hier, c'était un vulgaire tondeur de chiens qui faisait pitié avec ses yeux de famine. Armé de ses grosses tondeuses d'acier, il « faisait » un caniche, à ce moment-là. Fortement contenue, la souple bête se crispait dans une pose angoissée, sous le fer qui lui rasait de courtes boucles noires; toute une moisson légère, étoupe volante comme la plume, entourait de flocons le tondeur accroupi.

Papa, attiré, s'approchait :

— Petit chien à tondre, m'sieur? demanda l'homme aux yeux tristes, et papa soupira en s'éloignant, après avoir laissé

une toute petite pièce, là, dans les touffes coupées, sur le pavé.

Simone est comme papa : elle a besoin de fantaisie :

— Dites, papa, ces arbres du quai, là-haut, ne vous agacent pas? Ils sont plantés comme des piquets bien sages. « Ici finit ton ombre à toi et commence mon ombre à moi! » Ce sont des parasols pour les promeneurs, ce ne sont pas des arbres!

Papa comprend bien tout cela, c'est agréable.

L'eau, au moins, n'a pu être réglée, immobilisée, transformée par les gens; de l'eau dans une ville, c'est une fantaisie qui passe; et la Seine est un énorme chemin qui roule mille choses indécises et fuyantes que personne n'a jamais pu saisir pour les utiliser; on a bien essayé de l'enjamber avec des ponts, de lui mettre dessus d'af-

freux bateaux-mouches (juste, en voici un qui passe sous le pont où il envoie son odeur de foule populacière, sa charge de cris et de rires grossiers) ; on a bien essayé de lui agrafer de vilains pontons aux planches pourries ; on a bien tenté de fermer son horizon avec des maisons laides qui la murent un peu partout ; mais elle s'en va tout de même, l'eau fuyante ; et, en coulant, on dirait qu'elle emporte tout le temps du ciel !

Et puis, il y a les monuments qui la couronnent, de-ci, de-là, fièrement.

— Ils se regardent dans l'eau depuis le temps... murmure papa rêveur, depuis le temps où c'est ici le pays des monuments et que l'eau court... Et ce n'est plus la même eau... et ce sont les mêmes monuments... Vois-tu, petite, ce ne sont pas les banales maisons où des gens habitent : un

monument, c'est la gloire que l'eau reflète en passant, toute chargée d'azur.

Simone aime ces coins de berge où c'est un peu la campagne ; ces coins de pêcheurs recueillis ; elle y a vu des choses uniques, des choses qui lui « tiennent compagnie, après, dans la maison. »

Elle a vu l'eau frémir sous la caresse du vent ; elle a vu un gros nuage rosé qui s'avançait en hésitant et puis qui s'est miré dans l'eau ; et l'eau est devenue toute rose de l'avoir reflété !... Elle a vu le soleil se baigner dans des coins de Seine : les rayons d'or trempaient un peu et se remplissaient de mille petits poissons argentés qui se tordaient et grimaçaient de joie !

Oh ! les visions heureuses que l'eau révèle à Simone...

Papa est de son avis ; lui aussi aime à

contempler longtemps la splendeur de l'eau courante...

*
* *

Cet après-midi, ils sont allés voir la vieille petite brodeuse qui habite le trottoir du coin de l'avenue Gabriel.

Cette petite dentellière, assise sur un pliant, avec un coussinet sur ses genoux, dévide, dévide ses bobines comme un prestidigitateur qui fait des tours répétés sans se tromper jamais.

La dentelle a l'air de sortir toute seule de ses doigts.

Elle-même est couverte de dentelle, depuis sa coiffe brodée jusqu'à ses genoux chargés de larges entre-deux qu'elle a posés là, jusqu'à son panier rempli du même tissu à claire-voie, blanc et léger.

Elle met une tache propre sous les grands marronniers.

Simone est badaude. Il faut qu'elle aille regarder la dentellière, comme tous les gens du cercle perpétuellement formé autour de cette originale silhouette.

Mone fait partie de la foule parisienne qui entoure l'objet curieux de son geste interrompu, de ses bouches entr'ouvertes et de ses yeux attentifs, un peu hypnotisés. Ils ont tous ce regard interrogateur, quoique légèrement indifférent, qui vient de l'habitude de la curiosité satisfaite et de l'immédiat oubli de la chose entrevue.

La brodeuse dévide, dévide ses bobines avec un bruit de perles en bois retenues par des fils qui sont de la dentelle aussi. Elle dévide ; et le soleil, qui se joue au travers du fin treillage des ailes de sa coiffe, dessine un léger tamis sur son visage ridé.

— Et ses rides aussi, murmure papa, ses rides sont de la dentelle fine qui se dessine à ses tempes ; de la dentelle qui s'est formée toute seule, et rebrode les joues de ses multiples fils... De la dentelle qu'elle ne pourra pas défaire...

*
* *

Le fiacre s'arrête. Mone et papa descendent. Mone est très excitée ; elle vante les mérites de Mme Berger, sa chère maitresse de cours.

Papa l'écoute avec son air toujours un peu distrait. On fait quelques pas dans la direction du Champ-de-Mars, sans regarder autour de soi ; soudain, Mone lève la tête, et la respiration lui manque... elle n'avait pas fait attention qu'elle était sous la tour Eiffel... Juste dessous... Elle vit

alors une monstruosité; et tout d'elle se refusa à voir encore, à rester là-dessous... Elle vit de gigantesques supports, des arches colossales, toute l'ossature inférieure du monstre accroupi sur les quatre pieds énormes entre lesquels Mone demeurait toute petite, et suffoquée d'horreur...

— Je veux m'en aller, murmura-t-elle. Mais elle était paralysée et elle dut fermer les yeux.

Elle avait le vertige de l'immense, la peur insondable de ce qui dépassait sa vue ordinaire, une peur de petit enfant perdu dans les ténèbres... Et encore, non, on ignore les ténèbres; là, elle avait vu...

Les yeux fermés, elle sentait ce vent des colonnes qui descend de très haut, de si haut! Et les mille courants d'air d'un porche immense; elle voyait dans ses paupières closes frénétiquement, le geste raide

et mort de ces poutres colossales posées en travers, sur sa tête, comme une cage de bête antédiluvienne.

Elle entendait les vibrations métalliques suivre en frémissant l'armature qui tremble : ce sont les soupirs du monstre qui lui soulèvent les côtes, comme s'exhale une respiration. Ces clameurs confuses, très aériennes, faites de mille cris perdus au gré des vents lointains, croisent en fusées entre les parois et lui donnent l'impression d'être sous une cheminée qui va en s'amincissant, un tuyau de cheminée qui commence autour d'elle et aboutit au ciel en forme d'entonnoir de fer à jour, oscillant et dangereusement posé. Papa riait, attentif. Simone se fit violence ; elle ouvrit les yeux, mais les tint baissés. Une ombre l'entourait et s'étalait en pointe vers le nord. La chose lui pesait aux épaules de

ses trois cents mètres de hauteur; elle était écrasée, elle se traînait. Quoi qu'on pût faire pour la retenir, elle s'éloigna et quitta l'ombre inquiétante, persuadée encore que la tour inclinait et qu'elle allait tomber justement de son côté.

Papa la suivait en souriant.

Mone courait presque, poursuivie de ce cauchemar; elle se sauvait de l'ombre géante.

Et de loin, tout à fait rassurée, elle se retourna pour narguer d'un geste gamin la raide silhouette immobile comme un squelette dans sa perpétuelle station.

V

ILS SONT PATRIOTES

Sur l'avenue ensoleillée, Simone marchait posément, comme une petite fille bien sage, aux côtés de papa.

Une joyeuse animation régnait.

Simone et son père se laissaient distraire par la variété des allées et venues, par les multiples aspects de cette foule, toujours pareille cependant.

Ils marchaient comme deux flâneurs qui s'amusent à peu de chose et y portent un véritable plaisir.

Soudain papa « sentit » quelque chose d'insolite, quelque chose de particulier

qu'il devina être différent de ce qui l'entourait.

Simone tressaillit aussi.

Qu'est-ce qui leur révélait une présence inattendue au-dessus d'eux?

Un de ces courants qui font lever les têtes de proche en proche dans les foules?

Non; personne ne semblait occupé à regarder en l'air et ils furent les premiers, Simone et son papa.

Ils eurent tout à coup l'impression très nette d'un événement inconnu qui arrivait au ciel, et ils levèrent les yeux.

C'était un ballon en forme de cigare, le *Clément Bayard,* bien reconnaissable à ses proportions et à ses quatre hélices tournoyantes.

Il évoluait avec peine, posé en travers de la brise du sud comme un bateau qui s'essaie à tourner gauchement le courant.

Mais, tout à coup, le gros ballon força le vent et se mit à fuir vite, vite, entre deux airs qui lui faisaient un nimbe doux de nuance pareille aux couleurs trop jolies des chromos.

L'émotion gagna le père et la fille, brusquement, comme elle fait, sans crier gare! Il marchait droit, avec intelligence, le dirigeable; il luttait, il vous avait un air de bravade à ce gros vent, une force qui étonnait.

— Ce n'est ni suspendu, ni supporté, murmura Simone, cela ne glisse pas, cela ne marche pas, cela ne nage pas, et cela ne vole pas comme un aéroplane...

— Non, détailla papa, tu as raison, petite; une chose qui vole s'agite en soubresauts plus ou moins visibles; une chose qui glisse pose sur une base; une chose qui marche se meut en s'appuyant; une

chose qui nage est supportée, enserrée par le liquide; cela nagerait plutôt dans l'air.

Le navire aérien s'avançait d'une manière surprenante, comme doué d'une puissance mystérieuse, d'une action intérieure, qui faisait qu'il avançait. Il prenait de l'ampleur, des formes colossales à mesure qu'il venait près, plus près, tout résolu contre l'air violent de ce vent impétueux. C'était une machine formidable, un appareil guerrier. Quand Simone se trouva dessous, assez rapprochée pour entendre le bruit clair de rouet venu des hélices, elle trembla de la frayeur d'être écrasée; et puis, elle regarda papa dont la figure passionnée portait tout un grand air d'enthousiasme, et Simone se sentit dominée, protégée par le monstre; elle comprit, elle admira. Une pensée d'audace lui vint à l'aspect de cette forme isolée planant,

unique, au ciel bleu; laide comme une nécessité qui s'impose, mais étrange, à sa façon d'engin nouveau, presque inconnu, évoquant dans son geste de lutte un large avenir d'activité autre et d'impulsion nouvelle.

Et il s'éloigna, le grand ballon, fuyant léger, tout droit, vers le soleil, avec ses quatre petites hélices maîtresses du courant, ses infatigables petites hélices, impressionnante image de dévouement et d'autorité.

Quand ils baissèrent les yeux, Simone ne put se tenir de dire :

— Oh! que de nez en l'air, papa! Des milliers de nez!!

Mais papa murmura :

— C'est une partie de la France qui reste là, face au ciel, pour contempler sa force et reprendre confiance...

Alors Simone sentit au creux de son cœur une chaleur d'enthousiasme naître et grandir.

*
* *

— Alphonse XIII va descendre l'avenue des Champs-Élysées; il arrive par la gare de Boulogne. Si tu veux le voir, Mone, arrêtons-nous.

— Oui, papa, répond Mone. Oh! regardez, dit-elle tout à coup, regardez, que c'est beau!...

Elle a raison, Simone. Ce soir, l'arc de triomphe de l'Étoile est comme une porte de gloire ouverte sur le soleil couchant.

Et le soleil s'en va dans son porche béant, il s'éloigne et descend comme une évocation glorieuse qui meurt en rayonnant.

L'astre est tout encadré de cette puissante forme noire; il regarde, au milieu, comme un œil d'or lointain qui éclaire et domine toute la coulée vivante de la grande avenue. Et l'avenue s'active de façon plus rapide; il y court une vie lancée à fond de train sous cette dernière flambée du couchant, une hâte plus pressée encore d'arriver à ses multiples buts avant la nuit qui vient. Le monument semblait retenir un instant le soleil dans son geste audacieux.

— On dirait qu'un peu de la vraie gloire s'est arrêtée là, murmure papa, tout seul; c'est une image de notre grandeur rayonnant son instant sur le monde.

Simone, fascinée, un peu éblouie, restait, les yeux clignotants comme un petit chat, devant la lumière éclatante, intense, irradiante.

Elle eut bientôt la sensation d'une dou-

leur cruelle, et elle ferma les yeux en détournant la tête.

— J'ai des papillons noirs et des étoiles blanches, murmura-t-elle.

Une vague rumeur attira son attention :

— Oh ! papa, c'est le roi d'Espagne ! C'est Alfonso ! Je ne pourrai pas le voir ! Même en me frottant les yeux ! Voilà que j'ai des mouches dorées et des flammes noires maintenant !

La clameur grandissait et aussi le bruit impressionnant d'un régiment de cavalerie en marche.

— Les cuirassiers ! s'écria Mone, ah ! J'y vois un peu mieux. Comme ils sont beaux, papa ! On dirait des hommes en argent ! Les Chevaliers devaient briller comme ça, autrefois !

Les chevaux portaient les hommes avec un ensemble merveilleux ; ils descendaient

la rampe de l'Étoile et le soleil jouait sur eux mille éclairs aveuglants.

Les crinières souplement s'agitaient derrière les hommes; et ils semblaient sortir tous de l'arc de triomphe; ils semblaient, tous, venir de ce rayon de gloire qui émanait du porche.

Simone, emballée, enthousiasmée, les larmes aux yeux, les bras levés, la voix éclatante, se mit à crier comme une folle :

— Vive l'armée!

*
* *

Un lion colossal. Le lion de Belfort de la place Denfert.

Simone, toute frissonnante, frappée d'émotion profonde, demeure là, bien en face, hypnotisée par le spectacle impressionnant.

C'est un lion qui se lève et rugit à la mort avec une gueule vivante. Sa griffe terrible s'incruste dans le sol national et il se tient debout : il brave l'ennemi.

Il brave, le lion! Cent ennemis sont là qui menacent alentour la superbe silhouette, cent ennemis! Qu'importe, ne voit-on pas qu'il brave?

Il est tout l'héroïsme exprimé dans sa pose de fabuleuse audace.

La noble vision a subjugué Simone et son père. Ils demeurent tous deux un peu distraits, sur cette place où ce lion formidable se lève comme un prodige.

Tous deux sentent vaguement le manque de proportions de cette œuvre gigantesque et expressive, égarée parmi les gros tramways stupides qui rôdent tout autour, bien trop près; tous deux éprouvent le besoin de se reculer assez loin pour n'être

pas écrasés par ce monstre puissant que le mauvais goût a placé dans un endroit aussi restreint.

Et, devant cette force révélatrice d'une pensée haute et patriotique, le père se découvre comme devant le drapeau, avec respect. Sa fille le regarde et leurs yeux se rencontrent; ils se répondent avec des mots qu'ils pensent :

— C'est beau! dit Mone.

— C'est sublime, répond papa.

— Il ne meurt pas?

— Il résiste; il est la France!

VI

CE QUE MONE TROUVE DANS LES LIVRES

Mone a le culte de la lecture.

Certes, elle connaît les livres défendus et s'en préserve comme de la peste; mais de temps en temps elle a de terribles tentations! Voici un livre amusant où une jolie demoiselle a toutes sortes d'aventures; elle va enfin se marier avec son cousin Jean qui fait tant de belles choses; et, juste à ce moment heureux, tandis que Simone se réjouit de leur satisfaction, on lui confisque ses héros : les pages sont cornées...

C'est maman qui a jugé que ce n'était pas pour « les petites filles ».

Mais Simone n'est pas une petite fille! Elle a douze ans et demi; elle est, retenez bien la nuance, une petite jeune fille!

Quel ennui de se trouver devant ces deux feuillets inexorablement clos et qui lui brûleraient les yeux, dirait-on, si elle en lisait une ligne!

Cependant Mone est fière, aussi, de la confiance que lui témoigne sa maman. On lui a laissé un dépôt sacré; de son côté elle a donné une parole, sa parole d'honneur. Manquer à cette parole lui ferait moins l'effet d'une désobéissance à sa mère que l'effet d'une déchéance vis-à-vis d'elle-même.

Simone a le meilleur de tous les orgueils : elle ne pourra jamais se sentir diminuée vis-à-vis de sa conscience.

Mais lorsqu'elle éprouve une petite curiosité qui n'est qu'un instinctif besoin de s'instruire, elle ne se prive pas de « jeter un œil » dans les livres « neutres », comme elle dit, ceux dont il n'a jamais été question pour elle.

Elle sait que maman en possède quelques-uns qui la font rire des heures entières, le soir, au lit, près de la lampe qui en profite pour filer... Ceux-là, on ne lui en a rien dit, mais elle a comme un petit remords de les toucher... Bah! Ce qui n'est pas défendu est presque permis...

La voici tout enfoncée dans *le Régiment où l'on s'amuse...*

— Que de jurons! fait-elle, scandalisée; oh! si c'est ça qui fait rire maman; et il y a le plus gros, tout le temps!

Les livres de papa lui donnent mal à la

tête. Elle a ouvert le *Descartes* de M. Denys Cochin et n'y a rien compris.

— La philosophie est la science de la sagesse! Et dire qu'il faut savoir des mots si difficiles pour être sage : psychologie, pragmatisme, agnosticisme, évolutionisme... Je ne serai jamais sage! Je ne comprendrai jamais tout ça!

Télémaque, qu'elle a essayé de lire un peu, l'a fort scandalisée :

— Tous ces bras nus, toutes ces cuisses, tous ces gens déshabillés, on dirait une histoire pour les statues du Louvre. Et ils font des phrases ennuyeuses! Décidément, tous ces Grecs et ces Romains sont bien vieux!

Il n'y a encore que Paul Féval pour plaire à Simone, et son chéri Alphonse Daudet! Là, tout est clair, tout est joyeux; il y a même une note gourmande, comme

si on mordait dans le bonheur de vivre, avec l'appétit de la jeunesse! Simone pense comme cela :

— On dirait toujours que Daudet raconte les choses que j'ai vues, et qu'il les a vues mieux que moi...

Féval est plein de blondes héroïnes et de bruns héros qui s'enlèvent, se marient, se tuent, se battent et se jouent des tours bien joyeux, bien en train, tout en verve française.

Simone, qui est encore à l'âge où l'on préfère que le jeune homme soit « brun, grand, avec des yeux noirs et la jeune fille blonde, mince, avec des yeux bleus », Simone se plonge dans la lecture de Paul Féval, qui lui exalte l'imagination.

Ce soir, il fait très clair pour une soirée d'avril; les toits sont baignés de lune, comme des glacis miroitants; une tiède

haleine souffle sur Paris où les rumeurs s'assourdissent.

Dans la salle à manger, papa a ouvert la fenêtre, et il entre comme une petite odeur de printemps qui vient du square voisin, parce qu'il a plu vers les six heures. Le roulement feutré des pneus d'un fiacre passe, accompagné d'un trot de cheval. Au loin, le clairon grêle d'une auto joue sa petite chanson. La lampe éclaire le grand front de papa, qui écrit tout fiévreux; le chignon de maman, argenté de quelques cheveux gris, et la toison brune et rousse à la fois de Simone, qui met tout son nez dans le roman qu'elle tient.

C'est *la Fée des grèves*.

Oh! cet Alain... Quel chic il a! C'est à croire Jacques, M. Jacques. C'est tout à fait cela : les cheveux bruns, la moustache naissante et châtaine, les yeux noirs,

grand, hardi, très vif, et de la bravoure, et de la galanterie, et tout, enfin!

Simone en rougit, tellement elle le trouve. Elle lève tout de suite les yeux; il ne faudrait pas que papa s'en soit aperçu, ni maman? On pourrait lui demander pourquoi elle est si rouge, si elle a trop chaud, si elle a trop mangé? Mais ce qu'elle voit la rassure. Papa a fini d'écrire; il rêvasse, les yeux perdus vers la corniche de gauche où l'on a voulu imiter des macarons François Ier; et, quand papa rêvasse, on peut être tranquille, il ne voit rien — jamais. Et maman reprise sa troisième paire de chaussettes; depuis ce soir, elle a sur la figure cette phrase toute prête :

— François, ne déchire donc pas autant tes chaussettes, tu me fais me « crever les yeux! »

Et Simone revient à son livre :

— Oh! mon cher Alain, que je l'aime! Il est si bien quand il se bat, là, jusqu'à la mort... Tiens, pour ce mot qu'il dit, il faut que je l'embrasse...

Et, ce disant, elle joint l'acte aux paroles. Un éclat de rire l'arrache à son extase. Rouge, confuse, le cou serré par la honte, elle ne trouve presque plus de voix pour dire :

— Rien, papa.

Et, brusquement, deux larmes et une envie de rire la saisissent à la fois; elle s'excuse :

— C'était si joli!

Maman, impatientée, s'est levée pour mettre son ouvrage en place :

— Cette petite est folle, lance-t-elle à Marion qui, au fond de sa cuisine, est toujours de l'avis de Madame.

Et Simone, qui a recouvré l'usage de ses esprits, raconte à papa la scène héroïque et toute sa sympathie pour Alain. Papa est loin de soupçonner que Jacques ressemble à Alain. Il sourit et conclut :

— Allons, tu as raison, il n'y a rien de si beau qu'un roman, parce que c'est de l'histoire fausse.

Mais, cette nuit, Simone, en dormant, caresse un magnifique rêve : c'est elle la Fée des grèves et Alain de Kergariou, le merveilleux Alain qui la sauve et qui l'épouse, c'est Jacques!

En se réveillant une idée gamine jaillit de sa cervelle :

— Si j'épousais Jacques, c'est Mimi et Odette qui feraient un nez!

VII

CE QUE MONE VOIT DANS LA RUE

Simone, Flavie et Jeannot se promènent sur l'avenue du Bois.

Mone est toute rouge.

C'est qu'une petite « torpedo » couleur orange venait de filer au bord du trottoir et, dans cette torpedo, il y avait deux jeunes gens nu-tête, avec un grand coup de vent dans les cheveux...

Un geste bref et un sourire que l'un d'eux adressait aux trois enfants avait suffi à faire naître sur les joues de Mone cette riche coloration d'aurore.

— C'est Jacques, sur l'auto de Max

Varène, expliqua Flavie, qui pouvait parler, parce que « ça lui était bien égal ».

La gorge de Simone, elle, n'aurait pu proférer aucun son. Et la petite se demandait pourquoi elle éprouvait ce trouble, qui était presque une souffrance à force de la gêner.

Il y avait longtemps qu'elle n'avait pas vu Jacques ; ça devait venir de là...

— On ne peut pas s'amuser sur l'avenue du Bois, il y a trop de monde, grogna Flavie.

Mone laisse tomber quelques minutes de silence pendant lesquelles Jeannot fait des ronds par terre avec sa petite canne... Soudain, il lève les yeux sur Mone et s'exclame :

— Comme tu es rouge !

— C'est bien parce qu'il y a du monde que l'avenue est amusante, se hâte d'ex-

pliquer Mone, en rougissant plus encore.

Elle est dans cet état spécial où l'on est obligé d'expliquer très bien quelque chose qui vous est indifférent, autrement on bredouille. Prenant sur elle, Mone fait face aux questions.

— Tu trouves que c'est amusant, ici, hein? fait Jeannot; ma sœur n'y entend rien, mais toi, dis un peu voir, Mone, les gens rigolos?

Et, précipitamment, Simone raconte, bavarde et excitée, les impressions qu'elle a sur les promeneurs.

— Tiens! vois ces Deutsche! S'ils ne devraient pas être avec leur kaiser, là-bas, au lieu d'arborer des toilettes vert poireau ou vert-de-gris et chou pommé en plein Paris chic? Quelles bonnes têtes ils ont!

— Et les Anglais?

— Oh! ben, ça, il y en a de chics; tiens, la grande maigre, avec ses pendeloques aux oreilles, elle a l'air distingué, celle-là.

— Et les youpins, Mone?

— En voilà un de premier choix. L'a-t-il le profil, hein? Il a au moins soixante-dix ans et il est tout raide sur son cheval. Il y en a des masses comme ça, habillés comme des jeunes!

— Ils ont des corsets!

— Tu crois, Jeannot, pas possible!

— Oh! je le sais; tiens, celui-là, c'est à lui dire : « Tu n'as pas honte, à ton âge! »

— Jeannot, il t'a entendu!

— Qu'ça fait? Il le répétera pas, va.

— Et ces madames si jolies, si jolies? On croirait des duchesses, et puis, quand on les écoute, Jeannot, c'est étonnant; hier, j'en ai entendu une : « J'suis esquin-

tée, ma vieille! », disait-elle à une autre, et elle s'arrangeait quelque chose à son bas; on voyait toute sa jambe.

— C'était exprès, fit Jeannot, l'air savant.

— Elles ont de la peinture sur la figure! Avec quelles couleurs fait-on ça, dis, Jeannot?

— Oh! c'est des petits pots chez les coiffeurs, expliqua Jeannot; tiens, en v'là une épatante!

Simone, tout à fait égayée, maintenant, retint Jeannot par la manche; c'est que, la veille, Jeannot avait été inconvenant. Simone s'était écriée toute seule, devant une actrice très fardée :

— Oh! celle-là! C'est peint de frais!

Et Jeannot, excité par l'idée, avait suivi la dame en criant à tue-tête :

— Prenez garde à la peinture!

— Que de figures stupides, murmure Simone, que de singes!

Elle a raison. Ces gens l'exaspèrent, tous, depuis ces femmes élégantes qui parlent avec une petite voix faussette, jusqu'à ces ridicules messieurs étudiés avec soin par leurs coiffeurs et leurs tailleurs anglais.

— Oh! toutes ces toilettes, toutes ces contorsions, toutes ces poses qui passent avec l'air de vous dire : « Regardez-moi, je suis mieux que vous! » N'y a que les chiens, conclut Mone, n'y a que les chiens, ici, qui ne pensent pas qu'on les regarde!

MONE A TREIZE ANS

I

« CETTE ENFANT N'A PLUS UNE CHEMISE A SE METTRE! »

— Cette enfant n'a plus une chemise à se mettre!

— Madame a raison, il faut lui acheter beaucoup de choses, cette année! Et elle a grandi, notre fille! Elle est poussée comme une femme! Elle sera bientôt bonne à marier, va! Le temps de se retourner, elle était à moucher, Jésus! La voilà prête pour l'église et la mairie!

Simone, debout au milieu de la chambre, était le sujet d'un examen très minu-

tieux, ce matin. Elle n'avait plus de linge. Les chaussures ressemelées ne valaient plus rien, et ses robes étaient « indécentes, Madame », se scandalisait Marion. Simone, apprenant qu'elle était bonne à marier, devint rouge et regarda par la fenêtre.

Une matinale brume imprécisait les choses de la rue, mais Simone, troublée, crut y apercevoir, en lignes estompées, la grande taille et les gestes aisés de Jacques ; le sourire de Jacques, surtout, lui revint en mémoire, et la vision charmante lui causa un de ces bonheurs inexpliqués qui arrivent aux jeunes avec un flot du sang de leur cœur qui monte vers leurs joues... Pourquoi cette idée de mariage lui rappelait-elle enfin ce Jacques séduisant qu'elle avait presque oublié? Pourquoi l'avait-elle oublié? C'est que papa avait

emmené Simone se promener avec lui, voilà tout. Et qu'on avait pensé à autre chose.

Avec maman, la vie intime, les féminités, le ménage, le mariage, les robes, tout cela revenait sur l'eau.

Simone monta en voiture avec la précieuse vision.

Mais son esprit versatile s'arrêta vite sur un autre objet, et l'observation qu'elle faisait perpétuellement des choses lui servit de distraction. D'abord elle n'allait pas souvent en voiture, et on avait pris un fiacre ce matin, à cause du « vilain temps brumeux qu'il faisait à ce commencement de mars. »

— Il vaut mieux, déclara maman, dépenser quarante sous de sapin, que de perdre soixante francs de robes, sans compter les chapeaux.

Sur ce raisonnement pratique, on partit. L'esprit de Simone était en route aussi et, tout curieux et affriolé de nouveauté, il se demandait :

— Pourquoi regarde-t-on le dos du cocher, quand on est dans un fiacre fermé, un jour de brouillard?

Simone se l'explique aussitôt.

Les pas de la vieille cocotte scandent le roulement très doux des pneus. Les vitres du fiacre sont embuées de cette fumée d'eau matinale qui les prisme et se fond en gouttelettes coulantes.

Un gros brouillard masque Paris qui a l'air de sommeiller encore derrière les rideaux blancs, comme un paresseux.

Et le dos du cocher intéresse Simone qui ne peut rien voir par la portière. C'est un dos comme ceux de beaucoup de cochers. Rond, courbé, vêtu de la classique

houppelande aux tons pisseux décorée de l'immanquable reprise en coton assorti, ce dos est surmonté du triste tuyau de carton aux ailes dégagées qui s'enfonce jusqu'à deux bourrelets de chair sanguinolente au-dessus des épaules.

— Cocher, dit maman par la portière, tournez ici, c'est plus court.

Une face rouge et poilue se retourne et remplace les trois bourrelets de graisse :

— Bien, ma p'tite dame.

Le cocher, comme un martyr, obéit et prend la direction indiquée. Il stoppe devant les magasins du Louvre.

— Le Louvre de maman, pense Mone, en souvenir du « Louvre de papa ».

Maman descend, leste, encore jeune; elle paye avec un air d'audace qui doit remplacer le fort pourboire, tandis que le cocher reste debout sur son siège :

on dirait que cette position l'aide à vérifier ses comptes. Le cocher considère le fond de sa main ouverte où maman a entassé la monnaie. Tout à coup sa voix jaillit de son gros cou, pleine de gloussements furieux; cette voix empâtée braille :

— Cinq sous de pourboire? Ah! Choléra! Ingrate! ajoute-t-il dans la direction de la porte où maman s'est engouffrée pour fuir ses malédictions.

Simone aime assez les grands magasins où il y a tant de belles choses variées, entassées, comme si la place leur manquait; toutes ces belles choses qui s'en vont et s'éparpillent avec les acheteurs. Un par un, les comptoirs se dépouillent et toujours se regarnissent; et toujours on achète, et toujours on emporte...

Ce mouvement perpétuel frappe Simone. Les employés, un peu bousculés, s'empressent autour de ces choses, les tripotent, les palpent, les présentent, les empaquettent et les donnent aux clients.

Simone aime les joujoux, les toilettes et les livres. Il y a toujours de tout cela dans ce réservoir rempli sans trêve qu'est un grand magasin.

Mone est en extase aujourd'hui devant l'exposition de blanc.

Toutes ces lingeries qui pendent ou s'étalent, toutes ces blancheurs mettent une douce clarté dans le hall immense pavoisé d'étoffes immaculées. Mone a l'impression d'une énorme lessive étendue. Il en sort une fine odeur de toile, de percale fraîchement tissée, où réside encore ce parfum du lin, mêlé à celui des teintures

décolorantes, cette senteur d'étoffe neuve.

Simone pense des choses devant ce spectacle. Mais voici qu'elle est tout émue : un chef de rayon vient de gronder une employée petite, menue, fragile, qui a les lèvres contractées et les yeux mouillés. Simone regarde cette figure enfantine, pure et douce, au milieu de toutes ces blancheurs : la pauvre a les bras chargés et son étroite face douloureuse pâlit encore, presque aussi livide que les linges qui l'entourent.

Elle heurte une chaise où s'entassaient de lourdes choses de toile, des draps, des nappes massives et, vite, empressée, troublée, elle pose le paquet qu'elle tient et s'apprête à relever les marchandises écroulées.

Simone se précipite. Rougissante, ne sachant pas bien si c'est correct, ce qu'elle

fait, d'aider une employée du Louvre, — mais, se disant que : « Tant pis, papa l'aurait fait à ma place. Il y aurait Odette Vernet et même Jacques, je le ferais! » — elle se met à quatre pattes et ramasse vite, vite, le plus qu'elle peut, sans parler.

La petite femme est un moment interdite; puis la douceur de l'acte lui cause une telle émotion que ses yeux se mouillent, elle balbutie :

— Oh! mademoiselle! Ne prenez pas la peine!

Simone aussi est toute remuée. Elle s'aime pour cela. Mais maman crie :

— Simone, qu'est-ce que tu fais là, par terre?

La petite se dépêche, les bras pleins de draps; elle ment avec hardiesse :

— J'ai fait tomber tout ça je le ramasse.

— Laisse donc, réplique maman, nerveuse d'avoir manqué de bonnes occasions et d'être au milieu de cette foule qui bouscule. Laisse donc, il y a des employés pour cela...

II

AU COURS BERGER

Les petites voix, les pas légers des fillettes précèdent la démarche plus lente, le bavardage sensé des bonnes qui les accompagnent.

La rue est toute luisante de pluie fraîchement tombée. Les toits brillent comme des glaces où se mire le ciel et, de-ci, delà, sur le sol, les nuages et l'azur se reflètent dans les flaques transparentes.

Simone babille entre Mimi et Flavie; toutes les trois s'en vont au cours Berger réciter leurs leçons de semaine et prendre

leurs devoirs pour huit jours. Les voix résonnent dans la rue tout humide, ce matin; quelques descentes de lit secouées aux fenêtres, les concierges, le balai en main sur les portes ouvertes, un sapin isolé au lointain et l'immanquable petit chien qui flaire un os dans le ruisseau : c'était toute la vie calme de huit heures que les enfants traversaient avec leurs petits soucis et leurs petites joies.

La fantaisiste Mone avait déjà trouvé au vent une odeur singulièrement parisienne et printanière : cela sentait la fleur et le crottin d'écurie... Elle s'extasia tout de suite devant les flaques miroitantes :

— On dirait un peu de ciel tombé qui garderait sa nuance changeante et vivante, jusqu'à ce que la terre jalouse le boive...

Les petits oiseaux qui volettent autour

des flaques sont bien de l'avis de Mone; c'est un peu de leur ciel libre, en effet, qui est venu là, et ils y trempent joyeusement leurs plumes et puis s'en gargarisent, le bec levé.

— On dirait qu'ils avalent des gorgées d'azur, murmure Simone.

Et soudain, versatile :

— Oh! quelle joie d'aller à pied!

Penser qu'il aurait peut-être fallu aller en métro, dans ce gouffre puant où veillent de tristes petites lumières... avec tous ces fantômes qui vous bousculent et vous marchent sur les pieds...

— Si tu jabotes comme cela, dit Mimi, tu nous mettras en retard.

— Oh! tant pis! On commence par l'arithmétique. Nous dirons qu'il y a eu un accident d'auto.

— Tu l'as dit l'autre semaine, déjà!

— Tiens! Avec ça qu'il n'y en a pas tous les jours? Vous êtes étonnantes! Ça m'esquinte, moi, les problèmes.

— Oh! moi, je les fais pas mal.

— Toi, Mimi? Je crois bien! Tu les copies sur le livre du maître! Farceuse, va!

— Quelle calomnie!

— Oui, oui, continua Mone, c'est comme pour la composition française, l'autre jour, tu t'es gênée de lire sur mon cahier, parce que j'y suis la plus forte? Tu t'es gênée! Tellement, que Mme Berger t'a envoyée faire ta composition à part.

— On va nous demander d'étudier les racines, aujourd'hui, coupa Flavie.

— Qu'est-ce que c'est? demanda Mimi. De la botanique?

— Mais non; c'est parce que ce sont

des mots grecs ou latins qui ont servi de mères aux nôtres.

Mimi, à l'heure du cours, est très ennuyée. Elle n'a pas l'ombre d'idée de ce que peuvent être les dérivés d'« Aqua-Eau ».

Elle pense au chapeau qu'elle mettra dimanche pour séduire Jacques; l'heure passe et la composition ne se fait pas.

Mone a déjà trouvé une pleine page de dérivés : Aquarelle, aquarium, Aigues-Vives, Aiguesmortes, Aiguemarine, etc. Mais elle ne les montrera pas à Mimi.

Elle se ferait mettre en pénitence.

Mimi trouve qu'en se cachant on pourrait essayer, si l'autre voulait.

— Dis, Mone?

— Quoi?

— Tu as trouvé des dérivés? Prête-les-moi un peu; moi, je ne peux pas.

— Tu m'ennuies.

— Dis, au moins, ce sont bien tous les mots qui commencent par un *o*?

Simone ne change pas de figure, elle conserve son sérieux. Une pensée de vengeance traverse son esprit.

— Tu veux une copie? Attends une minute.

Et elle transcrit largement sur une feuille neuve, à l'usage de Mimi :

« Les dérivés d'Aqua-Eau : Océan, automobile, Horace, Ovide, Homère, Osiris, Olibet, Olive, Oscar de Suède, aubergine, au Bon Marché, ô Richard, ô mon roi, oh! là, là!

III

CE QUI N'ÉTAIT « PAS JOLI »

Mone est aux Champs-Élysées avec Marion, c'est-à-dire toute seule, car la taciturne Marion se plonge dans sa *Vie des Saints* et ne répond jamais aux remarques intéressantes qu'on pourrait lui faire.

Il fait doux, ici; on est bien. Simone goûte; devant elle ce coin de pelouse drue et rase qui sent l'humide, à l'ombre des grands arbres, est couvert de mies de pain blanc qu'elle a éparpillées comme une floconnée d'avril.

Simone attend. Les petits oiseaux vont venir. Il n'y a personne. Cela sent le pain

frais et l'on pépie de tentation au haut des branches, à l'entour. Alors un pierrot descend d'un vol direct de ciel à terre, comme un jet sombre, et se pose dans l'herbe, un peu loin.

Puis, sur ses deux pattes à la fois, il s'avance vers le pain en sautillant : c'est sa façon de marcher. A la première miette, il s'arrête et, d'un bec pointu, il lance un coup d'épingle, nerveux et sûr. Le bec levé pour avaler, ses yeux de perles fixés aux branches où ses frères poltrons le regardent, il appelle d'une note de verre clair qui tinte finement. Et, tout de suite, deux, trois, quatre formes grises tombent volontairement, avec leur souplesse d'ailes à l'air, et viennent sautiller, picorer et crier. Bientôt l'espace libre entre les branches et le gazon se raye simultanément de formes semblables qui s'abattent

au sol, le couvrent d'une petite foule grise, agitée, criaillante et frémissante de l'aise de manger. Ce petit peuple anime le ras de l'herbe d'une vie toute menue, comme si des riens s'avisaient de remuer, là, par terre, et de faire beaucoup de bruit.

Et ce sont mille sautillements, mille yeux tout luisants, pareils à ceux des souris grignoteuses, mille becquetées en épingle très leste qui picorent vite, se rengorgent pour avaler et crier leur merci argentin.

Et, parmi l'herbe douce et le pain répandu, il monte un hosanna en notes perlées, filées très haut à la louange des hommes qui savent faire de bon pain frais et le coupent en bouchées pour les petits oiseaux.

Simone se montre soudain et la bande s'envole en nuage obscur, plein de regrets

qui pépient, une dernière miette au travers du bec.

Simone en est toute chagrine.

— Oh! les ingrats! J'ai donné tout mon goûter!

Elle est charmante, Mone, dans sa pose enfantine où se révèle déjà toute la grâce d'une femme. Appuyée des deux mains jointes sur le grillage, ses grands yeux clairs chargés de brumeuses larmes qui les adoucissent d'un halo tout luisant, elle a un peu l'air, ce soir, d'un Greuze rose et brun; elle en a tout le charme attendri, toute l'adorable innocence.

Un buisson se froisse auprès d'elle, une canne apparaît la première, tout de suite, Jacques surgit, vivante image lui aussi de jeunesse et d'adolescente beauté.

— Mademoiselle Mone et les petits oiseaux! dit-il d'une voix un peu assourdie

à cause d'un bizarre trouble qui l'émeut et à cause de Marion qui est là, derrière, sur le banc, plongée dans sa *Vie des Saints*.

Mone est toute bouleversée maintenant. Quelle idée a-t-elle donc d'être si contente que cela? Et pourquoi lui semble-t-il être en paradis? La main de Jacques est déjà sur le grillage d'appui, à côté de la sienne, et Jacques tout entier, si beau, si parfumé, avec son éblouissant haut de forme et ses guêtres blanches, est là, si près, si près, qu'elle l'entend respirer!

Ici ce n'est plus un salon. C'est un petit coin où l'on est tout seuls; c'est peut-être pour cela qu'elle entend battre le cœur de Jacques et que le sien fait de grands coups — poum! poum! — Et qu'elle a chaud, et qu'il lui dit :

— Oh! Mone! Vous êtes trop jolie!

Mone ne sait pas bien pourquoi un fris-

son lui a « couru dans le dos », pourquoi elle n'a plus de voix, pourquoi elle se laisse faire, pourquoi Jacques lui prend le bras, pourquoi elle ne dirait pas non à tout ce que Jacques pourrait lui proposer et pourquoi tous les petits oiseaux sont revenus chanter autour d'eux?...

Marion apparaît, armée de sa *Vie des Saints*. Elle a un air sévère au visage et la parole dure :

— C'est pas joli, dit-elle, convaincue, allez vite, rentrons, mademoiselle Mone, Madame s'inquiétera.

Qu'est-ce qui était « pas joli » ?

Que la moustache de Jacques s'appuyât sur la main de Simone et que Simone, l'air décontenancé, plus rouge qu'une cerise de juin, ouvrît un peu sa bouche humide et laissât palpiter ses grands cils de soie brune?

Sans pouvoir dire adieu, sans savoir où elle allait, Mone se laissa prendre le bras par Marion, à la place même où le gant safrané de Jacques l'avait saisi; elle se laissa emmener, grande et molle, par la petite poigne vigoureuse de la vieille grognon :

— Vous devez pas recevoir les messieurs toute seule, mademoiselle Mone! Votre maman ne sera pas contente, va!

— Je n'ai reçu personne. J'étais dehors, protesta faiblement Simone, qu'une rougeur n'abandonnait que pour faire place à une autre rougeur

Cet argument rassura Marion.

La Vie de saint Truphème, qu'elle lisait pendant l'ébauche d'idylle, n'avait pu l'empêcher de voir une ombre voisinant avec l'ombre de Mlle Mone.

Et alors elle s'était levée. Donc, il n'y

avait rien eu de grave. Pour faire taire ses derniers scrupules, la vieille bonne conclut, tragique.

— Et puis, on ne se laisse pas embrasser les mains comme ça, une autre fois! C'est pas joli!

Une filée rapide de petits oiseaux passait au coin du ciel; Mone les suivit des yeux, tout émue : c'étaient peut-être les mêmes petits oiseaux, ceux qui avaient vu ce qui n'était « pas joli » ?...

IV

CE QUE MONE DÉCOUVRE DANS LE MONDE

Huit jours après, Mone est toute fiévreuse. C'est qu'on l'a invitée au « bal » ! Elle va danser avec Jacques... Et maman n'a pas pu refuser d'y aller...

Les matinées dansantes ont été inventées pour les fillettes et les jeunes garçons. Ils sont encore bien près de leurs habitudes enfantines; ils ont encore gardé la coutume de jouer, de sauter, de courir, l'après-midi, et celle de se coucher de bonne heure, le soir.

Quelle émotion! Les joues fardées de fines couleurs qui les rendent plus éclatantes et que l'excitation leur communique, les yeux scintillants de joie non dissimulée, Simone tourne et retourne devant l'armoire à glace de maman.

Cette armoire à glace, on l'a entr'ouverte pour qu'elle fasse un vis-à-vis au miroir de la cheminée et permette à la jeune personne de s'admirer de dos.

Il en sort des odeurs bizarres, les tristes petites odeurs mortes d'enfermé, ce parfum vieilli des dentelles jaunes enroulées bien à plat dans un tulle bleu; de là, aussi, monte la perfide senteur du camphre qui vous étonne et puis vous fait éternuer dès qu'on l'a reconnue.

Mone a dans sa main et sur sa robe des choses venues de là : un éventail très fané, joli et précieux, où de petites bergères

déteintes écoutent de petits bergers tout défraîchis; un col magnifique étale sur le velours de sa robe les transparences laborieusement fouillées d'une dentelle à l'aiguille; et tout cela fleure un arome de vieux carton, de parfum oublié, de souvenir perdu.

Simone est l'être tout jeune, tout nouveau, parmi ces antiques richesses. Et elle s'admire en conscience, naïve, étonnée de se trouver si belle... Oh! Jacques va la voir ainsi! Et les autres aussi...

Trois heures. Il faut partir. Oh! la minute d'angoisse ravissante : partir pour s'amuser, c'est le moment!

Chaussée de petits escarpins, elle dégringole l'escalier, chaque marche descendue la rapproche du bonheur! Tout le monde doit y être! Sera-t-elle aussi jolie qu'elle l'a espéré? Vite, vite! C'est qu'elle

a encore sur la main le goût furtif d'une lèvre et d'une moustache fine!

Maman n'est pas aussi pressée.

Tout entortillée, portant une fortune en chantilly, quoique démodée, sa robe sera très admirée; la poudre qui habille d'un revêtement plâtreux ses joues molles et déjà pendantes, son chapeau trop empanaché la transforment si complètement que Mone a des inquiétudes.

La vie de Mone est tellement uniforme et banale que le moindre incident l'inquiète; elle a tellement la conviction d'être pauvre, qu'il lui semble impossible que cet appareil de richesse n'ait l'air d'un travesti. Non, les autres mamans n'ont pas de ces robes si larges et si drôlement faites. Elles n'ont pas de ces chapeaux maladroitement formés avec un plumet de vingt francs planté n'importe comment.

Elle a peur que sa maman soit ridicule, la pauvre Simone, et elle a du souci.

Mais les voilà au premier. Les accords du piano s'entendent déjà, les voitures roulent dans la cour, les rires sourdement s'échappent de la salle où ils sont tous enfermés autour de la musique légère et sautillante. On entre. C'est la procession des gens qui avancent les uns derrière les autres dans l'étroit couloir, avec cet encombrement des foules élégantes qui rient et chuchotent avant de pénétrer dans la fête.

Mone, très émue, croit sentir son cœur aux poignets, aux tempes, au cou, partout où « ça bat si fort qu'on croirait plusieurs petites montres affolées ».

Le chasseur prend l'écharpe de maman, ainsi que son parapluie. Maman a emporté un parapluie à cause de deux affreux nuages

qui ont menacé les toits tout le matin et qui auraient pu crever juste au moment où il faudrait traverser en toilette la petite cour de la maison!

Enfin, voici le bal... Mone est entrée. Elle n'a jamais vu cela.

Autour du mur les jeunes filles occupent des banquettes circulaires; cela fait une ligne de jolies robes claires, de gestes menus, d'éclats de rire argentins. Au fond, en masse, les uns contre les autres, les jeunes gens veillent, debout, réunis; ils bavardent entre eux, sans quitter des yeux la salle et les arrivants.

Les choix se préparent.

Tout de suite, Mone pense que ces jeunes filles ont l'air de se montrer comme à un étalage pour que ces messieurs les achètent...

— C'est idiot, dit-elle tout haut.

— Que dis-tu? gronde sa mère qui a entendu; va-t'en faire la révérence à ces dames et t'asseoir auprès de tes amies, va!

Là révérence, tant qu'on voudra, mais jamais Simone ne se mettra « en rond comme les légumes au marché », jamais.

La révérence, ce petit plongeon dans les jupes, avec la dame qui vous tient les doigts et que cela flatte toujours, la révérence plaisait à Mone. Elle en avait de charmantes, surtout quand la dame était de son goût, elle nuançait sa révérence comme un geste significatif. La vieille Mme de Longivel, si bonne, si jolie et si « racée », méritait une de ces révérences ancien régime, toute de respect et d'affection, ponctuée d'un modeste sourire de petite fille aimante et dévouée. Mme de Ballinchon n'avait qu'une petite, oh! toute

petite révérence à peine esquissée, qui signifiait : « Ça suffit pour vous, madame, vous êtes sotte. » La bonne Mme Bontemps, très bourgeoise, était gratifiée d'une hautaine et dédaigneuse révérence qui lui faisait songer au temps déjà lointain où elle vendait avec son père des bobines et du fil dans la mercerie devenue grand magasin.

Mme Vernet avait en partage un plongeon tout sec, impertinent même, et si son nez proéminent était trop enfariné, un coup d'œil connaisseur accompagnait la révérence.

Mone avait fini la tournée; tous les yeux étaient braqués sur elle.

Jacques, à qui Odette Vernet parle bas, Jacques a regardé tout le temps la jolie Mone; il a un air très excité qui le rend plus séduisant.

On ne dansait pas en ce moment. Le piano se reposait quelques minutes. Les garçons, intéressés, appréciaient et commentaient entre eux :

— Elle est épatante.

— Une tzigane.

— Oh! oui, et elle est plutôt blonde; c'est tout à fait Sarah!

— Regardez-moi cette ligne.

— Elle vous a un galbe!

— Oh! mais, ce qu'elle doit être « rigolotte! »

— Tu vas l'inviter, toi?

— Je te crois!

— Pas si vite, eh! J'suis de sa famille, moi.

— C'te blague?

— Parole, c'est la nièce de la tante de la cousine de la sœur de l'oncle du parrain de la femme du tuteur de mon père...

— Comment s'appelle ce petit amour?

— Sais pas.

— Durand-Chardieu.

— Connais pas.

— Mais si, tu sais bien, Durand-Chardieu, de la *Revue des Poètes;* il le faisait à la Verlaine; Edgard nous dira ça?

Edgard savait, en effet : « Il n'y avait pas un avenir à la Victor, mais un talent assez chic. En tout cas la fille est « chouette ». Esméralda sans sa chèvre. »

Autour des murs, sur les banquettes, ces demoiselles critiquaient Simone sans que cela lui ôtât la moindre parcelle de ses charmes.

— Elle a l'air « libre » ?

— Pas de jolis mouvements.

— Elle ne compte pas, cette petite.

— Et mal habillée!

— Ces cheveux fous sont d'un commun!

— Et cette façon de rire! Elle est provocante!

— Et la mère? Oh! vous avez vu la mère et son chapeau?

— On dirait une marchande à la toilette, frusquée avec les nippes de son arrière-boutique!

— Ce ne sont pas les rentes qu'elle a, expliqua bourgeoisement Odette Vernet.

— Ah?

— Oh! non, ajouta perfidement Mimi, elle n'est pas du cours, parce qu'elle n'aurait pas pu payer les leçons...

— Tu ne vas pas rester là, debout, quand il y a des chaises?

— Tu veux grandir encore?

— Vous ne voyez donc pas que c'est pour qu'on l'admire!

— Ça, répliqua Mone, ça ne vous re-

garde pas. Si je suis bien, on m'admirera sans que je sois debout; et, si je suis mal, j'aurai beau monter sur la tour Eiffel...

— Tu es bien en train!

— Je ne suis pas venue à un enterrement! Vous voulez que je fasse l'étal de vente, là, comme vous toutes? Celle-là, c'est deux sous, la grosse, là-bas, c'est six sous, et, quand on est bien habillée, ça change les prix...

— Non, monsieur, merci bien, je ne veux pas danser tout de suite; je veux voir un peu. Non, monsieur Jacques, non, monsieur Roger.

— Nous permettez-vous, au moins, de vous tenir compagnie, mademoiselle?

— Je ne vous en empêche pas.

Et voilà Mone entourée de cinq à six jeunes gens.

— Elle prend pour elle tout ce qu'il y a

de mieux au cours, cette écervelée, disaient ces dames.

Sa maman, inquiète, se lève et vient lui dire :

— Simone? Tu ne danses pas? Il faut danser!

— Bon, déclara Mone à ces messieurs, ces demoiselles voulaient me faire asseoir, et voilà maman qui veut me faire danser; il n'y a pas moyen de rester tranquillement debout, ici.

Et Simone dansa. Elle savait danser. « Les jolies filles, disait son père, savent danser en naissant. »

Mone était une jolie fille. Elle avait toutes les grâces abandonnées, toutes les vives hardiesses; elle passait de l'extrême gaminerie à la langueur troublante; elle dansait sans trêve, avec un entrain, une liberté, une joie débordante de petite

coquette qui fait ses premières armes de femme et y porte un ravissement, un charme véritable. Les messieurs, attirés, avaient tous déjà ces figures subjuguées, fascinées que prennent les hommes autour d'une belle femme ; elle les avait tous conquis avec son rire étincelant, sa taille légère et sa blague fine, la trop jolie Simone. Et, comme c'étaient de très jeunes messieurs, vite impressionnés, ils s'emballèrent tout à fait et faillirent se battre. Jacques ne sut pas se retenir ; décidément cette coquette de Mone était trop jolie ; oubliant Odette et sa belle dot, il eut un élan très naturel et exigea une valse promise à un jeune baronnet anglais sportif et déjà rouge, musclé, un beau garçon de son âge. Le baronnet (un parti magnifique, ma chère!) déclara que « le danse était pour loui. »

— Bah! répondit Jacques, en France on n'est pas obligé de tenir ses promesses aux Anglais!

— Je avais lé droit, gronda l'Anglais.

— Tant pis, ça sera le même prix, s'obstina Jacques, une méchante flamme aux yeux.

— Vous le payerez à moâ...

— Ah! Ah! Et comment ça?

— Je boxerai vô!

— No! Ne boxez pas loui, contrefit joyeusement Simone; regâdez moa, ce n'est pas le péïne! Je filé avec un autre...

Et elle s'envola au bras d'un autre danseur enchanté, troublé, stupéfait. L'autre danseur, c'était Roger, l'honnête Roger, obéissant et fidèle, récompensé de sa modestie.

— Cette petite est inconvenante, dit assez haut Mme de Ballinchon à Mme Ver-

net. La maman de Simone, à quelques pas de là, entendit.

Inconsciemment troublée, elle eut une alerte : « Qui était cette petite? Ce n'était pas la sienne, au moins? »

Mais Simone, quoique très gaie, dansait très convenablement avec le doux Roger.

— Simone? appela maman, inquiète, lorsque sa fille eut fini de danser. C'est qu'Odette Vernet, toute pâle, regardait justement Simone avec des yeux flamboyants et qu'elle ouvrait la bouche pour lancer quelque amertume jalouse. Mais le beau Jacques, encore tout excité de la scène, s'approcha d'elle et lui parla si tendrement qu'elle se radoucit. Jacques souriait, même, d'un air vainqueur; il avait réussi, en somme, puisqu'il provoquait la jalousie d'Odette, le bon

parti rêvé. Simone pensa bonnement qu'il n'avait pas de rancune.

— Il sera bientôt l'heure de se retirer, déclara intentionnellement Mme de Ballinchon devant ces dames, avec un regard d'intelligence dans la direction de Simone.

La réflexion pouvait être destinée à tout le monde; mais Mme Durand-Chardieu avait saisi le regard; elle tressaillit, comme souffletée.

— Nous partons, dit-elle, rouge et haletante, à l'oreille de sa fille; aussi bien on n'est pas convenable avec nous, ici...

Simone est interloquée. Toute sa joie tombée, elle sentit un immense désespoir l'envahir; c'était fini... C'était toujours comme cela! Dès que les parents se mêlaient de la joie des enfants, il y avait sûrement quelque chose qui n'allait plus... Vite, entre deux valses, elle dut mettre

son chapeau ; sa mère arracha presque des mains du chasseur son écharpe en dentelle, lui laissant en échange quelques sous qu'il considéra d'un air méprisant. Il semblait à Simone que sa vie était brisée, qu'une existence plus sombre et plus noire que son existence d'avant allait de nouveau la désoler...

— Vous partez déjà, souffla une voix masculine dans la pénombre du couloir : c'était Jacques. D'une main tremblante, moite et passionnée, il saisit la main de Simone, qui se sentit un peu consolée.

— Quand vous verrai-je? Sera-ce bientôt? lui demanda-t-il tout bas, d'un air furtif qui déplut à la petite.

Il lui semblait aussi que la poignée de main de Jacques se prolongeait trop... La voix haute et mal assurée, elle répondit :

— Me voir? Mais, chez Mimi... voyons...

— Simone! cria Mme Durand-Chardieu, déjà sortie.

Et Mone s'arracha à la main de Jacques, qui murmura d'un ton suppliant et amoureux :

— Il faut nous retrouver, dites? Oh! dites, venez vendredi; vous renverrez Marion, et vous monterez toute seule l'escalier?...

Mone comprit tout de suite qu'il s'agissait d'une chose « défendue ». L'idée de retrouver Jacques dans l'escalier de Mimi, et cela sans Marion, la surprit désagréablement. C'est que Mone ignorait qu'on fît ou ne fît pas la cour aux gens, c'était une idée trop « âgée » pour ses treize ans inconstants et légers. Elle aimait bien mieux se sentir la plus belle d'entre ses amies et avoir une douzaine de petits danseurs bien

gais autour d'elle que d'avoir un grand jeune homme inquiétant avec son air penché, ses yeux « tout drôles » et ses poignées de main qui n'en finissaient plus.

— J'ai oublié mon parapluie, Mone, cria maman, arrivée au palier du premier; cours me le chercher, vite; il ne manquerait plus que cela que nous l'ayons perdu!

Et Mone revint vite, avec le terrible regret de ne pouvoir rentrer tout à fait dans ce lieu de plaisir.

Ce qu'elle aperçut lui ôta toute envie d'y retourner.

Dans un coin du vestiaire, Jacques « comptait » les veines du bras d'Odette Vernet... Mone ne comprenait pas très bien pourquoi, mais c'était bien cela; il disait : « Une, deux, trois, voilà la plus bleue; celle-là, je l'embrasse... » Et, joignant le geste à la parole, il embrassait le

bras d'Odette, comme l'autre jour celui de Mone...

Sans être vue, sans réclamer le parapluie, perdue de honte à l'idée qu'elle avait écouté, qu'elle avait regardé une scène, « pas jolie » sûrement, aurait dit Marion (et ici, le souvenir cruel du mot la fit souffrir comme une blessure), Mone, le cœur mort, prête à pleurer, toute drôle, s'enfuit et vint buter contre maman dans l'ombre de l'escalier.

— Eh bien, tu l'as? demanda maman.

— Quoi? murmura la voix étrange de Mone, une voix d'agonie.

— Le parapluie, petite sotte.

— Ah! oui! c'est-à-dire, il n'y était pas, on l'a perdu...

— On l'a volé, tu veux dire! oh! c'est toujours la même histoire dans ces fêtes! C'est plein de pickpockets.

Ah! cela lui était bien égal à Simone qu'il y eût des pickpockets. Elle entra, presque ivre, dans sa chambrette, et là, le flot des impressions nouvelles l'assaillit.

La joyeuse ivresse de la fête avait fait place à une grande fatigue nerveuse, à un profond brisement de tout son jeune être, détendu quelques heures dans une excessive joie.

Simone venait de passer comme un météore à travers des choses nouvelles, effarantes, exquises, affolantes et terribles; elle ne pouvait pas encore les classer dans sa petite mémoire, et déjà sa chaude imagination les exagérait et les faussait.

La dernière impression, pénible celle-là, n'avait pas diminué les autres impressions heureuses, le bonheur de danser, de sauter en toilette et en musique, cette griserie du mouvement fou et des compli-

ments délicieux, des rires enfantins et des airs de grande personne.

Et après?... Elle avait eu la douche froide de cette petite émotion dans le vestiaire? Jacques l'avait dupée, l'autre jour, au milieu des petits oiseaux chanteurs.

Mais, peut-être aussi, avait-elle trop plaisanté, trop ri, n'avait-elle pas été gentille avec lui, et alors... Mais, pourquoi lui avait-il demandé d'être seule dans l'escalier de Mimi? Pour lui compter les veines, comme à Odette?

Ça, non, jamais!

Et de nouveau, le flot radieux des jolis souvenirs de fête embrouillait ses idées. Elle jugeait bien plus agréables les instants vécus dans le délice de quelques heures, parce que, justement, elle ne les vivait plus. Elle désirait, avec l'âpreté du plus

douloureux de tous les désirs, recommencer cet après-midi, retourner au cours de danse et jouer encore à la petite beauté qu'on adule et qui s'amuse de toutes ces admirations.

Mais cela recommencerait-il jamais? Et si cela recommençait, cela serait-il aussi agréable, aussi réussi?

Il lui semblait qu'elle s'était amusée comme il n'arrive qu'une fois dans la vie... tant elle était exaltée, maintenant; et une larme de dépit vint perler à ses yeux.

Sa maman s'inquiéta :

— Qu'est-ce que tu as, Mone? Ces dames t'ont fait quelque chose?

Papa aussi regardait Mone, elle ne pouvait pas répondre; elle avait le gosier dans la main de l'angoisse, qui vous le serre avant les larmes.

— Cette enfant est énervée, décida papa, moitié content, moitié triste.

Oh! oui, cette enfant était énervée. La petite phrase de son père lui fut comme une permission de pleurer.

Cela vint tout de suite, cela éclata, et elle s'en donna, les coudes sur la table, la tête dans ses mains...

— Eh bien, va... conclut Marion, qui desservait, c'est la peine qu'on aille au bal, pour que Mademoiselle pleure!

— On t'a chagrinée? Elles étaient toutes jalouses! conclut maman, triomphante et peinée.

— Laisse-la pleurer; après, elle dira pourquoi, si elle veut.

Papa laissait toujours Mone très libre de ses actes. Un peu soulagée, Mone essuya ses yeux et murmura, la voix coupée :

— C'est pas ça...

— Et qu'est-ce que c'est, mon bijou? demanda maman, que les larmes de sa fille attendrissaient.

— C'est... parce que c'est fini.., avoua Mone avec un gros soupir désolé.

V

CE QU'APPORTE LA VIE...

Papa est triste depuis longtemps; il est concentré, nerveux, il ne parle pas à table. Son habituelle douceur, sa gaieté charmante ont fait place à un sombre et douloureux mutisme.

De temps en temps, il sort vite, avec, déjà, les grandes enjambées qu'il aura tout le temps de sa promenade.

On devine quelque chose d'anormal à la façon de vivre de papa.

Il rentre très tard, et maman, nerveuse, va l'attendre sur l'escalier. L'autre soir, à huit heures, il n'était pas revenu...

Marion priait déjà saint Joseph, patron de la bonne mort, et maman n'allait plus sur l'escalier; elle cousait, cousait, tout angoissée, sous la lampe de la salle à manger.

Simone, elle, ne pouvait plus penser, ne pouvait plus parler, ni rien faire. Elle demeurait assise dans le coin du calorifère où montait un petit air froid depuis qu'on l'avait éteint.

Et, là, Mone, l'estomac creux, les tempes vides, n'avait plus faim, tant elle avait peur...

Toutes les visions d'accidents horribles la hantaient. C'était l'heure grise des camelots hâbleurs qui vendent des mensonges et les annoncent à grands coups de gosier, tous à la fois : « Terrible catastrophe! Demandez le nombre des victimes... deux sous! » Mone voyait en

songe les autos qui écrasent, et son papa tout sanglant...

— Lui qui ne prend jamais sa carte sur lui, il est si distrait! murmure Mme Durand-Chardieu qui a la même idée.

Mais, soudain, elle regarde là-bas, en face, et se dit à elle-même une petite phrase incompréhensible pour Mone :

— Pourvu qu'il ne soit pas allé chez...

Et la figure de maman, si douce au milieu de son angoisse naturelle, cette petite figure encore jolie, mièvre et fanée, se crispe... tragiquement et devient dure, pointue, méchante.

Mme Durand-Chardieu prend une héroïque résolution :

— Simone, dit-elle d'une voix brève, viens te mettre à table, mon petit!

— Sans... sans papa? balbutie la fillette stupéfaite.

— Oui, réplique la voix troublée de maman, oui, ça fait venir les retardataires.

Marion, avec l'air spécial qu'elle prend à la veille des scènes de famille, Marion, toute raide comme la statue de l'indignation, apporte la soupière fumante.

Et maman, sans rien dire, plonge la louche dans le bouillon doré, avec l'air d'éventrer quelqu'un...

Mais Simone ne peut pas manger... Oh! non, elle ne peut pas!

La première cuillerée de potage n'est pas descendue... Elle a les yeux tout mouillés et quelque chose de liquide en tombe dans son assiette!

— Eh bien, tu ne manges pas? reproche maman, qui hausse les épaules. Tu t'inquiètes, c'est vrai! Mais il aura été chez des amis, va, rassure-toi!

Simone sent qu'elle a profondément tort

aux yeux de sa maman de s'inquiéter de son papa...

A l'instant même, tandis que l'une et l'autre ne s'y attendaient plus, la clef grinça dans la serrure et Simone fit un bond jusqu'à l'antichambre.

Déjà elle est dans les grands bras de papa, déjà elle embrasse follement le pardessus, la barbe qui sentent la cigarette et la pluie.

Papa, un peu étonné, demande :

— Eh bien, mignonne, qu'est-ce que tu as?

— Mais il est huit heures, papa! Il y a longtemps qu'on a crié *la Presse!*

— Pas possible? Les jours sont si longs...

Et papa entre sous la lumière de la lampe. Il est le même, tout pareil, avec un peu plus d'angoisse et de tristesse sur la figure, peut-être.

Mme Durand-Chardieu s'est rassérénée. Le voilà ! Il n'y a plus rien à craindre, et probablement rien à reprocher.

Mais elle est femme et elle a souffert; Simone l'a remarqué, alors elle ne pardonne pas tout de suite, et il lui faut des excuses pour n'importe quoi...

— Tu es en retard !

— Je n'avais pas l'heure à ma montre.

Cette réponse, c'est papa tout entier, pense la petite Mone, qui admire tout de lui, jusqu'à son habituelle distraction, bien motivée par son travail absorbant.

*
* *

Maman a reçu une lettre ce matin, elle l'a cachée à papa. Et papa est triste.

Maman a l'air préoccupé. Tout à l'heure Mone l'entendait marmotter :

— S'il la lit et que ce soit mauvais, il le saura toujours assez tôt; s'il la lit et que ça soit bon, ce sera tant mieux; mais, avec lui, le succès et la chance, tout ça n'est pas habituel! Ce serait bien un coup de hasard! Aussi, il s'obstine à écrire des choses qui ne se vendent pas!

De la philosophie, de la poésie, des choses trop belles, des idées absurdes qu'il prend on ne sait où. Imbécile, va!

Papa est assis dans un vieux fauteuil où il aime s'enfoncer de plus en plus tous les jours et où il est bien, avec ses coudes haut placés et ses deux mains ouvertes où reposent son front et ses tempes, « tout ce qui pense de lui, » dit Simone.

Là, ses yeux, clairs et sombres tour à tour, se ferment ou rayonnent pour eux tout seuls d'un secret et magique rayon que sa fille étonnée a parfois surpris. Là,

sa bouche encore jeune parmi les grisonnements hâtifs de la barbe, sa bouche remue, comme à la prière, sans prononcer des mots : « Papa remue des idées du bout des lèvres. »

Et il demeure là, des heures entières, changeant une jambe de place et sans rien faire en apparence, jusqu'à ce que la fringale d'écrire le saisisse et qu'il passe la nuit à « user du pétrole », traduit l'impitoyable Mme Durand-Chardieu.

Quelquefois, ce bizarre papa rentre tout mouillé de pluie et, sans penser même à changer de vêtements, il écrit, il compose sans cesse, le front penché, la main nerveuse qui active la plume, vite, vite, comme pour arriver à un but difficile. D'une main, il tient sa tête, d'une main largement ouverte qui a un air de retenir ses pensées, que l'autre main traduit avec

l'aide de la plume grinçante, rapide, infatigable, preuve de l'infatigable cerveau producteur.

« Papa a eu des prix de poésie, autrefois, et il a fait des pièces de théâtre », explique Simone à ses amies. Cette phrase toute faite, qu'on lui a dictée depuis qu'elle sait prononcer des mots, elle la répète comme on dit qu'il pleut ou qu'il fait beau. Cette phrase fait partie de la vie de Simone; elle ne pourrait pas penser à son papa sans penser cette phrase. Comme l'autre petite phrase toute faite et dictée par sa mère, soucieuse de réputation mondaine :

« Les marquis de La Balue sont nos cousins; ma grand'mère était une La Balue! »

Simone sait qu'il faut dire cela, et elle sait aussi l'effet que cela fera; elle sait que

les gens s'extasieront poliment à la première phrase et, à la seconde, prendront un air de considération respectueuse.

Ce matin son papa a du souci. Mone l'a bien vu.

Il est rentré mouillé encore, et, sans même ôter son chapeau, il a couru à son fauteuil où il s'est mis à réfléchir sans s'appuyer à son aise, sans avoir l'air de rêver ou de composer ou de vivre ailleurs.

Non, on sent bien qu'il est là, ce pauvre papa, et pas ailleurs, qu'il est là avec un souci présent comme lui, un souci actuel qui le tenaille et le ronge, qui l'empêche de se livrer à son occupation habituelle. Papa donne des signes d'impatience. Fébrile, il croise les mains, les fourre dans ses poches, comme des mains inutiles qu'elles sont, puisque l'une n'a pas à con-

tenir les pensées de sa tête et que l'autre n'a pas à les transcrire.

Simone observe tout cela.

— Il n'y a rien au courrier, petite? demande papa, la voix coupée d'émotion, tandis que son regard, intensément curieux, se fixe sur les yeux inquiets de sa fille.

— Non, papa, répond Mone, qui a le mot d'ordre.

— Tu es sûre? Dis la vérité.

— Eh! non, papa, affirme Simone qui allait se trahir.

Sa maman a reçu une lettre mystérieuse. Elle émane du directeur du Théâtre-Français.

C'est une réponse aux vers de papa qui a envoyé, en grand secret, un drame en vers, dernier fruit, Simone le sait, de ses stations interminables dans le fauteuil usé.

Maman, avant d'aller à la messe, a recommandé le silence à la bonne Marion et à Simone.

Maman veut « préparer » papa.

C'est que papa est malade toutes les fois que les fameuses réponses arrivent; alors, il faut le plaindre et il faut le soigner.

Le plaindre consiste à dire :

— Mon pauvre ami! Tu ferais mieux de chercher une occupation fixe qui nous donnerait des revenus sérieux. Je suis bien malheureuse d'avoir épousé un auteur dramatique! Si j'avais su, j'aurais écouté ma mère...

Et maman s'en allait, nerveuse et pointue, une maman désagréable, celle des mauvais jours qui grogne, pleurniche, gronde Simone pour tout et pour rien et fait de terribles reproches à Marion. Ma-

rion les reçoit avec un masque tragique de victime expiatoire et s'en va frotter ses casseroles, geste machinal, en marmottant pour que Monsieur l'entende :

— Aussi bien elle souffre, la pauvre Madame! C'est pas les vers qui font aller au marché!

Papa s'en va dehors, comme un pauvre qu'on chasse. Il courbe un peu son maigre dos, traîne les pieds, et, sous son chapeau baissé, cache une face de misère, la plus grande, celle des profondes déceptions.

Simone a bien vu souvent des larmes descendre une à une jusqu'à la barbe grisonnante, la barbe qui grisonne de plus en plus, chaque fois que de nouvelles lettres arrivent, à chaque nouvelle déception.

Une fois, elle a essayé d'embrasser son papa, elle a osé : elle est venue devant sa

douleur profonde et lui a tendu ses petits bras. Il paraît que c'était juste ce qu'il fallait pour consoler, car la figure de papa a resplendi sous les larmes et, la barbe tremblante, sans voix, les mains violentes, il a pris le petit corps, l'a serré, serré contre son grand cœur malheureux.

Et Simone a pleuré aussi, sans trop savoir pourquoi, seulement parce que papa pleurait, et qu'il l'aimait, et que c'était trop triste et trop heureux à la fois.

— Tu ne mens pas, Mone, mon petit enfant? Regarde-moi?

Simone devient très, très rouge.

Elle ne peut mentir et regarder en même temps son père en face.

Les yeux de papa savent.

Alors, maintenant, il se dresse, fébrile, sur son fauteuil.

— Où est la lettre? Dis-le vite!

— A la chambre, balbutie-t-elle, consciente d'une catastrophe.

— Vite, va la chercher!

— Vous ne le direz pas, papa? J'y vais...

D'un élan, Simone a couru, couru, jusqu'à la cachette où elle a vu sa mère dissimuler la lettre.

Sa mère est à la messe, Marion est au marché; Mone revient à toute vitesse et elle demeure là, devant papa qui lui a presque arraché sa lettre.

Simone a le cœur lourd, la catastrophe va se produire :

Papa décachette l'enveloppe qui porte imprimé sur un coin : « Comédie-Française », et il massacre le papier qui enserre et qui cache la réponse attendue. Papa fait des yeux de fou. Ses mains sont maladroites, il souffle comme s'il

était monté trop vite. Mone a peur. Papa lit.

Les premières lignes doivent entrer dans les yeux de papa comme des traits de feu. Son regard étincelle, il se lève et, changé, dément, il clame en brandissant la lettre à bout de bras :

— Reçu! Accepté! Ils la prennent! Je suis riche!

Et papa se met à rire et, tout de suite, il empoigne Simone, la campe sur son genou, comme si elle avait six ans; et, tout tremblant, il parle, il parle à mots saccadés, comme un homme en délire; il crie sa joie, il explique, confus et radieux, il s'embrouille; mais Simone comprend : papa a réussi, quel bonheur! Nous serons riches, riches, riches!

Une clef grince dans la porte, c'est maman qui revient de la messe. Elle n'a pas

le temps d'entrer. Papa devant elle, papa transfiguré, rajeuni, gamin, l'a saisie par la taille et lui crie dans les oreilles :

— Amélie! Ça y est! Oh! ma petite Lilie... Nous serons riches!

— Ta pièce?

— Oui, admise à la Comédie-Française. La fortune et l'avenir! Après, tous mes livres se vendront, et tu sais si j'en ai fait!

Simone ne put s'empêcher de penser au vieux fauteuil de cuir usé.

— Et nous changerons d'appartement. Et nous vivrons plus largement! Et Simone aura une belle dot!

En plein délire, en pleine ivresse, Marion arriva du marché. Bougonne quand même, elle demanda :

— La maison tombe? Y a pas le feu? On vous entend tous du premier.

Et maman et papa lui crient à la fois :

— Riches! Réussi! La pièce au théâtre! Monsieur a réussi!

Et Simone danse autour d'elle en hurlant à ses oreilles :

— Vous êtes sourde, Marion! On vous dit qu'on a réussi!

De saisissement et de joie, la bonne fille laisse choir le panier; quelques œufs font l'omelette et elle conclut, l'air philosophe :

— Bah! maintenant qu'on est riche, on peut bien casser des œufs!

*
* *

Depuis quelques jours, Simone est richissime...

Un certain oncle Bastide, auquel on ne pensait jamais, vient de mourir et a tout laissé à ses neveux Durand-Chardieu.

Elle va partir demain, Simone; elle va

partir « pour la campagne », dans un beau château qu'elle ne connaît pas et où elle jouira de toutes sortes de choses nouvelles.

Elle est un peu étourdie.

Les malles, — des malles tout en cuir, neuves et luisantes comme des bottes de gendarme, — baîllent dans les appartements ; il fait une chaleur oppressante, les toits brûlent sous les nuages incandescents qui charrient des orages sur Paris en juillet.

La maison a un air de désordre joyeux ; on dirait qu'un bonheur étrange est entré par toutes ces portes ouvertes, un bonheur si nouveau qu'on ne le connaît pas bien encore et qu'on est tenté de se demander si c'est vraiment un bonheur.

Les nouveaux domestiques loués, le valet de chambre, la soubrette, la cuisinière, tous dédaigneux et arrogants, circulent dans cet appartement, trop petit

désormais pour contenir les Durand-Chardieu et leur fortune.

Ce sont les premiers étrangers qui sont entrés avec la fortune.

Mone les regarde avec effarement; ils touchent à tout, ils se mêlent des choses les plus intimes et ils entrent dans sa vie comme des intrus.

Elle est comme Marion, Simone, elle a l'impression qu'on viole sa retraite bien-aimée, qu'on détruit sa petite vie passée, qu'on disperse ses vieilles impressions, qu'on lui arrache ses habitudes; cette vie, ces habitudes qu'il faut mépriser maintenant, paraît-il, elle ne peut s'empêcher de les aimer, de les regretter déjà; c'était ce qui « est fini », ce qu'on a perdu; et, sans se l'expliquer, Mone éprouve un serrement de cœur tout bizarre devant le grand bouleversement.

Son papa était tout drôle?... C'est qu'il venait d'être si heureux! Le succès est un bonheur intransigeant qui n'en admet point d'égal auprès de lui...

Cet argent qui arrivait là, bêtement, sans peine, après s'être fait attendre tant d'années de tristè et pénible labeur, cet argent qui n'était pas un résultat de ce même et triste labeur, cet argent était indifférent à papa. Il en était heureux, mais non pas fier.

C'était de l'argent, tout simplement. Et même, papa craignait de devenir le Monsieur qui s'ennuie avec tout cet argent autour de lui. Et Simone était un peu comme papa.

Ce qu'il lui fallait, à papa, c'était son vieux fauteuil de cuir usé, son cher silence où il sentait venir à lui de belles choses, son cher papier, sa plume et son travail;

ce qu'il lui fallait, c'était contenter sa passion d'écrire, d'écrire sans relâche; et puis, ce qu'il lui fallait, c'étaient les compliments, les appréciations qui lui prouvaient qu'il était compris, qu'il avait fait aimer ce qu'il aimait, moins qu'il ne l'aimait peut-être, mais un peu tout de même. Et l'héritage lui faisait presque l'effet d'une inutilité, maintenant qu'il était arrivé, lui.

Simone avait compris ces choses. Elle les entendait bien à table. Dès que le nouveau valet de chambre avait disparu, maman s'épanchait :

— Quel bonheur! disait-elle, extasiée.

Et puis, c'étaient des comptes, des chiffres, de ces chiffres énormes qui remplissent la bouche de ceux qui les possèdent : cinq cent mille, huit cent mille, deux millions, et encore d'autres chiffres.

— J'ai vu Girard de la Comédie, soupirait papa. Il m'a vivement félicité de mon œuvre, mais il m'a tapé tout de suite après. Que croire? C'est démoralisant.

Mais Simone était une enfant. La nouveauté faisait ce qu'elle voulait de Simone, comme de tous les enfants. Simone était riche depuis huit jours; si elle l'avait été depuis huit mois, ce n'aurait plus eu le même charme; mais, depuis huit jours!

Il fallait conter cette impression à ses amis et juger de l'effet que cela leur ferait.

Le premier moment, ce fut une avalanche de compliments, de baisers, la griserie complète :

— Tu auras un château! Une auto! Des robes de princesse! Une gouvernante! Des chevaux!

Le suprême bonheur, évoqué par ces

demoiselles. Mais, derrière ces visions radieuses, Mone voyait monter la jalousie, cette tristesse infinie des autres, qui vous gagne et vous assombrit. Il faut être bien méchant pour se réjouir d'inspirer la jalousie. Simone était bonne.

— Tu auras ceci, tu auras cela! Elle sentait la haine. Elle entendait nettement : « Tu l'auras, et nous ne l'aurons pas. » Elle avait peur, même. Elle se faisait l'effet d'une belle et riche statue sur un socle fragile, que des mains furieuses agitaient.

Et Jacques? Lui aussi avait bien changé vis-à-vis de Mone; lui aussi félicitait, complimentait, encensait de louanges la petite héritière. Il y portait même une espèce de naïf enthousiasme qui frappa Simone.

Elle voyait positivement un autre Jacques, plus aimable, plus assoupli, plus vulgaire que l'autre, le désinvolte, le grand

garçon chic et dédaigneux qui lui plaisait.

Jacques faisait des façons ; il se posait à son avantage ; ses yeux hardis, un peu intimidés à présent, cherchaient sans cesse le regard étonné de Mone.

Au moment de sortir, Jacques, un peu à l'écart près de Mone, s'empara du poignet de la petite. Comme autrefois ; mais il avait une autre figure, une figure « toute drôle », pensait Mone, qui l'étudiait avec plus de curiosité que de sympathie. Il avait un air envieux et suppliant à la fois, un regard de prière, comme un peu honteux. Il voulut baiser le poignet fin de Mone, tandis qu'elle regardait encore plus les yeux qu'il avait ; et, soudain, comme il allait poser ses lèvres sur son bras, elle arracha sa main d'un air dégoûté ; elle venait de trouver : Jacques avait des yeux de mendiant...

Elle eut une courte phrase bizarre pour expliquer son geste brusque, une phrase que Jacques ne comprit pas :

— Je n'ai pas de veines bleues, moi!

Il protesta et lui demanda de penser à lui, lorsqu'elle serait loin.

Alors, elle eut un rire étrange qui sentait les larmes toutes proches.

Elle était bien petite, Mone! Que de choses lui arrivaient avec les millions. Et que de choses elle perdait, aussi... Elle perdait son ascendant sur ses amies. Elle serait comme papa, maintenant; elle ne trouverait que des fronts dans la poussière, à cause de son or... Elle ne saurait plus ce qu'elle valait : Jacques le lui avait prouvé.

Dans sa chambrette, le soir, elle regarda la nuit sur la rue, sa rue...

Ses toits habituels, ses étoiles, « vues de ce côté », tout cela, qui était bien à elle, il faudrait le quitter, comme elle avait abandonné son ancienne personnalité de jolie petite fille aimée pour elle.

Alors une idée lui vint, une idée consolatrice. En bas, tout près, un violon chantait, un petit violon d'enfant, mélancolique et suave; il chantait juste et si doux que le cœur de Mone se serra.

Dans l'air chaud de la nuit sereine, les sons montaient, larges et clairs; ils venaient caresser l'oreille, comme de tendres paroles.

Simone, attirée, se pencha.

Elle vit une petite silhouette estompée sous un réverbère et qui faisait le régulier mouvement de racler une chose contre une autre. C'était ce mouvement un peu tremblé, discret, dissimulé dans l'ombre, qui

remplissait la vaste rue d'une voix enchantée.

— Un pauvre, pensa Mone, et celui-là demande bien ! Je l'aime, il n'est pas vilain, celui-là, ajouta-t-elle avec un peu d'amertume.

— Tiens, attrape, mon petit pauvre, murmura-t-elle.

Et Simone jeta, jeta une fortune, sa grosse bourse tout entière.

Elle est consolée désormais ; elle a trouvé ce qu'il y a de meilleur dans la vie, quand on a beaucoup d'argent : pouvoir donner.

TABLE DES MATIÈRES

I

MONE A NEUF ANS

Pages.

I. — Le milieu de Simone 3
II. — Conversation intéressante 17
III. — « Je dis tout à maman » 25
IV. — Quand nous serons grandes 37
V. — Ce que tout le monde ne voit pas 43
VI. — Une prière de Mone 59

II

MONE A DIX ANS

I. — Au catéchisme 63
II. — De Simone au Bon Dieu 73
III. — Ils n'ont qu'à se bien tenir ! 89
IV. — Simone devient savante 107
V. — Mone sait bien qu'elle est jolie ! 125

III

MONE A DOUZE ANS

I. — On organise le cours de danse..... 151
II. — Les chansons défendues..... 179
III. — Papa console Simone..... 185
IV. — Papa et Mone sont badauds..... 197
V. — Ils sont patriotes..... 211
VI. — Ce que Mone trouve dans les livres..... 223
VII. — Ce que Mone voit dans la rue..... 233

IV

MONE A TREIZE ANS

I. — « Cette enfant n'a plus une chemise à se mettre! »..... 241
II. — Au cours Berger..... 251
III. — Ce qui n'était « pas joli »..... 257
IV. — Ce que Mone découvre dans le monde... 265
V. — Ce qu'apporte la vie..... 291

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 20539.

PQ
2613
A7M6

Gaudion, Suzanne
Mone

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 14 28 04 12 010 8